Mars-Avril 1919 — Tome CXXXII

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série moderne*)

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois.

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMXIX

N° 497 — Tome CXXXII 1er Mars 1919

MERCVRE

DE

FRANCE

Trentième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, ANDRÉ BAINE, MAURICE BOISSARD, JACQUES BRIEU,
HENRY-D. DAVRAY, GEORGES DUHAMEL, GEORGES EEKHOUD,
GUSTAVE FRÉJAVILLE, GUSTAVE FUSS-AMORÉ, JEAN GIRAUDOUX,
JEAN DE GOURMO , CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN,
LOUIS LONAY, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, M.,
PAUL MORISSE, CARL SIGER.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIX

SOMMAIRE

—

N° 497. — 1er MARS 1919

Gustave Fréjaville.....	*Origines et Psychologie du Carnaval Français*.....	5
Georges Eekhoud.....	*Jan Vogelzang et Frans Printemps*...	24
André Baine.....	*Juive à l'Eventail*, poésie.....	37
Jean Giraudoux.....	*Entrée à Saverne*.....	39
Louis Lonay.....	*L'Allemagne des Prisonniers de Guerre.*	51
Charles-Henry Hirsch....	*L'Enchaînement*, roman.....	64

REVUE DE LA QUINZAINE

Jean de Gourmont.....	*Littérature*.....	100
Henri Mazel.....	*Science sociale*.....	105
Georges Duhamel.....	*Questions universitaires*.....	111
Carl Siger.....	*Questions coloniales*.....	116
Jacques Brieu.....	*Ésotérisme et Sciences psychiques*...	122
Charles-Henry Hirsch...	*Les Revues*.....	125
Maurice Boissard.....	*Théâtre*.....	134
Gustave Kahn.....	*Art*.....	141
Henry-D. Davray.....	*Lettres anglaises*.....	145
Divers.....	*Ouvrages sur la guerre actuelle*.....	153
Divers.....	*A l'Étranger* :	
	Allemagne (Henri Albert).....	166
	Belgique (Gustave Fuss-Amoré).....	170
	Roumanie (M.).....	174
	A travers la Presse (Paul Morisse).	177
Mercure.....	*Publications récentes*.....	182
—	*Échos*.....	183

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

CAMILLE BLOCH, Libraire à Paris

146, Boulevard Saint-Germain, 146

Achète au comptant

et au plus haut prix

LES ÉDITIONS ORIGINALES OU RARES

DES

GRANDS POÈTES DU XIX^e SIÈCLE

A. de Vigny, Ch. Baudelaire, P. Verlaine, Leconte de Lisle, A. Rimbaud, Stéphane Mallarmé, etc.

LES ÉDITIONS ORIGINALES OU RARES

DES

GRANDS PROSATEURS DU XIX^e SIÈCLE

Chateaubriand, Stendhal, Balzac, Barbey d'Aurevilly, Flaubert, etc.

Les éditions originales de quelques écrivains récents ou contemporains, poètes et prosateurs

(G. Apollinaire, Roger Allard, P. Claudel, Corbière, G. Duhamel, André Gide, Remy de Gourmont, Ch. Guérin, F. Jammes, A. Jarry, Maeterlinck, Mirbeau, Comtesse de Noailles, Ch.-L. Philippe, Rachilde, Jules Romains, A. Samain, M. Schwob, André Suarès, Jules Vallès, Colette Willy, Villiers de l'Isle-Adam, etc., etc.)

Il sera répondu immédiatement à toutes offres

femina

le 1er de chaque mois

PIERRE LAFITTE
Directeur

Lyg Bunner

5 magazines dans 1

Telle qu'elle va reparaître le 1er de chaque mois, à partir du 1er Mars, la plus importante Revue féminine du monde entier répondra certainement à tous les goûts, à tous les besoins, à toutes les aspirations féminines. FEMINA sera en effet, à la fois,

UN MAGAZINE :

de Modes { bientôt, des indications pour les petites couturières, des toilettes du meilleur goût facilement copiables, un service de patrons, des étoffes, des coiffures, des danses, des recettes culinaires, des conseils esthétiques, des bijoux, des parures, etc.

Artistique { puisque chaque numéro constituera un véritable album de luxe sous couverture en 4 couleurs (beau papier couché, typographie d'art), illustré par des artistes tels que Barbier, Benito, Boutet de Monvel, Zyg Brunner, Cappiello, Castex, Dartey, Domergue, Drian, Abel Faivre, Mme Forain, Henry Fournier, Girardclos, Leonnec, L'Hom, Lepape, Lorenzi, Mahias, Sem, R. Vincent, etc.

Littéraire { puisque la rédaction comprend des noms tels que : MM. Maurice Barrès, Paul Bourget, René Boylesve, Brieux, Alfred Capus, Maurice Donnay, Pierre Loti, Marcel Prévost, Henri de Régnier, de l'Académie Française.

Comtesse de Noailles, Mmes M. Borelly, J. Delarue-Mardrus, Colette, Myriam Harry, G. d'Houville H. Miropolsky, C. Mayran, H. Picard, Rachilde, M. Tynaire, C. Yver, etc.

MM. P. Adam, H. Bataille, L. Bertrand, T. Bernard, E. Berr, H. Bordeaux, L. Descaves, H. Duvernois, A. Flament, R. de Flers, L. Forest, Franc-Nohain, J. des Gachons, J. Galtier, P Géraldy, F. Gregh, A. Guinon, Sacha Guitry, A. Hermant, Ed. Jaloux, F. Jammes, M. Magre, G. de Pawlowski, G. de Porto-Riche, Rip, L. de Robert, D. Sylvaire, F. Vandérem, J.-L. Vaudoyer, Clément Vautel, P. Veber, P. Wolff, etc.

Instructif { puisqu'on y trouvera des études sur "l'Art de lire" par E. Vuillermoz ; "l'Art de se meubler" par A. Fauchier-Magnan ; "l'Education musicale" par Reynaldo Hahn ; "l'Art de s'y connaître en peinture" par E. Henriot ; "Les questions sociales" par Hélène Miropolsky ; "l'Art des jardins" par Louis Forestier, etc.

Vivant { puisque toute l'actualité mondaine, théâtrale, sportive, artistique, musicale y sera reflétée chaque mois par de belles photographies : mariages, bals, courses, grandes premières, expositions, bienfaisance villes d'eaux, concerts, sans parler de photographies d'intérieurs, villas, châteaux, cottages, etc.

NOUS ENGAGEONS NOS LECTRICES A SE PROCURER LE N° DU 1er MARS IMMÉDIATEMENT.

Abonnements pour 12 numéros :
FRANCE : 30 fr. - ETRANGER : 36 fr.

Editions Pierre Lafitte
90 av. des Champs Elysées
Paris

Librairie DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, PARIS

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE 1848

Par Gaston BOUNIOLS

On lit dans le *Figaro*, sous la signature de M. Léon Bérard, député :

Ce ne serait décidément pas une marque de curiosité frivole que de rouvrir en ce moment quelque histoire de la Révolution de février.

Celle que M. Gaston Bouniols vient d'écrire m'a paru singulièrement convenable aux méditations des hommes politiques qui auraient coutume de « faire oraison ». Ni considérations, ni développements, ni parallèles, ni portraits en pied : on n'y voit aucun des artifices par quoi l'histoire se révèle trop ingénument parfois comme une transaction hasardeuse entre l'intelligence et la réalité. Autant qu'un récit, c'est un exposé pénétrant et lucide des doctrines et des faits. Le rôle des Assemblées surtout s'y dessine avec des clartés nouvelles, dans une étude minutieusement complète et vivante pourtant par la rigueur même et le discernement que l'auteur y a mis. Son esprit politique s'est plu à confronter aux résultats de l'expérience l'action législative la plus enthousiaste peut-être et la plus diverse qui fût jamais. Le législateur en méditation y trouvera matière à réfléchir sur la destinée des systèmes, des réformes et des lois... Nous ne saurions nous plaindre qu'un esprit très clair et très libre ait réduit le drame à ses données essentielles, tout en le dépouillant de son style héroïque et de sa couleur locale. Nous n'en voyons que mieux la trame et la péripétie.

***

Précision, concision, clarté sont les qualités maîtresse de cet ouvrage.

(*Revue France.*)

***

M. Gaston Bouniols vient de nous donner une **HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE 1848**, dont le titre n'est pas assez ambitieux, car c'est en réalité une histoire de la seconde République...

Élevé à l'école de M. de Freycinet, il a pu, tout jeune encore, concevoir la méthode de son travail et la mûrir...

M. Bouniols n'a écrit qu'un petit livre, mais un petit livre parfait. Il a suivi la méthode chronologique, la plus ingrate et la moins claire. Mais dans quelle narration alerte et précise, où se détache en relief, de temps en temps, les figures de Lamartine, de Ledru-Rollin, de Cavaignac ou d'Arago. Et ce qui marque précisément la valeur de l'œuvre, c'est que, dans la diffusion chronologique, les grandes divisions méthodiques apparaissent clairement : politique pure, politique sociale, politique financière de Goudchaux et de ses successeurs ; politique étrangère enfin, cette politique illusoire et chronique des peuples frères et des aventures, cette politique bizarre et chancelante de Lamartine que répudia un instant le réalisme opportuniste et conservateur de Cavaignac et dont Napoléon recueillit le détestable héritage : « Tout sacrifier, à tout prix, à l'amitié et à la grandeur de l'Allemagne, la voisine-sœur. »

(*Europe Nouvelle.*)

Un fort volume in-18 jésus, broché. . . . . 4 fr. 80.

ORIGINES ET PSYCHOLOGIE

DU

CARNAVAL FRANÇAIS

—

La plupart des fêtes de l'antiquité présentent avec notre carnaval des ressemblances non douteuses. Aussi n'a-t-on pas manqué de voir l'origine du carnaval dans chacune d'elles.

Les solennités religieuses de l'Egypte, les *Sacea* de Babylone, la procession du bœuf Apis, les *dionysies* et les *déméthriades* de la Grèce, les *bacchanales*, les *saturnales*, les *lupercales* ou *februales*, les *florales*, les *quirinales*, les *mégalésies* de Rome païenne, les fêtes druidiques du Gui et la procession du taureau de Bel dans la Gaule celtique, sont tour à tour citées par les auteurs comme ayant donné naissance aux traditions populaires de notre mardi-gras. Sans entrer ici dans le détail, on peut tenir pour démontré que le carnaval est de naissance très antique et que sa généalogie est fort compliquée. Il comprend un grand nombre de coutumes et de traditions venues du fond des âges, à travers mille bouleversements politiques, religieux et sociaux. Ces coutumes et ces traditions portaient donc en elles des causes de durée qu'il faut peut-être demander moins à l'histoire qu'à la psychologie, moins aux circonstances variables des civilisations

et des sociétés qu'aux besoins permanents de l'espèce. Que tel usage vienne de tel culte aboli, que telle cérémonie soit un vestige des religions primitives, ce n'est certes pas indifférent (1). Nous sommes pourtant plus curieux de savoir dans quel esprit nos pères ont conservé cet usage, maintenu cette cérémonie, quels sentiments les animaient alors, pourquoi jusqu'à nos jours le carnaval n'a pu disparaître, et si la sorte de fièvre qu'il procure à ses fidèles ne touche pas à quelque fibre profonde du pauvre cœur humain.

Dans la vieille France, le carnaval s'étendait sans interruption sur une période de près de quatre mois. L'Arrêt d'amour de Gilles d'Aurigny (2), qui porte la date de 1528, indique que l'on allait en masques par les rues, après le coucher du soleil, depuis la veille de la Saint-Martin d'hiver jusqu'à la semaine sainte. Au début de cette période se plaçait ce que l'on a assez heureusement appelé le « carnaval religieux » (3), c'est-à-dire l'ensemble de plusieurs cérémonies pratiquées autrefois par le clergé de Noël à l'Epiphanie, et presque toujours désignées sous le nom trop particulier de *Fête des Fous*. C'est la plus ancienne manifestation proprement carnavalesque sur laquelle nous ayons des lumières certaines. Avec elle nous touchons aux origines mêmes de la tradition. En étudiant le carnaval religieux avec quelque détail, nous allons essayer de dégager les traits essentiels du carnaval français, de pénétrer son esprit, de découvrir le secret de cette puissante vitalité qui l'a amené jusqu'à nous à travers les siècles et qui, en dépit de tant de pronostics, contraires, est peut-être encore capable de lui assurer de beaux jours dans bien des années à venir.

§

Il semble que la Fête des Fous, fête religieuse ou du moins fête d'ecclésiastiques encore que les séculiers n'en fussent pas

(1) « ... Tels rites inexpliqués, telles coutumes dont ceux qui les pratiquent n'ont jamais soupçonné le sens ont, dans leur genre, le même intérêt qu'aurait, pour l'archéologue, le désenfouissement d'une cité lacustre, pour le zoologiste, la découverte d'un ptérodactyle barbotant en un marais d'Australie. » (Elie Reclus : *Les Primitifs*, Paris, 1885.)

(2) *Le Cinquante-deuxième Arrest d'Amours, avecques ses ordonnances sur le fait des masques*, in-8° car. goth., s. l. n. d. A la fin : « Anno 1528. » Ainsi signé : Le Pamphile (Gilles d'Aurigny) ». Bibliothèque Nationale : *Rés.* Y2. 2867.

(3) C.-*M.* Guéchot : *Les Fêtes populaires de l'ancienne France*, Ch. Bayle, éditeur Paris 1889, page 12.

absolument exclus (1), n'ait été dans son principe que l'adaptation tendancieuse, la traduction chrétienne des *saturnales*. Il y avait, dans les saturnales, un côté révolutionnaire bien fait pour séduire le peuple : les esclaves, en souvenir de l'âge d'or, des temps légendaires où l'égalité régnait entre les hommes, prenaient la place et les habits de leurs maîtres, qu'ils avaient licence de bafouer en les contrefaisant de façon burlesque ; ils se vengeaient ainsi en un seul jour des fatigues et des humiliations de toute une année de servitude. Dans cette exaltation passagère des humbles, l'Eglise, pour ne pas attaquer de front des coutumes profondément enracinées, feignit-elle de ne voir qu'une application ingénue des préceptes évangéliques?

Il est en tout cas infiniment probable qu'elle substitua d'elle-même aux saturnales des fêtes presque semblables (2), où la règle cédait le pas au bon plaisir, où les apparences et les prérogatives de l'autorité passaient aux mains des humbles, où l'office était célébré par le bas clergé, où l'accès du chœur et du maître-autel demeurait réservé aux plus modestes entre les desservants du sanctuaire.

Le premier acte du spectacle était l'élection de l'évêque ou de l'archevêque des Fous. Cette élection, à Paris, avait lieu le jour de la Saint-Etienne ; c'était la Fête des *Sous-diacres*, qu'on appelait irrévérencieusement *fêtes des Diacres soûls* (*Saturi Diaconi*, d'après Du Cange) ; elle servait de prologue à la *Fête des Fous*, qui commençait le premier janvier. « Dans la pre-« mière fête, dit l'historien Dulaure, on s'occupait à élire, « parmi les diacres et les sous-diacres de cette capitale, un « évêque des fous ; on le bénissait, et cette cérémonie consis-« tait en actions et en paroles grossières et ridicules ; ensuite « le clergé s'avançait processionnellement vers l'église, portant « la mitre et crosse devant le nouvel élu, qui, arrivé et installé

(1) Du Tilliot indique que les plus libertins d'entre les séculiers se mêlaient aux membres du clergé pour jouer quelques personnages de fous en habits ecclésiastiques, de moines ou de religieuses. — *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Fête des Fous qui se faisait autrefois dans plusieurs églises*, par M. Du Tilliot, Gentil'homme ordinaire de Son Altesse Royale Monseigneur le Duc de Berry (*Stultorum numerus est infinitus*), à Lausanne et à Genève, chez Marc-Michel Bousquet et Compagnie, MDCCXLI-1741.

(2) Du Tilliot rapporte, d'après un écrit de Beleth, docteur en théologie de la Faculté de Paris qui vivait en 1182, que dans certaines églises, après la fête de Noël, les évêques et archevêques dansaient et sautaient avec leur clergé : « Ce divertissement s'appelait la *Liberté de Décembre*, à l'imitation des anciennes *Saturnales*. »

« sur le siège épiscopal, donnait avec une feinte gravité sa « bénédiction aux assistants, bénédiction dont la formule bouf- « fonne était une véritable malédiction (1). » Voilà un bien gros mot. Du Cange et Du Tilliot citent plusieurs échantillons de ces joyeux et inoffensifs prêchi-prêcha. L'évêque des Fous, la dextre levée, souhaitait aux assistants, en latin de cuisine ou en patois du cru, teigne, « galle rogneuse », fièvre quarte ou mal de dents... En somme, cette première partie de la Fête des Fous présentait quelque chose d'analogue, grossièreté mise à part, à la cérémonie turque du *Bourgeois gentilhomme*, ou à la réception d'Argan par les médecins.

La malice était sans doute dans le fait, bien plus que dans la forme. On choisissait dans le petit clergé le plus simple, le plus laid ou le plus mauvais sujet et on lui rendait tous les honneurs attachés à l'épiscopat. Dans certaines abbayes on nommait un *abbé des Fous* et dans les églises exemptes, qui relevaient directement du Saint-Siège, l'élu prenait le titre de *pape des Fous*. L'allusion à l'autorité ecclésiastique la plus élevée dans la hiérarchie du lieu était directe et, tout porte à le penser, souvent aggravée de satire personnelle.

Partout, en dépit des différences de détail, nous retrouvons ce même parti-pris de bouleverser les hiérarchies. Quand le *Magnificat*, entonné par des voix joyeuses (2), résonnait sous les voûtes, les assistants ne pouvaient manquer de reconnaître dans l'un de ses versets le programme même de la fête. *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles*, dit le psaume. Les puissants renversés de leur siège, les humbles élevés à leur place, c'est là le premier caractère de ces saturnales ecclesiastiques. A Noyon, à Reims, à Chalon-sur-Saône, à Viviers, le jour des Innocents, c'est un enfant de chœur qui joue le rôle d'évêque, ses petits camarades ont seuls le droit de chanter l'office et ce sont les chanoines qui les remplacent dans leur service habituel. A Antibes, les Cordeliers solennisaient encore en 1645 la fête des Innocents en se couvrant d'ornements

(1) Dulaure : *Histoire de Paris*, édit. 1839 (Paris au Bureau des Publications illustrées), page 307 du tome I.

(2) Pour mieux marquer cette allégresse, on chantait à Aix le *Magnificat* sur l'air d'une chansonnette populaire :

Que ne vous requinquez-vous, vieille,
Que ne vous requinquez-vous donc ?

Mathurin Neuré : *Lettre à Gassendi* (1645).

sacerdotaux déchirés et mis à l'envers ; frères lais, frères quêteurs, frères coupe-choux, marmitons, portiers, jardiniers prenaient dans le chœur la place des prêtres ; en guise de prières, ils marmottaient des paroles confuses et poussaient des grognements semblables à ceux d'une troupe de porcs ; ils tenaient à la main des livres tournés à rebours dans lesquels ils faisaient semblant de lire ; et sur les visages barbouillés et difformes de ces singuliers officiants, des lunettes dont les verres avaient été remplacés par des écorces d'oranges éclairaient d'une note franchement burlesque l'ignominie de cette mascarade, dont il était peut-être nécessaire de dissimuler la virulence satirique.

La Fête de l'Ane procédait du même esprit. Sous le naïf ou malicieux prétexte de commémorer la naissance du Christ, on amenait dans l'église un modeste animal et il devenait l'objet de tous les hommages, le héros du jour. Le sens ironique de cette cérémonie ne doit pas nous échapper. Lorsqu'on voyait s'avancer à travers l'église et prendre place dans le chœur ou au lutrin un âne couvert d'une chape somptueuse et conduit en cérémonie par deux chanoines, quelles explosions de rires et de quolibets accompagnaient sa marche, on l'imagine ! Les innocentes plaisanteries, les hyperboles facétieuses dont se compose le texte latin de la célèbre prose *Orientis partibus* ne peuvent nous donner qu'une bien faible idée des brocards en langue vulgaire dont l'assemblée, où se trouvaient en nombre les malins escholiers et les basochiens à la langue bien pendue, s'amusait à accabler la pauvre bête. Celle-ci, légèrement affolée, pouvait, à la lettre, comme l'âne philosophe du père Hugo,

Ecouter la façon dont l'homme fait hi-han,

car des braiements vigoureux, poussés à pleins poumons par l'assistance, terminaient chaque partie de l'office et soulignaient joyeusement le refrain bien connu :

Hez, sire âne, car chantez,
Belle bouche rechignez,
Vous aurez du foin assez
Et de l'avoine à planté.

L'âne, que l'on faisait boire comme un sonneur, se piquait

d'émulation et redoublait le vacarme. Bientôt mille autres cris de bêtes perçaient de part en part la puissante rumeur de la foule. L'étable, la basse-cour, la volière, le pigeonnier, la bergerie et la forêt revendiquaient ensemble leur part de bruit et d'allégresse, avec une merveilleuse diversité de timbres et de modulations... L'office tout entier était d'ailleurs chanté *in falso* par les voix les plus râpeuses et les plus aigres de la paroisse, choisies en vue d'obtenir l'effet le plus discordant.

Le caractère parodique de ces cérémonies ne paraît pas douteux. Les traits suivants, plus accusés encore, appartiennent surtout à la dernière partie du carnaval religieux, à la Fête des Fous proprement dite, qui était célébrée presque partout le 1er janvier. On allait chercher en procession l'évêque des Fous, cloches sonnantes à toute volée, on l'installait solennellement dans le chœur, sur le siège épiscopal, et la messe commençait. Les ecclésiastiques y paraissaient masqués ou tout au moins barbouillés de suie, couverts de peaux de bêtes, en habits d' « insensés », d'hommes d'armes, de femmes ou de baladins. Ils commettaient mille extravagances, sévèrement qualifiées par la plupart des auteurs. Pendant ce singulier office, diacres et sous-diacres faisaient ripaille à la table de communion et jusque sur l'autel. Ils faisaient passer sous les yeux du prêtre célébrant, comme pour le détourner de la consécration des azymes et railler l'immatérialité du festin mystique, des soupes grasses, des boudins, des saucisses, toutes sortes de lourdes victuailles qu'ils mangeaient ensuite gloutonnement. Par une imitation ironique des gestes rituels de l'élévation, les outres et les cruches, tenues à bout de bras, épanchaient des flots de vin sur les trognes renversées. Les chantres suspendaient leur note, le temps de vider un gobelet. Les encensoirs, où fumaient des morceaux de vieilles savates, répandaient, au lieu de parfums, l'odeur âcre du cuir brûlé. Une troupe déchaînée vociférait et gesticulait dans le chœur, chantant des chansons obscènes, se livrant à des danses grotesques, jouant ostensiblement aux cartes et aux dés, alors que les jeux de hasard étaient rigoureusement défendus. Après la messe, les fumées du vin produisant leur effet, les danses et les chants continuaient en pleine église avec une nouvelle fureur, les acteurs se mettaient à leur aise, les postures deve-

naient plus lascives, et le scandale ne connaissait plus guère de limites (1).

La fête se terminait par une sorte de représentation théâtrale, sur des tréteaux dressés hors de l'église. Le Concile de Bâle (1435) signale, entre autres détails, que parmi les ecclésiastiques qui prenaient part à la Fête des Fous, il y en avait qui s'habillaient « en rois et en ducs pour représenter des jeux mimiques ». Les clercs saisissaient avec empressement cette occasion d'échanger pour un jour leur misérable froc contre les brillants costumes des puissances séculières. Mais les ordres religieux faisaient souvent les frais de ces représentations et certaines scènes les montraient à la foule sous un jour peu édifiant.

La plus ordinaire, écrit Dulaure, était très digne du temps. Des acteurs, vêtus en moines, attaquaient d'autres acteurs vêtus en religieuses : ces derniers succombaient, et alors, à la honte de ce siècle, on les voyait, dans des postures indécentes, simuler des actes dont la publicité est interdite chez tous les peuples civilisés.

Enfin, quelques-uns des ecclésiastiques masqués, choisis sans doute parmi les plus ivres, étaient hissés sur des tombereaux chargés d'ordures, qui les trimballaient longuement par les rues, au milieu des huées de l'assistance. Pour répondre aux injures salées qui les assaillaient de toutes parts, ces personnages saisissaient alors à pleines mains les immondices sur lesquelles ils étaient vautrés et les lançaient sur la foule. Des batailles burlesques s'engageaient ainsi tout le long du parcours de ces étranges chars de triomphe, de même qu'à un moment mal déterminé de la fête, peut-être à la fin des vêpres de l'Ane, il était d'usage de jeter des seaux d'eau à la tête des préchantres, qui ne se privaient pas de riposter en arrosant à leur tour l'assemblée.

On ne peut conserver un doute sur les sentiments de violente réprobation avec lesquels l'Eglise, en tant que puissance spirituelle, n'a cessé de poursuivre les mascarades religieuses de la Fête des Fous. Innocent III, élu pape en 1198, s'éleva en ces termes contre ces pratiques :

(1) « On voyait, dit Dulaure, des diacres, des sous-diacres, enflammés par le vin, se dépouiller, et se livrer entre eux aux débauches les plus criminelles. » Dans son ardeur à dénoncer les turpitudes de l'ancien régime et les crimes du clergé, l'historien a peut-être un peu chargé le tableau. Pourtant la nudité complète de quelques acteurs, qui rappelait les *lupercales*, paraît être un fait acquis.

On fait quelquefois dans les églises des spectacles et des jeux de théâtre, et non seulement on introduit dans ces spectacles et ces jeux des monstres de masques, mais même, en certaines fêtes, des diacres, des prêtres et des sous-diacres prennent la hardiesse de faire ces folies et ces bouffonneries... Nous vous enjoignons, mon frère, d'exterminer de vos églises la coutume ou plutôt l'abus et le dérèglement de ces spectacles et de ces jeux honteux, afin que cette impureté ne souille pas l'honneur de l'Eglise.

Eudes de Sully, évêque de Paris, supprima à la même époque la Fête des Fous et celle des Innocents; et le concile réuni à Paris en 1212 confirma cette interdiction.

Ces objurgations pressantes furent-elles généralement suivies d'effet? Il est permis d'en douter, car plus de deux siècles plus tard, en 1435, le Concile de Bâle jugeait utile de condamner rigoureusement les mascarades scandaleuses de la Fête des Fous et d'instituer des sanctions contre les ecclésiastiques qui les toléreraient à l'avenir. En 1444, la Faculté de théologie de Paris adressa aux évêques et aux églises de France une lettre circulaire sur la nécessité de détruire au plus tôt ces abus d'un autre âge. Même condamnation fut prononcée au Concile de Sens, en 1460. Mais la Fête des Fous avait la vie dure. Elle devait survivre encore près de deux siècles à toutes les prohibitions des Conciles provinciaux (1) et même des autorités séculières. En 1620, le concile provincial de Bordeaux se plaint encore des danses exécutées dans l'église le jour de la « Fête des Fous »; en 1621, les vicaires et préchantres des fous couraient à travers les rues de Dijon avec fifres, tambours et lanternes, et nous avons vu comment les cordeliers d'Antibes célébraient encore la fête des Innocents vers le milieu du XVII^e siècle.

§

Pour expliquer cette persistance, cette résistance soutenue de la coutume aux décisions de l'autorité, il est nécessaire d'envisager la Fête des Fous non pas tant comme une fête re-

(1) Conciles provinciaux de Rouen (1445), de Reims (1456), de Sens (1485 et 1528), de Narbonne (1551), de Cambrai (1565), de Reims encore (1583), d'Aix (1585), de Bordeaux (1620). Il faut voir évidemment dans la multiplicité de ces décisions au XVI^e siècle l'influence du mouvement réformiste, qui avait amené l'Eglise à s'efforcer de corriger elle-même les abus de son clergé, pour mieux résister aux doctrines nouvelles.

ligieuse que comme une manifestation de l'âme populaire (1), fortement enracinée dans les mœurs, et que l'Eglise se sentit longtemps impuissante à détruire, bien qu'elle en eût de bonne heure redouté les tendances et condamné la pratique. Quel était donc l'attrait de ces fêtes pour les contemporains? Quel sens prenaient, aux yeux des acteurs et des spectateurs, ces singulières représentations où les dignités ecclésiastiques devenaient un objet de risée, où des parodies sacrilèges bafouaient la religion elle-même? Comment la foi de nos ancêtres s'accommodait-elle de ces étranges audaces? Nous ne pouvons mieux faire que de demander leurs raisons aux apologistes déclarés de la Fête des Fous.

Jean Gerson entendit à Auxerre, au début du xv^e^ siècle, soutenir du haut de la chaire catholique que ces usages n'étaient pas moins approuvés de Dieu que la fête de la Conception de la Vierge Marie. Voici, d'après la lettre circulaire de la Faculté de Paris, du 12 mars 1444 (2), le raisonnement des partisans de ces vieilles traditions :

Nos prédécesseurs, disaient-ils, qui étaient de grands personnages, ont permis cette Fête; vivons comme eux et faisons ce qu'ils ont fait. Nous ne faisons pas toutes ces choses sérieusement, mais par jeu seulement, et pour nous divertir, selon l'ancienne coutume; afin que la folie qui nous est naturelle, et qui semble née avec nous, s'emporte et s'écoule par là, du moins une fois chaque année. Les tonneaux de vin crèveroient, si on ne leur ouvroit quelquefois la bonde ou le fosset, pour leur donner de l'air. Or, nous sommes de vieux vaisseaux et des tonneaux mal reliés, que le vin de la sagesse feroit rompre, si nous le laissions bouillir ainsi par une dévotion continuelle au service divin; il lui faut donner quelque air et quelque relâchement, de peur qu'il ne se perde et ne se répande sans profit. C'est pour cela que nous donnons quelques jours aux jeux et aux bouffonneries, afin de retourner ensuite avec plus de joie et de ferveur à l'étude et au service de la religion.

Cette déclaration est d'un intérêt capital. Nous savons donc ce que disaient de la Fête des Fous ceux-là mêmes qui s'employaient à la faire durer malgré les interdictions expresses

(1) Le cadre de cet article permet d'indiquer seulement ce point de vue, que l'auteur se propose de développer ailleurs.

(2) Traduction de Du Tilliot, qui cite lui-même ce passage, *op. cit.*, pp. 51 et 52 de la petite édition in-12, 1751. Le texte latin de la lettre de la Faculté de Paris a été imprimé par Pierre de Goussainville à la suite des œuvres de Pierre de Blois. (Cf. *Œuvres de Pierre de Blois*, dans l'édition Migne).

renouvelées tout récemment par le concile de Bâle (1435). « C'étaient là, ajoute Du Tilliot reprenant pour son compte les termes mêmes de la Faculté, les discours des vieillards invétérés et endurcis dans leurs péchés, qu'ils tâchaient d'excuser, tandis que les jeunes gens qui aiment toujours le jeu et la nouveauté applaudissaient à cette Fête. » Bien que cette argumentation présente en effet le caractère d'un véritable plaidoyer, peut-être même à cause de cela, nous pensons qu'elle indique avec clairvoyance et sincérité le caractère essentiel du carnaval religieux. On le voit, il n'est pas même question de justifier cette pratique par des considérations tirées de la théologie, de l'histoire religieuse, du dogme ou de l'esprit évangélique. A peine si l'ancienneté de la coutume est invoquée en passant. Dans sa verte franchise, le chanoine bourguignon auteur de cette défense tire simplement son exemple de l'observation de la nature les celliers n'ont pas de mystères pour ce robuste vigneron, qui apprécie à sa valeur le bouquet d'un cru généreux. Sans ambages, avec une bonhomie savoureuse. il fait entendre qu'on ne saurait toujours être sage, qu'on a besoin, au moins une fois par an, de se détendre, de « se donner de l'air », parce qu'on étouffe sous la règle, parce qu'on finirait par « crever » si l'on ne se relâchait pas un peu, de temps en temps, des devoirs et des charges de son état. Il s'agit d'un besoin naturel de joie et de liberté, d'un ferment vital de « folie », comme ils disent, de toutes les forces obscures qui ont été comprimées pendant des mois sous les patenôtres, les méditations et les pénitences ; tout à coup, on ouvre la bonde et le flot jaillit, éclate, bouillonne, renverse tous les obstacles, brise toutes les contraintes, franchit toutes les bornes... Il n'est pas étonnant qu'on aille parfois trop loin, qu'on n'observe plus très bien les lois du respect, de la tempérance, de la pudeur...

Voilà, d'après les intéressés eux-mêmes, le secret de la Fête Fous. Il n'est pas très différent de l'antique esprit des saturnales. Certes, il faut voir dans les pratiques du carnaval religieux un divertissement, « la détente et la revanche de la jeunesse, du tempérament gaulois fatigués et affadis par toute une année de litanies et de psalmodies insipides (1) ». Mais

(1) André Lefevre : *La Religion* (Reinwald 1892), p. 3.

cette revanche emprunte la forme séculaire d'un renversement momentané des hiérarchies, cette détente s'accompagne d'un déchaînement tout à fait remarquable de l'esprit de satire. C'est là ce que se gardaient bien de dire les défenseurs de la Fête des Fous, et c'est là ce qui, plus que toute autre chose, attirait sur elle les foudres de l'Eglise. Le premier effet de la liberté est de permettre la critique de l'oppresseur. Dans la Fête des Fous comme dans les saturnales, cette critique s'exprime par l'imitation parodique. Tel l'esclave romain, ayant pour un jour revêtu la toge, se faisait servir à table par son maître en parodiant ses gestes familiers, tels les diacres et les sous-diacres du carnaval religieux raillent la majesté épiscopale ou pontificale qu'ils usurpent un instant et se moquent avec hardiesse des cérémonies qu'ils sont obligés de respecter toute l'année comme des institutions sacrées. Le bon chanoine auxerrois a beau dire, c'est bel et bien l'esprit révolutionnaire qui fleurit dans ces fêtes, avec toute la naïveté, toute la grossièreté, mais aussi toute la puissance d'expression des manifestations primitives de l'art. Car c'est ici un art qui naît ou qui renaît, l'art de la comédie satirique. Notre carnaval populaire et notre théâtre comique furent à l'origine étroitement liés et la Fête des Fous contenait en germe l'un et l'autre.

Si les acteurs ecclésiastiques, dans l'animation de ces réjouissances, ne se rendaient pas bien compte de leur véritable portée et pensaient de bonne foi se livrer à d'innocentes plaisanteries, le peuple, en tout cas, ne semble pas s'y être trompé. Le spectacle de la mascarade sacrilège lui donnait à réfléchir. Il riait, mais de quel rire philosophique ! Nous savons, par les fabliaux, combien la malice de ce peuple était aiguisée à l'égard des clercs. Les mœurs des prêtres, des abbés, des évêques, qui avaient preque tous des concubines, et qui ne s'en cachaient pas, qui menaient joyeuse et grasse chère dans ces temps de rude labeur et de misère générale, étaient un sujet familier où se complaisait la verve des conteurs, sous la lampe des veillées.

On se poussait souvent du coude, on s'allongeait des tapes au prêche, on daubait sur le curé... On trouvait très naturel de voir des démons pousser dans leur chaudière un troupeau gesticulant de soldats, d'évêques, de rois que bousculait la peur. Le peuple de France était trop sûr de lui pour ne pas pratiquer le pardon des injures,

mais il disait ce qu'il pensait avec une candeur parfaite, et bien que son enfer fût plus comique qu'effrayant, il en ouvrait les portes avec malice à ceux qui ne respectaient pas la tâche qu'ils prétendaient avoir la sainte mission d'accomplir (1).

Aux yeux de tels spectateurs, on devine l'effet que pouvaient produire les burlesques travestissements et les honteuses pantomimes de cette horde ecclésiastique bafouant elle-même les pratiques du culte, la pompe des offices, l'apparat sacerdotal, dénonçant peut-être même aux regards les plus clairvoyants la puérilité des prétendus mystères de la religion, le néant de cette foi catholique au nom de laquelle de moindres blasphémateurs, par ordre du saint roi Louis IX, devaient avoir les lèvres brûlées au fer rouge! Que de colères, que de mépris dans ces clameurs confuses, dans cette rumeur vengeresse qui emplissait la nef, débordait les porches, se répandait par la ville à la suite des chars d'infamie où les plus déchus des bouffons de la journée étaient exposés aux injures de la populace, dans la pleine lumière des rues, comme des criminels de droit commun! On comprend que le menu peuple se soit fortement attaché à cette coutume qui lui fournissait l'occasion, tout en s'esbaudissant à la vue d'un spectacle pittoresque, de soulager son cœur et de satisfaire une fois par an son besoin de justice à l'égard d'un clergé corrompu.

Le carnaval religieux du moyen-âge présente donc un double phénomène. De la part du clergé, c'est une explosion de grosse gaieté, une fureur d'irrespect, une révolte ouverte contre l'oppression de la règle et de la hiérarchie, allant jusqu'à secouer assez rudement le joug du dogme et de la morale. Du côté du peuple, c'est également une violente bouffée de joie et de liberté en pleine église, c'est encore l'obscure satisfaction d'assister à un spectacle révolutionnaire, de voir bafouer le seigneur évêque par ses clercs et la religion par ses ministres; mais tout à coup, quand la licence atteint son apogée, les spectateurs deviennent acteurs à leur tour, et une puissante huée vient souffleter ces mauvais pasteurs qui donnent l'exemple du désordre, de la sensualité et du vice. Après la revanche des clercs contre l'oppression de la règle, voici la revanche du peuple contre l'oppression cléricale, si redoutable et si pe-

(1) Elie Faure : *Histoire de l'Art, L'art médiéval*, Floury, éd. 1912, pp. 238-240.

sante, et fort à propos personnifiée dans ces figures burlesques et monstrueuses, souillées d'orgie et d'ordure, que l'on promène à travers la ville.

Ainsi, aux deux degrés, le caractère révolutionnaire du carnaval religieux apparaît clairement. Nous retrouvons ce caractère dans toutes les autres manifestations du carnaval français. Réaction momentanée contre tout ce qui asservit, tout ce qui opprime, tout ce qui limite la personnalité secrète de l'être humain, voilà l'esprit du carnaval et son essence, voilà ce qui pour nous le fait éternel et en quelque sorte sacré. Une raison de nécessité vitale pouvait seule assurer à des usages aussi antiques une survivance qui paraît paradoxale au premier abord. Cette raison, nous la trouvons dans la lutte continuelle de l'homme contre toutes sortes de puissances oppressives, dans son effort pathétique pour rompre ses liens, dans cette servitude de sa condition qui lui inspire le désir de s'affranchir une fois par an, comme l'esclave aux jours de Saturne, pour tenter d'aller jusqu'au bout des possibilités de sa nature. Ainsi envisagée, l'histoire du carnaval nous paraît présenter un intérêt dramatique et une unité profonde que nous allons essayer de faire entrevoir d'un coup d'œil.

§

L'histoire du carnaval pourrait bien n'être pas seulement, comme on l'a écrit avec trop de désinvolture, « l'histoire de la folie humaine ». Folie, soit! mais un tel titre ne conviendrait-il pas aussi bien à l'histoire des religions, par exemple, ou à l'histoire des philosophies? Les mascarades sont-elles plus folles que les guerres, les modes ou la politique, moins raisonnables que l'ambition ou que l'amour? Répondre nous mènerait trop loin. Toujours est-il que, si les manifestations du carnaval sont multiples et diverses, s'il faut faire en pareille matière la part des floraisons spontanées de fantaisie, des engouements de la foule, des suggestions de l'actualité, il n'en existe pas moins sous ce bariolage kaléïdoscopique une unité certaine, qui tient à ce que révèle d'humain cet apparent désordre et qu'il n'est pas indifférent de découvrir.

La régularité de la vie, dit Renan (1), ne laisse voir qu'une surface et cache dans ses profondeurs les ressorts intimes ; dans les ébullitions, au contraire, tout vient à son tour à la surface... La

(1) Ernest Renan : *L'Avenir de la Science*, Paris, C. Lévy, in-8, s. d., p. 184.

psychologie de l'humanité devra s'édifier surtout par l'étude des folies de l'humanité, de ses rêves, de ses hallucinations, de toutes ces curieuses absurdités qui se retrouvent à chaque page de l'histoire de l'esprit humain.

Nous venons de voir le carnaval religieux ressusciter dans les cathédrales françaises les tendances révolutionnaires des saturnales. Nous retrouvons par les rues des cités, avec les mascarades du carnaval bourgeois et populaire, ce même esprit d'anarchie supérieure, cet essai d'affranchissement, cette explosion de l'individualité opprimée qui fait soudain craquer les cadres des hiérarchies, des institutions et des lois. Nous discernons, sous la joie bruyante de ces divertissements, un constant souci de parodie et de satire. Le carnaval secoue toutes les contraintes, conteste toutes les puissances, bafoue toutes les tyrannies. Il se fait un jeu de battre en brèche le pouvoir, de railler la majesté des rois et les prétentions de la noblesse, de dénoncer à la huée publique les fantaisies de la faveur, l'avidité insatiable du fisc, les fautes et l'incapacité des gouvernements. Il tourne en dérision la détestable omnipotence de l'argent, l'outrecuidance des pédants et des médecins, les hasards de la justice, la rapacité des hommes de loi. Enfin, le carnaval s'attaque avec un acharnement tout particulier à cette menue monnaie quotidienne de tyrannie qui, au cœur même du foyer domestique, ne cesse de harceler le pauvre monde : la veine acariâtre des vieillards, l'égoïsme ingénu des marmots, la jalousie, l'intempérance et la paillardise des maris, le despotisme familier des femmes, leur coquetterie dispendieuse et l'instabilité de leur vertu.

La bonne humeur de cette satire a pu parfois donner le change sur sa véritable portée. Mais c'est, en somme, l'organisation de l'Etat, de la société, de la famille qui se trouve à chaque instant remise en question. Les aspirations les plus révolutionnaires ont licence de s'exprimer à la faveur des traditions de ces jours d'allégresse. Comme le bouffon familier des anciennes cours, le carnaval a le droit de tout dire ; le bruit des grelots fait passer l'épigramme. Pourtant, le danger a été si bien senti chez nous que le carnaval populaire français a vu presque sans répit se déchaîner contre lui les ordonnances royales, les arrêts des Parlements et les règlements de police. Le carnaval a eu ses héros ; il a peut-être eu ses mar-

tyrs. En 1509, le Parlement de Paris fait défense aux marchands de vendre des masques et à qui que ce soit de porter des « momons », sous peine de punitions corporelles et d'emprisonnement. En 1513, la sanction de cette interdiction est aggravée et les contrevenants encourent le plus affreux des supplices : ils doivent être brûlés publiquement (1). Il est vrai qu'à d'autres époques, le pouvoir semble favoriser le carnaval et l'accapare, en réalité, pour diriger l'opinion. Mais, dans l'ensemble, on peut assurer que notre carnaval fut l'adversaire déclaré de toutes les contraintes politiques et sociales. C'est la marque originale du carnaval français.

Le carnaval en France, dit Benjamin Gastineau (2), est frondeur, léger et licencieux ; excentrique et presque triste en Angleterre ; lourd et sensuel en Allemagne ; grave et monotone en Russie ; ardent, enthousiaste, bruyant en Italie.

Chaque nation, en effet, a façonné à son usage et selon son génie les multiples traditions qui ont engendré le carnaval. Chaque peuple en a gardé ce qui lui était nécessaire et laissé perdre le reste. Chez nous, plus que partout ailleurs, s'est conservé vivant l'esprit même des antiques fêtes de Saturne.

Cet esprit nous conduisait tout droit à la Révolution Française. Un jour devait venir où le peuple cesserait de placer l'âge d'or dans un passé fabuleux, tenterait de réaliser sa chimère d'affranchissement. « Qu'est-ce que le Tiers-Etat ? Rien. « Que doit-il être ? Tout. » L'esclave revendique la toge. Au cours de ce dix-huitième siècle qui fut un carnaval ininterrompu, Frontin a trop souvent essayé l'habit de Dorante pour ne pas être tenté de se l'approprier. Aux Porcherons, des marquises déguisées en servantes ont trop souvent dansé avec des domestiques, pour que la canaille, à la fin, n'ait pas la tête un peu échauffée. Et, ma foi ! nous pouvons bien tenir pour historique ce bout de dialogue emprunté à la plus folle de nos opérettes (3), où l'on voit deux villageoises, en 1789, interroger sur les événements du jour un modeste agent de la force publique :

GÉROMÉ. — Vous ne comprenez pas... Ni moi non plus, c'est de

(1) Sauval : *Histoire et antiquités de la Ville de Paris* 1725, in-folio, Livre XII, p. 650.
(2) Benjamin Gastineau : *Le Carnaval*, Paris, Havard, 1855.
(3) *L'Œil crevé*, Crémieux et Hervé.

la politique... et je ne suis pas sargé... mais paraîtrait, enfin, que l'on voudrait, à Paris, que les nobles ils deviendraient les vilains... et les vilains, ils deviendraient les nobles... Voilà.

DINDONNETTE. — Ça s'rait donc pour le temps du carnaval ?

GÉROMÉ. — Non, ça serait pour toujours.

Poussant à l'extrême cet effort de libération qui semble être son caractère spécifique, le carnaval ne se borne pas à secouer le joug des institutions humaines, à réagir contre les diverses formes d'oppression extérieure à l'individu. La religion, le pouvoir politique, l'Etat, la société, la naissance, la fortune, la famille ne font qu'ajouter un certain nombre de servitudes à celles qui s'imposent à nous avec l'existence. Une illusion extraordinaire peut seule nous faire croire que nous naissons libres ; avant tout nous sommes prisonniers de nous-mêmes, puisqu'il ne nous est pas possible de modifier les données premières du problème de notre vie sexe, santé, aspect physique, tournure d'esprit, degré d'intelligence, pas plus que de détourner de nous les inexorables atteintes du temps, les maladies, les infirmités, la vieillesse, la mort. Le milieu, l'éducation, les habitudes professionnelles fixent peu à peu notre physionomie physique et morale, nous modèlent un visage, nous composent un maintien, à notre insu et presque malgré nous. La personnalité de chacun se trouve ainsi limitée en tous sens, emprisonnée en quelque sorte entre des parois rigides. Mais l'esprit, franchissant ces barrières, se plaît parfois à négliger les données du réel, à retoucher l'univers selon ses secrets penchants, et cette opération idéale peut donner naissance à ce que nous nommons *poésie* (1). Elle peut aussi aboutir à ces velléités de changer d'aspect et d'âme, qui se satisfont tant bien que mal par le moyen grossier du masque et du déguisement, pauvres tentatives de transposition de la personnalité, presque toujours comiques au premier abord, profondément, désespérément tragiques, si l'on veut bien réfléchir un peu. Ainsi, sans doute, faut-il expliquer cette universelle manie de travestissement qui, depuis le sauvage primitif jusqu'à l'intellectuel le plus raffiné, donne à l'homme le désir et

(1) « L'univers étant ce qu'il est, nous n'avons guère d'autre consolation que de rêver qu'il est autrement, et c'est là proprement la poésie. » Jules Lemaître, *Impressions de Théâtre*, t. II, p. 362.

le goût de « sortir de sa peau » (1) pour revêtir celle d'un personnage artificiel — beau ou laid, risible ou séduisant, il n'importe ! — d'un être nouveau, fils du désenchantement et de l'illusion, qui prend la place de l'être réel et permet à celui-ci de se reposer un instant de la fatigue de vivre. On voit comment se rattache à la Fête des Fous et aux mascarades de l'ancien carnaval le travestissement fantaisiste qui leur a survécu à peu près seul et qui, en tout cas, est resté la manifestation essentielle du carnaval moderne. Nous en plaçons la cause et l'origine dans l'intimité même de l'être, dans une impatience mystérieuse de la personnalité, dans un désir conscient ou obscur de tricher avec l'ordre du monde, de faire éclater les limites de la vie, de se tailler soi-même hors du temps une existence de songe qui ne doive aucun compte au destin.

Ainsi, le carnaval nous apparaît sous deux aspects, qui se complètent et se pénètrent l'un l'autre à tel point qu'il est souvent difficile de les distinguer : d'une part, une révolte de l'esprit de liberté contre l'oppression du réel ; d'autre part, une débauche de l'imagination s'élançant hors de ce qui est pour se créer un domaine à son gré. Ici, la satire, la parodie, le burlesque dressent leurs tréteaux pour tirer vengeance de la vie, là, un peuple de fantômes s'agite sous les oripeaux de la fantaisie, c'est l'empire de l'impossible et du défendu, la contrée fallacieuse de *Jamais* et de *Nulle part*, le royaume des apparences, le pays du rêve. Entre la fantaisie et la satire, tous les chemins sont ouverts. Aristophane, après avoir raillé les Athéniens et bafoué Cléon, se prend à bâtir, au voisinage même des trompeuses Nuées, l'idéale cité des Oiseaux. Rabelais, dont l'œuvre est une formidable mascarade, donne la vie à des héros fantastiques pour pouvoir faire entendre à son siècle les libres sarcasmes de son génie. Voltaire, pour récompenser Candide d'avoir tué un jésuite, lui fait franchir les frontières du merveilleux pays d'Eldorado. Dans le clair de lune de Shakespeare, la fée Titania caresse la tête d'âne du grotesque Bottom. Sous les soleils brûlants de la Manche, avec Don Quichotte et son fidèle écuyer, l'esprit d'illusion et l'esprit de critique chevauchent côte à côte, échangeant des royaumes chimériques contre de burlesques sentences. Ainsi

(1) « Si je pouvais sortir de ma peau pendant une heure ou deux ! Si je pouvais être ce monsieur qui passe ! » Alfred de Musset : *Fantasio*, acte I, scène II.

la fantaisie et la satire, la fiction poétique et la caricature opposent ou confondent à chaque instant leurs jeux dans le domaine de l'art. Ne nous étonnons pas qu'il en soit de même dans le carnaval qui est, en somme, de l'art non fixé, de l'art à l'état naissant.

De ces deux tendances de l'âme humaine, et tantôt de l'une, tantôt de l'autre, tantôt des deux à la fois, procèdent toutes les manifestations du carnaval français. En y regardant d'un peu plus près, on s'aperçoit que ces deux tendances ont évolué séparément et presque en sens inverse, par une sorte de large oscillation et comme un mouvement de balance. L'esprit de parodie et de satire s'est développé surtout dans l'ancien carnaval. De même que la comédie grecque avait pris naissance dans les fêtes de Bacchus, les mascarades satiriques du moyen-âge ont engendré notre théâtre comique. Les représentations des confréries bourgeoises provinciales, comme les *Cornards* de Rouen, et la *Mère Folle* de Dijon, celles de la *Basoche*, des *Sots* et des *Enfants Sans-Souci*, à Paris, sont les premiers balbutiements de cet art que le génie de Molière devait élever si haut. La tradition proprement carnavalesque des mascarades satiriques n'a pas disparu pour autant; de nos jours encore, il n'est pas impossible d'en découvrir des exemples où le carnaval du moyen-âge survit dans la rude naïveté de sa forme originelle. L'effort d'illusion poétique, de libération imaginaire a cependant pris une place prédominante dans le carnaval moderne. Il est légitime de signaler comme l'une des causes de cette transformation l'influence du carnaval italien et de la Comédie italienne aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles ; et une raison plus directe peut être tirée de l'histoire de la société française avant et après la Révolution. La grande crise d'affranchissement politique et social que subit alors la France semblait avoir abattu un certain nombre de ces puissances oppressives auxquelles s'attaquait autrefois le carnaval satirique. Si celui-ci n'avait pas perdu entièrement sa raison d'être — comme on le vit bien à Grenoble en 1832, — il devenait du moins, en raison du développement des libertés publiques, un moyen d'expression très secondaire. Son ancien rôle était désormais rempli avec vigilance et avec éclat par les petits journaux et les petits théâtres. La caricature, le pamphlet, la « revue de fin d'année » se chargeaient de présenter

au public sous une forme vivante la critique des mœurs, des événements et des hommes. Mais le siècle souffrait de ce mal étrange auquel on a donné le nom de romantisme. C'était une révolte de la personnalité contre les conditions de la vie, une sorte d'impatience douloureuse de l'être humain se sentant plus que jamais

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,

un désir forcené d'expansion hors de soi-même et de son temps ; et cette fièvre spéciale, qui a donné un si brillant essor à la poésie personnelle, était éminemment favorable à la pratique de ces jeux de l'illusion que le carnaval français avait empruntés à l'Italie. De fait, les romantiques ont adoré les bals masqués, et c'est justement après 1830 que commence cette renaissance remarquable du carnaval qui a été considérée à tort comme l'œuvre personnelle de Gavarni, alors que celui-ci n'en fut que le témoin et le peintre fidèle.

Il serait assez vain d'essayer de découvrir une logique rigoureuse dans un phénomène aussi complexe, aussi mouvant, aussi vivant, pour tout dire, que le carnaval. Ce serait le dépouiller d'une partie de son intérêt que d'en éliminer la fantaisie pure, l'accident pittoresque. On vient de voir, du reste, comment la fantaisie elle-même jaillit de ce besoin de libération qui est la source toujours vive d'où renaît sans cesse le carnaval et qui impose à ce grand fait humain sa vraie couleur psychologique. En tout cas, en dépit de ses formes souvent triviales et de sa gaîté un peu grosse, nous ne pouvons nous résoudre à le considérer comme un retour à l'animalité, comme un déchaînement passager de la brute ancestrale. Nous y distinguons, contrairement à l'opinion courante, un parti-pris constant d'idéalisme. La critique directe du réel s'y allie constamment à son éternel complémentaire, le désir plus ou moins naïf de s'évader de la vie courante pour évoquer un « âge d'or » de liberté, de grâce, de volupté, de joie. Que bien des défaillances suivent des velléités aussi hautes, cela ne fait qu'ajouter une touche de mélancolie au tableau de cet effort dramatique, devant lequel nous n'avons pas à nous excuser d'éprouver un peu de cette curiosité, nuancée de sympathie et de respect, qui nous tient à bon droit attentifs à tout ce qui touche l'histoire pathétique de l'homme, le secret de sa nature et le mystère de sa destinée.

GUSTAVE FRÉJAVILLE.

JAN VOGELZANG

ET FRANS PRINTEMPS

A mes amies Valérie Deny
et Maria Vervloet.

« L'habitat fait l'habitant. » Troublant aphorisme ! Qui nous révélera le sourd travail auquel se livre un terroir pour former, pétrir, modeler les êtres, les adapter à son écorce, à son atmosphère, à sa température ? Chimie redoutable ! Assimilation lente, mais progressive et fatale ! « Une race, écrivait Remy de Gourmont, c'est un peuple qui s'est établi dans une région et en a subi l'influence. Le sol qui crée les races animales crée aussi les races humaines et s'il y a importation de sang étranger chez une race déjà fixée, cette race l'absorbe et se l'assimile sans rien perdre du caractère qu'elle doit à la terre qui la nourrit. En somme, le climat, la latitude sont encore plus influents sur le type que l'atavisme. »

Nous dirons donc à notre tour : c'est la Flandre qui fait le Flamand, et il n'est pas jusqu'à la langue populaire de cette région qui ne dérive de ses sucs nourriciers, de sa sève, de l'humidité de ses nuées, des rythmes de ses fleuves et de sa mer du Nord, tout comme son blé, son lin, son lait, ses bières, tout comme la vigueur de ses gars et la beauté de ses filles.

Les politiques ont vite prononcé le gros mot de bâtard pour flétrir quiconque ne se présente pas comme un type de race pure, de sang non mélangé ! Mais combien existerait-il encore en Europe de ces types ? En fait, la nature ne connaît pas de bâtards. L'expression même, enfant naturel, le synonyme

du mot bâtard, condamne l'idée de réprobation que notre société attache à la bâtardise. Les croisements, les métissages, les déracinements sont non seulement utiles, mais même indispensables à la sélection humaine. Etude captivante mais un tantinet mélancolique que celle des commencements de cette évolution, de cette lente métamorphose! Qui suivra les stades de la conquête du terrien par le domaine qu'il se flattait de conquérir et constatera les résultats de la greffe d'un rameau exotique sur le tronc autochtone? Des fois, avant que la fusion se soit complètement opérée, on se croirait en présence d'une sorte d'androgynat où l'ambigu de la race nous intrigue tout autant que l'équivoque du sexe.

Je ne ressentis jamais cet attrait un peu pervers aussi manifestement qu'il y a de longues, longues années.

C'était à H..., dans les polders de l'Escaut, au Nord d'Anvers, où je résidais à cette époque. Par une de ces après-midi du mois d'avril, à la fois tièdes et fraîches, âpres et doucereuses, grises et ensoleillées qui caractérisent notre climat, l'orphéon de l'endroit, dont j'avais accepté la « présidence d'honneur » pour me rapprocher des naturels et les étudier plus à l'aise, célébrait la première Kermesse de la saison en se rendant d'estaminet en estaminet, où nos musiciens vidaient force pintes, après avoir régalé les notables des plus fringants pas redoublés de leur répertoire. Selon l'usage, j'accompagnais les orphéonistes dans cette tournée, non sans intervenir dans la dépense.

Nous en étions déjà à notre dixième ou onzième halte et, sous l'influence de la bière d'orge, nos braves trompettes commençaient à souffler de moins en moins juste quoique de plus en plus fort, en prodiguant les couacs et en perdant trop souvent la mesure, quand l'un d'eux proposa de nous rendre pour finir tout au bout et un peu à l'écart du village, où se trouvaient quelques débits de boisson tenus par les plus pauvres de nos artistes. A cette proposition d'aucuns rechignèrent ; mais je vainquis leur résistance, d'abord par esprit démocratique, puis parce que le hameau habité par les miséreux représentait, en dépit de son nom fâcheux *Krabbershoek* (coin des Pouilleux, ou, littéralement, de ceux qui se grattent), de loin le plus pittoresque et le plus caractéristique de la région. Il éparpille ses masures de torchis couvertes de chaume et en-

tourées de vergers, jusqu'au pied de la digue de l'Escaut par-dessus laquelle un moulin à vent agite ses ailes pour saluer les bateaux remontant ou descendant le fleuve.

Parvenu à destination avec notre bande, je ne fus pas fâché de m'asseoir dans une salle basse et enfumée, la dernière de notre pèlerinage. Un peu somnolent, alourdi par la marche et les libations, je me laissais aller à mes rêveries, bercé aux sonorités intempestives et saccadées de nos infatigables buccinateurs, et pas trop incommodé par l'âcre fumée des pipes, lorsque tout à coup, comme les cuivres s'étaient tus, remplacés par le chant des pompes à bière, je m'entendis interpeller en un français correct et avec le plus irrécusable accent de Montmartre ou de la Villette :

— Eh bien, Monsieur le Président, est-ce qu'on s'amuse?

Je sursautai comme si l'on m'avait réveillé en me décochant une bourrade. Ne dormais-je pas plutôt? Rêvais-je encore? Etait-ce une hallucination de l'ouïe? M'étant tourné du côté d'où était partie cette voix, j'avisai, crânement planté devant moi, un jeune rustre endimanché, en sarrau ballonné, raide d'empois, en pantalon de drap noir bien cati, en haute casquette noire. Devant ma mine ahurie, sa bonne face joufflue me riait de toutes ses dents.

— Est-ce toi qui viens de me parler français? lui demandai-je en flamand.

— Moi même, Monsieur le Président, pour vous servir, me répondit-il à deux reprises, avec une sorte de salut militaire, d'abord en son français de parigot, puis en le plus sonore et copieux dialecte hollando-flamand du polder.

Je tombais des nues.

Mais mon émerveillement redoubla lorsque, sur mon invitation, ce jeune polyglotte m'eut expliqué ce miracle en me racontant, avec infiniment de bagout et en un français croustilleusement farci d'argot, comment son père Karel Vogelzang, engagé par un entrepreneur avec toute une équipe de terrassiers pour travailler à d'importants ouvrages dans la banlieue de Paris, avait fait là-bas la connaissance d'une jeune faubourienne et comment ces deux êtres s'étaient si bien compris d'amour qu'ils n'avaient pas attendu pour s'épouser d'être initiés chacun au langage de l'autre, de sorte que, le turbin étant terminé, la Française avait suivi le Flamand aux rivages de

l'Escaut. Ils tenaient ce petit estaminet même où nous nous trouvions en ce moment dans le quartier excentrique de la bourgade, toujours pauvres de pécune, mais riches de santé, d'endurance et de progéniture, car il leur était venu une flopée d'enfants, dont Jan, mon interlocuteur, qui courait sa dix-huitième année, représentait l'aîné.

Tous parlaient également la langue paternelle et l'idiome maternel, et, particularité tout à fait extraordinaire, dont mon gamin continuait à me fournir la preuve, chacun avec le plus subtil ragoût du terroir d'origine, à telle enseigne qu'il eût pu aussi brillamment donner la réplique à quelque gavroche que tenir tête aux plus mal embouchés des rôdeurs de l'Escaut.

Tandis qu'il parlait l'une ou l'autre langue, j'observais mon bonhomme et je démêlais en sa physionomie, voire en toute sa personne, quelque spécifisme des deux berceaux qui se le partageaient.

Du Parisien il tenait la cambrure dégourdie, le dandinement avantageux, des attaches fuselées, les traits un peu chiffonnés, mais mobiles, les yeux bruns, mais clairs et vifs, l'expression spirituelle et délurée ; mais du Flamand il avait déjà adopté la carrure plus épaisse, la croupe et le râble plus arrondis et plus étoffés, les joues pleines et rougeaudes, les grosses lèvres, un sang moins fluide et plus morne quoique plus riche, mais surtout les jambes si caractéristiques de nos Flamands, cette charnure fémorale dont l'ampleur et la courbe servent si généreusement les peintres et surtout les sculpteurs de Belgique.

L'ensemble était cependant des plus harmonieux. Un charme singulier émanait de ce jeune villageois. Il semblait qu'en sa personne composite les nerfs du Français combatissent la consistance un peu lourde du Flamand et, réciproquement, que la pondération, la solidité de celui-ci fissent contrepoids à l'instabilité et à la turbulence méridionales.

En l'observant longuement, je démêlai même de brèves alternatives de la domination des deux caractères. A tour de rôle l'une origine s'accusait aux dépens de l'autre. Taciturne et songeur, par intervalles, comme ses congénères du Polder, pipant et dégustant sa bière en silence (on aura déjà deviné que pour analyser mon phénomène plus à loisir, j'avais fait renou-

veler les consommations), tout à coup il se trémoussait, comme galvanisé, réagissait contre la torpeur ambiante, se reprenait à discourir avec volubilité, quitte à retomber un peu plus tard dans de très septentrionales ruminations de pensées. Il n'y avait pas jusqu'à son masque, et cela suivant qu'il s'interprétât en flamand ou en français, qui ne changeât complètement d'expression. Tantôt le pli contracté des lèvres révélait de la réserve, tantôt la bouche se détendait en un rire provocant ; tour à tour le nez se pinçait ou les narines frétillaient d'impatience, et suivant que dans les yeux se reflétât de l'attendrissement ou de la malice, je voyais les prunelles passer des profondes ardeurs du bronze aux éclairs de l'or.

Et tout en le scrutant avec cette indiscrétion plutôt sympathique, je me demandais non sans quelque navrance ce que deviendraient ses enfants à lui, à supposer, selon toutes les probabilités, qu'il se mariât au pays de son père et le sien. Sans doute, chez sa progéniture, la langue flamande dominerait avec les autres caractéristiques de la race ou plutôt du terroir paternel, à telle enseigne que les petits enfants de la Française seraient presque fondus dans la masse des aborigènes poldériens.

En attendant, chez Jan Vogelzang, le Nord et le Midi se donnaient successivement la réplique, ou bien, s'il leur arrivait de concerter comme en un duo, une émission latine adoucissait une diphtongue flamande, un soupir se mariait à un sourire, le regard s'illuminait et se voilait à la fois, le rire aigu s'enrouait brusquement.

Cependant mon sujet ne cessait de me faire ses confidences, non sans s'interrompre de temps en temps pour se recueillir et contempler les images qu'il m'évoquait. Il me donnait des détails sur sa mère, la Parisienne. Ne portait-elle pas ce nom adorable, ce nom de bravoure, de clarté et de joie : Printemps, Rose Printemps ? Combien de fois ne lui avait elle pas raconté Paris, la grande, grande ville, la Seine, les boulevards, les omnibus, les théâtres, l'éclairage éblouissant, les femmes parées, les magasins, les cafés, les halles, les équipages, le luxe, la fièvre, les bois de Boulogne et de Vincennes, le faubourg Saint-Antoine, le Père-Lachaise et la Roquette, le Dépôt et la guillotine, Soixante-Dix, la Commune, que sais je encore ?

— Ah ! je voudrais bien aller un jour à Paris, souhaitait le

jeune homme. Mère a souvent l'envie d'y retourner pour un petit temps, pas davantage. Je l'accompagnerais. Mais qui sait? Peut-être resterais-je là-bas comme elle se transporta ici?... La vie y est plus facile et plus rose, à ce qu'elle dit...

Et à se représenter Paris, il s'animait, précipitait son débit, se montait le cou. La nostalgie lui dictait des paroles françaises. A mesure qu'il s'illusionnait, ses yeux pétillaient, sa voix chantait, ses genoux s'entrechoquaient, ses mains tourmentaient ses poches ou battaient la table, il redoublait de gestes, ne tenait plus en place, ne cessait de m'interpeller et de me demander conseil.

Puis, après s'être débondé en un flux de paroles, il se calmait et, sur le point de reparler flamand, préludait par le silence et un profond soupir; il soulevait sa casquette, en redressait l'échafaudage, rectifiait le débraillé de son vêtement, se passait la main sur le front comme pour en chasser ses rêves, un peu gêné de s'être épanché à ce point, rappelé sur la terre, à *sa* terre.

— Chimères! Enfantillages! proférait-il en flamand avec un haussement d'épaules. C'est impossible... N'y pensons plus. Demeurons sérieux. Voilà des années que notre mère me parle de ce voyage. Mais elle se fait vieille et caduque. Je crains bien qu'elle ne bouge plus d'ici... D'ailleurs son ménage, son homme, ses enfants, mes frères et sœurs la réclament, et père a besoin de mes bras... Puis, où irions-nous chercher l'argent pour cette escapade? Non, non, demeurons doucement à notre métier. Faisons des journées de terrassier ou allons nous louer comme débardeur sur les quais d'Anvers... L'Escaut est un bien beau fleuve aussi, n'est-ce pas, Monsieur? Ses navires valent bien les « hirondelles » de la Seine... Ici-nous sommes tout près de la mer, de la grande eau... Je suis fort, je suis jeune, pourquoi cesserais-je de me plaire au pays? »

Jan Vogelzang ne dit pas tout cela, mais il l'exprime par ses réticences mêmes, par son sourire voilé, la gravité de son mâle et franc visage. Sa voix aussi, pour venir avec effort, mais avec conviction du plus profond de sa poitrine, respire tout un héroïsme obscur, tout un persévérant devoir. Il secoue et penche la tête, se croise les bras, en mettant une certaine complaisance à se tâter les biceps comme pour s'assurer qu'ils

tiennent encore à leur place et prêts à fournir de rude et long travail.

Décidément il avait refoulé ses postulations méridionales ; ses affinités flamandes reprenaient le dessus.

Je l'observais autant que je l'écoutais, plus attentif et sensible aux flexions et aux modulations de sa voix qu'à ses paroles mêmes. J'en devinais encore plus qu'il ne me disait et je commençais à attribuer à ses confidences une portée dont ce simple villageois était certes à mille lieues de se douter.

A la longue je cessai même de suivre ses discours et me plongeai dans des réflexions sur la bizarrerie de cet être mixte en qui se conciliaient les extrêmes des deux races qui se partagent le monde.

Et j'en arrivai graduellement à opérer un retour sur moi-même. L'aventure de ce Poldérien mi-français mi-flamand à la fois gaulois et thiois, me symbolisait, m'incarnait mon propre cas et, avec le mien, celui d'une notable partie de l'élite belge.

« Mais, me disais-je, notre dualisme, notre *duplicité*, notre sorte d'hermaphrodisme racique ou plutôt culturel, est bien autrement tragique. Chez ce fruste enfant du peuple, chez ce travailleur manuel, l'équilibre se rétablira tout naturellement. C'est à peine si le brave garçon se doute de ses disparates et de ses anomalies. Il ne se raisonne, ne s'analyse pas, ni ne cherche midi à quatorze heures. Si deux atavismes se combattent en lui, c'est inconsciemment ; la plupart du temps il ne se rend même plus compte de leur antagonisme. Il n'en ressent le moindre malaise. Ou s'il songe à sa double hérédité et à ses contradictions ethniques, c'est pour prendre gaillardement la chose, pour s'en amuser, tour à tour parigot et poldérien, trouvant son cas très drôle et l'exposant avec bonhomie, comme à moi-même tout à l'heure, aux curieux qui lui agréent. Tandisque nous autres, hélas ! artistes, poètes, gallo-flamands, de double culture sinon de double race, que nous nous appelions Maeterlinck ou Verhaeren, Rodenbach ou Giraud (il va sans dire que ces noms ne s'associèrent à mes réflexions que par la suite), nous nous voyons attirés et repoussés tour à tour par nos mystérieux générateurs ! Que ne partageons-nous l'insouciance de ce pauvre diable issu de la conjonction charnelle, de l'amour sans phrases et sans ar-

rière-pensée d'un peinard poldérien et d'une midinette de Lutèce !

De plus en plus plongé dans mes songeries, j'avais même complètement détourné mon attention du brave garçon qui m'en avait fourni le thème.

Or, voilà qu'en ramenant mes regards sur lui, — j'ignore après combien de temps, — je constatai qu'un autre paysan d'une couple d'années plus jeune que mon phénomène, s'était assis en face de moi, à ses côtés, et qu'ils étaient engagés dans une conversation assez animée.

C'étaient même leurs éclats de voix qui avaient dû m'arracher à mon soliloque.

Le nouveau venu ressemblait manifestement à l'autre, mais par ce que j'appellerai ses dehors gaulois, voire parisiens : chez celui-ci presque plus rien du Flamand robuste et membru, sanguin et musclé à l'envi. Fluet, plutôt élancé, le galbe du visage plus allongé, rosé, mais un peu pâlot, moins poupin, joli garçon, dégourdi et un peu déhanché, il avait des traits plus mobiles qu'expressifs, les yeux alertes, la bouche mutine et luronne. Je remarquai que lui aussi parlait français et cela avec un accent plus parisien encore que l'autre, qui, je ne comprenais d'abord pour quelle raison, affectait de ne lui répondre qu'en flamand.

Jan interrompit leur entretien pour me présenter cet adolescent :

— Mon frère Frans. Notre benjamin, Monsieur. De nous tous c'est lui qui tient le plus de notre mère. Plus rien d'un Vogelzang. Printemps des pieds à la tête... Figurez-vous que ce gamin ne parle de rien moins que de nous quitter, non pas pour un simple voyage comme je le ferais moi-même, mais de s'en aller pour de bon. Il partirait même sans sa mère... Et cependant nous l'aimons tant, l'ingrat ! Un véritable enfant gâté. C'est à qui le choiera. Il paresse, baguenaude et batifole à son gré. Nous lui passons toutes ses fantaisies. En retour, nous ne lui demandons que de la belle humeur. Et jusqu'à ce jour il était, en effet, la joie de la maison, le boute-en-train, notre rayon de soleil. Vif comme la poudre, mais le cœur sur la main. Pas toujours commode, par exemple ! N'importe, nous lui pardonnions ses lubies... Et voilà qu'il ne nous aime plus. Il ne lit que des gazettes françaises et ne jure que par Napoléon...

Il a même menacé de s'engager dans la légion étrangère. La légion étrangère! Je vous demande un peu!

Et s'adressant au cadet :

— Voyons... Parle... Que veux-tu? Que te manque-t-il?

— De l'air, de l'espace, de la vie! répondait l'autre. Le monde, le vaste monde! On végète, on étouffe ici...

Par un phénomène inexplicable, voilà que je retrouvais dans leur dialogue, mais avec autrement d'intensité et de passion, les deux notes que Jan Vogelzang m'avait proposées tout à l'heure : d'une part, l'attachement au pays; d'autre part, le désir d'émigrer.

Cependant la discussion avait repris entre eux et menaçait de tourner à l'aigre. Il y avait de la révolte chez le cadet, du despotisme chez l'aîné! Les sarcasmes de l'un blessaient la conviction de l'autre.

Ils n'en appelaient même plus à mon arbitrage, comme s'ils me jugeaient impuissant à les accorder ou s'ils suspectaient même mon impartialité. Et peut-être n'avaient-ils pas complètement tort de se méfier de ma sagesse, car, sans prendre parti pour l'un ou pour l'autre, je me retrouvais à la fois en chacun d'eux. *Ma propre conscience devenait le terrain de leur conflit.* C'était moi, l'être double : Vogelzang et Printemps réunis. Je souffrais autant que le grand et que le petit, mais plus encore de mon côté Jan que de mon côté Frans. J'allais être déchiré, écartelé, amputé d'une moitié de moi-même. En moi le curieux, le raffiné, le cosmopolite, le latin menaçait de lâcher le rêveur, le sentimental, l'autochtone, le flamand. Oui, le dissentiment des deux frères se répercutait en moi, mais en revêtant une bien autre gravité. Embarrassant dilemme qui m'étranglait, qui ne me laissait même pas la liberté de me prononcer. Faudrait-il vraiment me franciser davantage pour mieux m'humaniser, afin de vivre plus largement, de vivre toute ma vie?

En ce cas, je n'aurais qu'à prendre exemple sur Frans Printemps.

Car il s'était levé, résolu. Il s'étirait, battait des bras comme un oiseau captif essaie ses ailes, prêt à s'envoler. Le voilà qui marche vers la porte en sifflant d'un air crâne. Arrive qui plante! Le sort en est jeté!

Suivrai-je son impulsion?

Mais avec un cri, un cri de détresse plutôt que de fureur, Jan le rappelle et le conjure. Oui, sa colère était tombée; il n'avait plus que de la douleur.

Aussitôt mon désespoir égala le sien, le dépassa même.

Frans, n'entendant rien, ne voulant rien entendre, fit encore un pas; il allait s'évader... Il avait ouvert la porte.

Quel obstacle l'arrêta sur le seuil ?

Le soleil couchant l'éclairait en plein. Frans plongeait déjà dans sa lumière.

Par contre, Jan, relégué au fond du bouge, semblait se noyer de plus en plus dans l'ombre où buveurs et musiciens mêlaient le brouhaha des cuivres au choc des verres.

Je ne sais s'ils s'en doutaient, tous ces rudes virtuoses, mais en ce moment ils exécutaient une poignante musique de circonstance, ou du moins leur pot-pourri favori perdait son allure canaille pour revêtir un caractère solennel, et, comme par un fait exprès, leur exécution prodiguait les dissonances encore plus que de coutume, et de leurs cuivres quelque peu obstrués de salive — peut-être même de larmes — ils ne tiraient plus que des accords rauques comme un râle, haletants comme des sanglots.

Entre temps, mes yeux allaient de Frans à Jan, de l'un, volage et aventureux, à l'autre, victime de sa constance, martyr de sa fidélité, écrasé sous sa force vaine et dérisoire comme un esclave de Michel-Ange ou un galérien de Puget. Autour de Jan, les ambiances saturées de cette grande détresse accumulaient de la menace et de l'angoisse.

Le fluide se communiqua même au dehors, car tout à coup le soleil perdit de sa gloire.

Le crépuscule semblait le lubrifier et l'attendrir. Une traînée de nuages voila son orbe trop radieux et, après avoir surplombé de sa masse de plus en plus opaque la plaine jaunâtre, la verdure naissante des digues, le limon de velours de la glèbe, elle éclata en une averse copieuse comme une crise de larmes.

Le paysage pleurait et sanglotait avec le grand frère.

Il venait à sa rescousse.

Et, pour la première fois peut-être, Frans en sentit la poésie. Cette plaine morne, presque rébarbative, sans rien d'engageant et de flatteur; cette digue herbue, à peine plus haute qu'un talus, au pied de laquelle quelques saules accroupis

plutôt que dressés bordaient un fossé d'irrigation si glauque et si stagnant qu'il ne devait jamais s'y mirer que de la tristesse : toute cette perspective se drapait d'on ne sait quelle beauté austère, d'autant plus impérieuse qu'elle avait mis plus de temps à se révéler...

C'en était fait : Frans subissait à son tour le charme de son pays. Prêt à franchir le seuil de la porte, il embrassa d'un regard circulaire et pour ainsi dire expiatoire l'horizon à la fois fuligineux et embrasé, ainsi que la plaine ruisselante et pâmée ; puis, se retournant vers l'intérieur du cabaret, il reporta les yeux sur le grand frère, sur l'abandonné...

Et voilà que la fanfare sonna comme un hallali triomphal.

Jan s'est brusquement redressé, Frans se précipite à son cou. Les bras de l'aîné encerclent l'enfant prodigue. A force de s'étreindre, les deux frères ont fini par se confondre, par ne plus former qu'un seul être, comme ces patients que le Visionnaire Florentin vit s'entre-dévorer pour mieux s'unifier.

Des deux je n'aperçois plus que Jan. Le cadet a disparu. Ou plutôt c'est la grâce, la lumière de Frans qui baigne et éclaire Jan, comme c'est la chaleur cordiale de Jan qui aura consumé le transfuge repentant. *Désormais ce feu et cette lumière n'auront plus* QU'UN SEUL FOYER.

Que m'arrivait-il à moi-même? A quel point m'étais-je assimilé toutes ces péripéties ? N'assistais-je point à ma propre apothéose? A quel climax m'avait suggestionné ce couple magnétique? Mais ne s'agissait-il que d'une simple répercussion? Le drame essentiel ne s'était-il pas déroulé en ma propre nature déchirée par des postulations contraires et aspirant à l'équilibre, à l'harmonie, à l'unité ?

N'est-ce pas en mon sang, en mon cœur, en mon cerveau que la crise venait de se résoudre ? Ah ! jamais je n'aurai connu rien de plus pathétique, d'à la fois plus cuisant et plus délicieux. Je souriais comme Frans Printemps, je sanglotais comme Jan Vogelzang. Oui, je pleurais de joie et je riais de douleur. Torture ineffable que je n'aurais pas échangée contre la suprême volupté.

Comment la définir et démêler exactement ce qui s'était passé en moi? Je ne devais y arriver que bien plus tard ; mais pour l'instant je compris seulement que le drame de toute ma vie venait de se résumer en ces quelques minutes. Oui,

mon sort s'était décidé. L'homme instruit, raffiné, la partie ultra-civilisée de mon être avait été reconquise par ses éléments bruts, par sa frustesse originelle, par sa barbarie primordiale.

Ainsi que le jeune Frans Printemps, combien de fois n'avais-je pas été sur le point de rompre avec mon pays et ma race, de dépouiller l'essentiel de mon être comme une chrysalide pour prendre mon essor vers le Midi et m'envoler à la conquête des chimères ? Mais le sort en était irrévocablement jeté. Je me garderais désormais de répudier les forces mêmes auxquelles je devais mon génie et ma seule raison d'être.

Me voilà de plus en plus ancré dans les flancs de ce terroir. J'en respire avec fanatisme jusqu'aux moindres effluves : « Non, non, je ne m'en déracinerai plus. Je veux prospérer ou pâtir avec ma grande nourricière, me consumer à son foyer, me projeter avec ses flammes, m'exalter à son essor. Si je m'élève, ce sera comme ses plantes et ses chênes, ses souffles et ses aromes. J'ai compris qu'en la reniant, c'est moi-même que je trahirais. La vie ou le néant, mais avec elle ! »

Les buveurs avaient vidé leurs chopes, les musiciens, s'étant tus, renversaient le pavillon de leurs cuivres ou dévissaient leur embouchure pour en secouer la salive ; les bugles rentraient dans leurs fourreaux. Quelqu'un me toucha l'épaule :

— Ah ! ça, Monsieur le Président, ne songeons-nous pas encore à la retraite ?

Je me frottais les yeux, arraché à mon rêve ou plutôt à ma vision. Ahuri, non encore complètement réveillé, je serrai la main du jeune Vogelzang en lui disant comme pour reprendre notre entretien :

— Tu as raison, Jan, de rester au pays. Il importe avant tout de nous connaître nous-mêmes et de cultiver notre propre jardin.

— C'est bien là ce que je fais et ce que je continuerai de faire, ratifia le digne Poldérien sans se montrer autrement surpris de mes paroles.

De mon côté, je ne m'étonnai pas de le trouver seul, car je compris que, tout comme moi, *il avait cessé pour de bon de se disputer avec son jeune frère ou plutôt avec son autre identité.*

Les deux rustres de tout à l'heure n'en faisaient qu'un et c'était seulement dans mon imagination que le fils du Flamand

et de la Française s'était dédoublé : *Printemps s'était réincarné pour toujours en Vogelzang.*

Comme Jan avait tenu à refaire un bout de chemin avec moi et que nous marchions dans la campagne humide et aromatisée par l'averse :

— Notre terre est excellente, Monsieur, me fit-il remarquer en suivant son idée de cultivateur. Nulle part les fleurs n'ont plus de parfum et les fruits de saveur. Vous viendrez bien voir nos roses à la Saint-Jean et croquer nos pommes avant la Toussaint ?

— Tu peux compter sur moi, mon garçon... Oui, Jan, oui, mon brave, notre terre est bonne ; pour nous elle est même la meilleure qui soit, parce qu'elle est la nôtre. Tels que nous sommes faits, toi et moi, elle nous tiendra toujours !

Je l'arrêtai par le bras et, lui montrant du geste l'horizon crépusculaire encore baigné d'une lumière fine et subtile, d'un rideau d'argent fluide derrière lequel continuaient à passer des nuages merveilleusement colorés :

— Et le ciel aussi, nous appartient, ami. Où en trouverions-nous un autresi suggestif, si prodigue d'imprévu et de mystère, concertant aussi bien avec les aspirations qu'avec les angoisses de notre âme ?... Ah ! que l'azur serait vide et plat sans la course des nuées ! Elles sont pour le ciel ce que les rêveries sont pour l'esprit. Elle en représentent la poésie.

Mais rabaissant les yeux sur le chemin, sur le sol gras détrempé par la pluie et d'où s'élevait comme une haleine la mousseline bleuâtre du brouillard vespéral :

— Sais-tu à quelles viriles caresses furent pétries et fécondées ces alluvions ? m'écriai-je la gorge un peu serrée. C'est notre chair qui pantelle et transpire en cette terre, et nous ne la chérissons à ce point que parce que nulle autre patrie ne fut aussi tragique, n'aura lutté, souffert et grandi autant qu'elle !

Et avec une sorte de volupté sacrée, je piétinai cette grasse argile au point de m'en enduire les chaussures, comme pour me mouler, m'incruster en ce terreau symbolique.

Sans doute mon simple compagnon ne saisissait-il point toute la vertu de cette incantation, mais son visage, à la fois loyal et farouche, me résumait la beauté trop longtemps incomprise de notre pays.

GEORGES EEKHOUD.

Bruxelles, 25 juillet 1918.

JUIVE A L'ÉVENTAIL

(D'APRÈS LE TABLEAU D'ARMAND ASSUS)

—

Ma vieille amie la Juive se promène
Devant la ville haute et nue, couleur de miel,
Cet horizon d'innombrables terrasses tièdes...

Et sous un ciel de turquoise où voyagent
Trois délicats nuages...

Elle avance suivant son ventre doucement,
Avec, pour gouvernail, son rigide éventail
De paille.
Je reconnais son savoureux rictus
De soleil et de ruse... qui s'accuse
Sur son visage peint d'un mauve eucalyptus.

J'aime que ses sourcils et ses cheveux soient teints
En brun péruvien;
J'aime surtout sa bouche hébraïque
Dont l'haleine a l'odeur de sa cuisine au suif.
Et son nez écrasé n'en est pas moins sémite!

Elle a mis à son cou crasseux ses louis
Autour d'un noir velours,
Et l'on dirait que leur secret
Jouit
Dans ses rares petits yeux juifs...

Tu sais pourquoi je te rencontre et te salue,
O grasse et lourde, sale et cossue !
— Avec mon cœur tu négocieras
Rachel et Sarah,
Luxurieux joyaux de synagogue...

Tu sais si bien mûrir le désir et la peur,
Vieille fatale psychologue !
Bientôt, tu n'auras plus à couver mon destin
Sous ton mouchoir de tête à fleurs
Et sous ta jupe large de satin.

Peut-être ce soir... Masqué d'un banal sourire,
Possédé du remords futur, j'arriverai chez toi
Dans un calme délire...
Tu comprendras bonnement, sans effroi,
Quel est le grand œil faux qu'à mon goût il me faut
Et la jeune bouche qui ment...

Alors nous descendrons par d'obscures ruelles,
Puissante amie dont je suivrai la traîne
Mélancoliquement.

ANDRÉ BAINE.

ENTRÉE A SAVERNE

Les Français vont entrer dans Saverne le jour de cette année où pour la première fois il gèle. Le jour où sur le canal tiennent sans foncer juste autant de cailloux qu'il est passé d'écoliers sur la berge. Le jour où est blanche la résine des sapins; et, sur tout ce qui a vu ou touché des Allemands, l'hiver pose ses scellés. Les Savernois ce matin ont souffert un peu pour ouvrir les yeux, appuyé pour ouvrir les volets. Sur toutes les péniches immobiles flotte un drapeau français tout neuf, et la France les a saisies, péniches, comme un gel.

Le vent souffle de l'Est, et les fumées fuient le soleil. Le canal n'est plus qu'une tranchée amoureusement comblée de glace. Aucune jamais ne le sera, fût-ce de terre américaine, de marbre brésilien, avec ce beau niveau, cette perfection. Aucune ne rendra ainsi, si l'on se penche, le reflet du tué de la guerre qui vous ressemblait le plus. Seules de grandes rides concentriques indiquent çà et là l'âge des eaux. Tout ce que les Allemands en fuite y jetaient cette nuit est resté pris dans la glace. Des fillettes tirent sur de belles pattes d'épaule qui résistent comme celles des soldats allemands que l'on dégrade dans la rue ; des garçons ont creusé, et pêchent dans un trou de grandes lettres de cuivre pour casques ou ceinturons : des W. des triples X, dont ils font, sur le chemin de halage, le mot magique qu'on n'obtient ailleurs qu'en tapant au hasard sur les machines à écrire... Ainsi je suis, par les vergers, sans pouvoir m'arrêter, comme s'il était un ruisseau à grande pente, ce canal immobile.

Autour de Saverne rien ne bouge. Depuis hier, pour mieux se donner aujourd'hui, elle s'applique à vivre entre de fausses murailles, — on a même retrouvé une clef, — et il faut supplier

les enfants pour qu'ils courent aux fermes acheter le lait. A chaque entrée de rue, on bâtit une fausse porte (on rentre vite quand la façade en est ornée), et le premier adjoint fait tracer à la craie une fausse frontière, — pour qu'il y ait un quart de seconde, précis où le premier soldat français ne soit pas, ne respire pas n'avance pas, et soudain soit, respire, avance dans Saverne.

Les Français n'entrent que cet après-midi. C'est une chance. Pour la première fois depuis cinq ans on a veillé, on a cousu jusqu'à l'aube, et ils auraient trouvé ce matin tout le monde avec des traits tirés. Mais déjà tout est prêt : les maisons, les chariots portent les énormes cocardes tricolores qu'on voit chez nous aux avions. Parfois traverse la rue en courant une Alsacienne qui s'habille, dont le fichu flotte, dont les bras s'écartent, qui n'a pas encore son nœud noir, qui semble éparse. D'hier sont pavoisés le faîte des clochers, le sommet du Haut Barr, tous les points, m'explique M. Klein, d'où l'on voit Strasbourg ; et tous ceux maintenant, mais avec des drapeaux à frange d'argent, — le beau bazar, les postes, — d'où l'on devine Paris. En travers de la rue sont tendues d'immenses oriflammes, et certaines sont un peu de biais, soit, par rancune, qu'on veuille éviter le balcon d'un Allemand ; soit, par je ne sais quelle reconnaissance qu'on ait donné le fil à tenir à une sirène sculptée dans un pignon. Parfois un drapeau monte tout droit, le long d'une muraille rapide comme si la maison venait d'être atteinte d'une balle en plein centre ; et l'on voit déboucher du fond de la rue, tout heureux, un gendarme français, qui serre les mains, qu'on félicite, comme s'il était le tireur invisible qui vient de faire mouche. Déjà passent à toute minute des autos françaises, des camions, et, au bruit du changement de vitesse, car cela monte, les fillettes et les gamins les submergent. On ne voit plus que la tête du chauffeur, sous son casque et ses lunettes, comme un bourdon à miel français sucé par tant de mouches. Il va vite, car s'il veut appuyer sur le frein à pied deux petits genoux lisses lui résistent et le frein à main est un bras de petite fille. Tout l'équipage salue et acclame aux fenêtres les parents, qui sourient mais qui ont peur, comme les parents français quand leurs enfants sont soudain emportés, à travers leur petite ville, par une grande idée.

Je monte et je descends, du tribunal tout rouge, du matin touché par le couchant, au palais de grès rose, jusqu'au soir

coiffé par l'aurore. Déjà l'on me connaît, et les détails de mon costume. Déjà l'on ne me lance plus ce regard qui inspecte tous les Français, oblique et rapide, à travers les pans de la capote, pour voir si la culotte est rouge. Déjà les vieux messieurs, qui savent que j'ai à cœur de les saluer le premier, tentent maintenant à dix pas, à quinze pas, de me prévenir. M. Knœpfl, de son visage simplifié par le froid, ne peut me faire à chaque rencontre, malgré ses efforts, avec les trois traits qui lui restent, que le même sourire. C'est le maire. C'est lui qui veille à ce que les mots français soient pris ce matin dans leur vrai sens. Il a fait préparer le parc des autos dans un vrai parc, le château d'eau dans le palais. La haie des fillettes, le long du trottoir, est doublée d'une vraie haie de sapins et de ronces ; et tout, dans la ville, l'a compris et l'imite, et les yeux d'enfants sont de vrais yeux, aspirent la bonté, la santé ; et le chien du quartier est un vrai chien ; et les échos de la montagne sont de vrais échos, sont des oiseaux, sont des taches de soleil...

Le vent souffle. Alors les drapeaux et les têtes des femmes s'inclinent d'un coup vers les Vosges. Il ne souffle plus, tout se tait ; alors, autour de la ville gelée, on entend gronder les torrents. Un faux rayon apparaît, et une ombre livide, leur dernière ombre allemande, coule et meurt aux pieds des Alsaciens. Puis un vrai rayon, étincelant, se pose sur un seul Savernois, le choisit dans le foule, le désigne comme le plus heureux. Il rit, il flamboie...

Parfois une famille m'arrête, tire de sa poche des portraits, des médailles, me les explique. C'est qu'elle n'habite pas sur la grande rue, c'est qu'elle n'a pas de vitrine pour se déclarer au passage. Heureux ces boutiquiers qui possèdent tout un magasin pour étaler leur âme même : ces cordonniers, qui affichent leur diplôme français de sauvetage, et le portrait du sauvé ; ces épiciers qui encadrent leur acte de naissance de deux gravures où l'on voit le même zouave lutter contre Abd-el-Kader — qui à droite va tuer le zouave, qui à gauche pâlit, succombe ; — ces fruitiers, qui ont monté de la cave cinq bustes de Napoléon, les mêmes, mais de taille inégale et chacun peut ainsi passer pour un Napoléon différent ; ces filles de cafetier qui ont entrelacé, image plus exacte encore de leurs âmes, des guirlandes aux couleurs verticales avec des guirlandes à couleurs

horizontales, semées de nœuds tricolores et d'éclatements. Sur le seuil chacun surveille du coin de l'œil sa médaille, son portrait en légionnaire, comme un saint modeste ses éclatantes reliques et son double divin. Ceux qui n'ont pas de vitrines ont ouvert leur fenêtre et nous saluent, assistés de tous les objets de famille qui signifient Revanche, rangés sur une table près d'eux, de trocadéros en nacre, de turcos qui sont des encriers, et de la première poupée parlante, cassée, mais qui parlait français. Toute cette France qu'ont depuis longtemps recouverte chez nous les décombres de tant d'expositions, tant de tapis chinois, tant de divans et de coussins russes, cette France avec ses armoires à glaces biseautées, ses nègres d'or portant des lampadaires, ses chaises renaissance, et sur laquelle est revenue se poser, comme à la main chaude, la France de Louis XVI avec ses fauteuils et ses peintures grises, on la foule ici sans déblai. Une minute, sous tant de sabots de bois, Saverne rend le son, en plus clair, de Venise ou de Pompéï. Chaque geste, chaque mot d'enfant, dans la foule, me touche comme un mot, comme un geste enfantin d'aïeul ; et chaque être, chaque sentiment ne peut plus guère s'expliquer qu'avec le beau dictionnaire de M. Knœpfl :

On appelle Jeune Fille un être indomptable, avec de grosses chaînes d'or, qui se précipite sur vous et vous embrasse, qui vous prend le bras, et vous entraîne, qui vous donne et vous redonne à ses amies...

On appelle Accueil un frémissement, une frénésie qui vous pousse à rire en voyant un cheval emballé, à pleurer en voyant un tambour-major lancer sa canne, à agiter sans arrêt son mouchoir..., surtout à n'en pas essuyer ses larmes, sinon ce serait un Adieu.

★

Ce n'est rien...

C'est qu'on vend les premières allumettes de la régie ; il y aura désormais des incendies français, voilà les pompiers dans leurs uniformes du second empire. C'est qu'on vend les premiers journaux, les premiers depuis celui qui circula l'hiver dernier, qu'on allait lire à tour de rôle, pour n'être pas surpris, dans la montagne, en pleine neige, malgré les rhumes, et les Allemands, qui pressentaient la ruse, regardaient de travers tous ceux qui éternuaient. C'est la bonne amie de Förstner,

sans pudeur au bras d'un tringlot qu'un grand jeune homme tente d'avertir, tout rougissant :

— Bonne amie de Förstner, dit-il en la montrant du doigt.

— Excellente amie, répond le tringlot convaincu.

Mais voilà une auto à fanion qui traverse Saverne, à toute allure, caressant d'un coup son échine sensible, comme pour voir si elle frémit encore, comme on le fait pour surpendre les jeunes filles à marier. Puis voilà les trois témoins officiels que Clemenceau dépêche à Saverne. Il a deviné que Debussy était mort, que Claudel était au Brésil, que Vuillard achevait le portrait d'un immense tilleul, l'arbre de Noël des peintres, avec une couleur vraie pendue à chaque feuille ; et, pour ne pas les déranger, il envoie les trois premiers petits francs-maçons de son cabinet, et c'est ainsi que les portiers de mairie servent de témoins aux mariages d'amour. Il n'a pas envoyé des muets, qui puissent tout recevoir et garder pour toujours : ce sont des interprètes. Il n'a pas envoyé des aveugles, qui puissent croire à un délire en eux-mêmes et à leur plus grande folie intérieure : ce sont des photographes. Il n'a pas envoyé des cardiaques, qui puissent mourir tout d'un coup, orner la fête : ce sont des gens invulnérables de corps et d'âmes, nulle ride au front, nulle brisque au bras droit.

— Drôle de bête, disent-ils tous trois devant la statue de la Licorne.

On reconnaît un fantassin à ce qu'il appelle son cheval ma bête. Ils n'ont jamais monté de licornes. Ils vont, rapprochant de tout leur binocle, cherchant sur chaque visage de vieillard, sur chaque épaule de jeune fille, avec insistance, le signe auquel on reconnaît l'enfant dérobée par des brigands, ne le trouvant jamais. Ils se précipitent vers la librairie allemande, s'attardent sans tact devant la vitrine en forme de four, dont est baissé à demi le tablier de fer, et à l'étalage s'attisent les couvertures illustrées sur lesquelles on voit tout ce que peut faire une Allemande, brune en linon blanc à raies mauve, écharpe verte, rousse en vert décolleté, écharpe orange, avec un cobra, avec Jack l'éventreur, avec une arlequine noire et blanche. Du moins le moins barbu des trois ressemble à Claudel ! Voilà du moins ce que je souhaitais, les oreilles sourdes, les yeux aveugles de Claudel ! Il m'a adopté, il m'a entraîné ; parfois il s'arrête, brusquement, juste comme Claudel, la ligne

de la pensée sur l'axe de la pesanteur ; me regarde, et s'obstine à ne pas penser et à ne pas me dire :

— O ami, pourquoi nous être introduits en gage dans Saverne ? De quoi nos soldats ont-ils donc à nous délivrer ? Pourquoi, à mesure qu'ils avancent, les précédons-nous d'un jour, et faudra-t-il, délivrés à Saverne, qu'ils nous délivrent dans chaque ville, — sinon pour toujours nous serions prisonniers, — dans Haguenau aussi, dans Colmar, dans Strasbourg ?

Voilà, mot pour mot, ce qu'il ne me dit pas, et aussitôt le tambour résonne. Un seul tambour, sinistre, voilé,... chacun pense à une armée de fantômes. Mais c'est le tambour de ville qui annonce que les Français sont à cinq cents mètres. Des fillettes s'appuient à nous, chantent la Marseillaise en tapant en mesure nos vestons, nos revolvers d'une main à cinq doigts écartés, comme si elles s'accompagnaient. Clavier muet, le faux Claudel sourit. Des garçons me donnent la main, me la donnent vraiment, pour toujours, la reprenant comme un cadeau les fois où je la leur rends. Le tambour est posé au milieu de la route, près des notables, qui se retiennent pour n'y pas appuyer leur oreille. Voici Saverne assiégée du côté que jamais les Suédois ou les Allemands ne menacèrent ! Tout le long des Vosges ont entend maintenant des souffles puissants d'autos, des coups de sirène et de sifflets, une machine trépidante. On entend des câbles qui grincent, des ais qui gémissent ; les Français débarquent de je ne sais quel lointain pays soudain amarré à l'Alsace,... et parfois juste le hennissement du cheval suspendu en l'air par une grue ! Les Français débarquent de ces provinces qui flottent mollement du présent au passé, de l'Aquitaine, de la Saintonge, débarquent du Mexique, de la Syrie, de mille terres tellement plus jalouses et lointaines que ces Etats-Unis de tous pays cousins et limitrophes ; et chaque Savernois, rangé comme à la sortie d'un quai, angoissé, semble attendre non une armée, mais un soldat particulier, un seul soldat : pourvu qu'il vienne ! Chacun, dans ce froid, disperse son souffle avec sa main comme devant un miroir, comme s'il s'attendait lui-même. Ah ! que la tâche est facile à ceux qui attendent des Anglais, des Siamois, des Portugais ! Sur tous les chapeaux de soie des notables, et sans qu'ils portent une lampe invisible au-dessus d'eux, joue un cercle lumineux, celui qui tombe de son lumignon, au crépuscule, sur la cas

quette cirée de l'allumeur de reverbères. M. Knœpfl surveille sa ville, y voyant à des signes aux autres cachés — je suis ses alertes sur son visage — que les Français devraient arriver juste maintenant, — plus maintenant, surtout pas maintenant, — maintenant à nouveau, mais vite... vite... Moi, je ne vois que la licorne soudain ensoleillée, qu'un pompier qui a glissé, que le sourd-muet de la ville qui par fierté raye de son ardoise le mot sourd-muet... Mais je sens, comme M. Knœpfl, la dernière minute des quarante-huit ans frémir comme une frange.

Tout à coup cent trompettes grésillent. Les hauts de forme disparaissent, mais la même lumière joue sur les crânes chauves. Au-dessus de la foule s'élève soudain, costumé en petits turcos, ce qu'il y a de plus léger en Alsace, ce qui est né depuis la guerre... et les trente-huit millions de Français entrent...

Oui, quatre Français entrent, avec des lances, sur de grands chevaux curieux qui dévisagent chaque enfant.

Le faux Claudel est tout blême, il mord ses lèvres ; il détourne ses yeux des miens :

— Ah ! Alsace ! s'obstine-t-il à ne pas me dire, — voilà que le monde sur toi noue enfin sa ceinture !

Ah ! ne le sens-tu pas qui roule avec une jeune taille, tes villes pour agrafes !

Ah ! Saverne ! avant de rabattre les deux herses de tes portes sur la belle sangle bleue qui va te pénétrer, tire-la en toi jusqu'à ce que l'Europe en défaille !

★

La France, qu'on a éventrée comme une ville où les tuyaux de plomb ont sauté, — où le bonheur, l'amour n'arrivent plus à chacun par de vastes conduites, et doivent chaque matin se rallumer dans une chambre close comme un feu de bois ; la France, dont les fleuves n'ont plus de repos entre l'étiage et l'inondation ; où, de tant de maux, la température humaine est montée, où l'on a 39 degrés pour un rhume, 40 pour un train manqué, et l'on ne sait quelle inondation aussi rapproche notre tête de l'arche de la vie ; la France, avec ses gares d'où chaque soldat en permission doit pour sortir écarter et bousculer des mères, des épouses, la chair la plus meurtrie et la plus sensible de Paris, qui le retient, qui le rejette, affreuse

naissance à chaque retour du front; avec ses enterrements, dont la vue du moins soulage, car par chaque convoi la terre s'allège d'un témoin de la guerre; avec ses fêtes meurtries: le 14 juillet attaqué de front par les Allemands, Pâques sans aucune, aucune résurrection, et Noël, qui ressemble à une alerte; la France sans bonheur licite, et de celui qui saisit une joie tous les amis aussitôt sont tués, s'élèvent, et on le voit seul et honteux, comme le renard voleur avec sa proie quand de lui le troupeau d'oies sauvages s'envole et le dévoile; la France, avec ses petites villes privées désormais de leurs plaisirs naïfs, de l'épicier qui ressemblait à Fallières, du maire qui ressemblait à Loubet, morts tous deux, étendus côte à côte et qui maintenant se ressemblent tous deux; avec, dans le couloir de l'hôpital, le balayeur annamite, — qui repasse sans cesse la même pensée sur son âme fêlée, et en sort à peu près le chant que tire du piano, quand elle l'essuie, la femme de ménage; avec, devant soi, sur la plate-forme du tramway, au grand soleil, pur comme le croissant de l'ongle quand on prête au feu une main mélancolique, la frange blanche d'une veuve; la France intacte qu'on appuie chaque jour sur une France infernale, et que crèvent de toutes parts les cheminées d'usine, avec, près d'elles, pauvres écouvillons, les peupliers grillés et sales; la France qu'étirent, comme un cuir qui se retrécit, mille navires à l'amarre... Voilà que les Savernois l'attendent avec des branches de sapin à la main, comme un cercueil, avec des gourdes de kirsch, comme un noyé. Voilà qu'ils attendent — laissant juste un sentier au milieu de la foule — une file, par un, de fantômes, de squelettes...

Or,... soudain, ils voient une houle sans terme de grosses faces riantes; sur des chevaux gras et luisants, ils voient d'éclatants cuirassiers; des aspirants tout roses, les joues gonflées comme ceux qui soufflent dans les clairons; des colonels tout ronds, qui semblent chevaucher à reculons quand ils retournent la tête pour sourire aux lieutenants-colonels écarlates. Ils voient des sapeurs aux visages, aux casques polis, tous semblables et tous différents comme les lettres d'une machine à écrire; des artilleurs fiers qui s'enlacent par les bras sur des caissons tout neufs; mille chevaux dont chacun a les sabots cirés; vingt mille capotes sans une seule tache; des fourragères débordant de fourrage; un vaguemestre dé-

bordant de journaux et de lettres; des ambulances combles de joyeux infirmiers; des camions surchargés de cantines neuves, et celles des officiers d'intendance sont camouflées comme des tanks ; des canons aux noms encore tout frais,— attention aux canons !— aux muselières trop étroites ; pas un bras qui ne se balance comme une bielle, avec les beaux accents circonflexe à la manche sur cette lettre invisible ; pas un corps qui soit vieux, usé, ou du moins sous tant de tricots, de peaux de chèvres on ne le voit pas, ou du moins l'on y a ajouté des nouvelles mains et un visage neuf !...

... La France où tout est drap neuf, luxe, et beauté ; où les préfets se nomment suivant leur goût pour les arbres, à Roanne ceux qui aiment les cèdres, à Bourg ceux qui préfèrent les glycines ; seul pays où les éphémères volent droit devant eux, acceptant de ne jamais revenir ; la France où tout est volupté, où les ormes touffus s'écrasent entre soir et crépuscule comme une signature fraîche entre deux pages ; où l'on enferma la guerre pour que la guerre vive du moins sans petitesse et sans marchandage, comme on logeait jadis l'amour ou la colère dans le cœur seul des rois... Les Savernois rougissent soudain d'avoir songé à soigner ce qui tout guérit, à orner ce qui tout décore ! Ils admirent : les Français ont souffert, oui, mais dans ces belles étoffes ; ils ont maigri, ils ont végété, oui, mais dans ces beaux corps gras. Ils ont frissonné dans ces fourrures superbes. Ils ont eu soif avec ce vin inépuisable. Ils ont eu les pieds meurtris dans ces souliers merveilleux. C'est sur ces épais pneumatiques qu'ils étaient cahotés à mort. C'est avec ces projecteurs énormes que la nuit ils étaient aveugles. A l'intérieur de cette fougue et confiance invincibles, qu'ils ont désespéré, qu'ils ont renié ; de cet élan, qu'ils sont tombés une minute... Les Français ont tué avec ces mains pacifiques. Ils ont haï avec ces yeux bons et moqueurs ; mordu avec ces douces bouches. Les voilà. Les Français vont aimer avec ces nez hautains, se dévouer avec ces fossettes volages, céder avec ces mentons qui ordonnent. Les voilà. On a beau prendre un visage au hasard, chercher au fond des files les plus cachées, c'est sur un visage de vainqueur que tombe sans trêve le regard. Ils ne font aucun geste que ne ferait, si on le chargeait d'entrer à Saverne aujourd'hui, Renan, Balzac ou Brummel ; et le seul chagrin est de voir qu'ils ne se baissent jamais, fût-ce

pour ramasser les paquets de cigares, comme si chacun avait une balle logée à un millimètre du cœur et qu'au premier faux mouvement il risquait, comme on dit, de mourir...

M. Klein enfin a retrouvé sa voix ; il salue et acclame tous les officiers, par leur titre exact, ne se trompant jamais :

— Vive l'adjudant chef de la 3e Compagnie! Vive le lieutenant faisant fonction de Capitaine !

Et il crie aussi, par flatterie peut-être, un simple soldat donnant un ordre à sa file :

— Vive le soldat faisant fonction de caporal!

★

Mais voici le soir; l'astronome qui monte heurte dans l'escalier le boulanger qui descend, et il aura un peu de farine à son épaule glacée par la lune. Voici le court repos qui toujours se glissera entre l'après-midi des fêtes et leur nuit, tant que les hommes ne deviendront pas d'eux-mêmes, vers cinq heures, sautillants, flamboyants. Chaque ménagère attend pour allumer le gaz que je ne sais quoi en elle soit consumé, et caresse ses sourcils comme une mèche tiède. Voici le soir, qui appuie de tout son poids pour prendre l'empreinte d'une journée aussi parfaite, et qui l'imprimera demain, quand le monde aura tourné, sur quelque ville javanaise, ou sur un grand désert. Les Allemands sortent à la dérobée de leurs villas, par la grille qui donne sur les Vosges, écoutent les torrents, haïssent les montagnes, détestent les fleuves ; descendent vers la grande rue sombre, et, pour éviter la lumière des magasins, suivent malgré eux, raides comme sur une corde tendue, juste l'axe du défilé.

Mais voici que le brouillard qui descend des Vosges heurte le brouillard qui monte du Rhin; de petites chouettes de garde aboient autour des vergers; on entend désormais les bruits des sabots avant les voix; parfois un passant vous heurte avant que vous ne l'ayez entendu : c'est qu'il a des semelles de cuir, c'est qu'il est français... Les phonographes du bataillon installé dans Saverne jouent leur premier morceau, le plus beau d'ailleurs, le cœur de Manon : *Le cœur de Manon est un peu de chose. C'est un rien léger comme une rose.* — De la vraie Manon? demande l'hôtelier. Des artilleurs indistincts tirent de grands câbles au travers de la ville, les nouent, fon

un paquet de l'Alsace... Les girouettes, mais que font les girouettes quand le vent souffle ?... Les étoiles... mais que font les étoiles quand les mains qui les supportent toutes à la fois vacillent?... et voici, je ferme les yeux pour heurter son front aveugle, — et pourquoi ne pas la nommer? — la nuit...

Alors dans les devantures un sort impitoyable sépare soudain les fleurs de papier et les fleurs vivantes, de jour presque confondues. Les œillets vivants laissent tomber leur pistil, les vraies roses perdent une feuille, les vrais chrysanthèmes replient un pétale. Alors s'apaise le bruit des eaux, car il gèle; le bruit des pas, car il neige. Un train, le train qui comme le poids d'une horloge monte chaque journée de Mulhouse à Saverne, siffle, redescend... Phalsbourg, Saverne, d'où partirent André et Julien pour leur tour de France, premiers guides de tous les écoliers français, comme tout à nouveau en France paraît simple et logique, si on le revoit de Phalsbourg, de Saverne ! Me voici remis dans le réseau de nos routes, de nos rivières, de nos villes, au point exact où j'y entrai enfant. De quelle vitesse sûre, comme un pigeon ramené à son départ, je vole vers la moindre ville, le moindre grand homme! Je vois soudain tous les canaux qui mènent de Saverne à Nantes ; (on y va par Epinal où il effleure des salines, par Biarritz, où il effleure la mer même, canal d'eau douce si souvent menacé)... Je vois soudain la route qui mène de Bayard à Pasteur; on y va par Dupuytren, qui eût peut-être guéri Bayard, par Jacquart qui eût vêtu Pasteur de satin. C'est de cette colline même que j'ai vu nos premiers hauts fourneaux (on y va par Autun, on change aux Losnes) ; nos premiers insectes travailler pour la garance et la soie (on y va par Montélimar, on voit Orange); c'est d'ici qu'une pente douce, mais une pente, me mène au sommet du Mont-Blanc, de la Maladetta, du Sancy, d'ici que j'ai un jour aperçu Paris ; j'ai grandi, le voyé-je mieux?...

Le vent souffle. Autour de la licorne tremblotent de longs fils givrés. Lié à chaque ville, à chaque héros de France par un fil bien tendu, et d'exacte longueur, je reste immobile et heureux à mon balcon. La rue est déserte. Seul M. Klein demeure à la même place, à gauche de sa boutique. Je le vois qui fait des gestes sans bouger, qui ouvre la bouche sans par-

ler, qui acclame chacun des figurants d'un cortège cette fois invisible...

— Vive la nuit faisant fonction de cœur! crie-t-il sans doute. Vive les reflets sur les trottoirs faisant fonction de pensées! Vive ce silence infini, ce repos, vive cette double langueur faisant fonction de délire!

JEAN GIRAUDOUX.

L'ALLEMAGNE
DES PRISONNIERS DE GUERRE

—

Les dépôts de prisonniers sont de bons laboratoires. On y rencontre des Allemands de toutes régions et conditions. Ils sont séparés de la patrie et comme isolés sur la table d'opération. On se trouve en présence d'êtres humains dont il s'agit de savoir ce qu'ils ont dans le ventre. Les Allemands, c'est le meilleur point de départ pour aller vers l'Allemagne. Mais pour que l'expérience soit utile, il faut tenir compte des conditions dans lesquelles elle est faite. Schlegel disait qu'il ne s'était jamais senti aussi Allemand qu'en face de Notre-Dame. Il semble que sur la terre étrangère ou d'exil les caractères nationaux tendent à prendre plus d'importance. Les hommes ont peur de la solitude et devant l'inconnu se rapprochent du troupeau. Les prisonniers sont doublement en exil. Parmi les ennemis, ils serrent les rangs. Coupés de toute influence directe du pays, ils montrent mieux ce qu'ils sont, fût-ce avec exagération. Dans le train quotidien de la vie, on ne pense pas tous les jours qu'on est Français ou Allemand. Malgré qu'il en ait, le prisonnier est forcé de s'en souvenir à chaque instant. Les fils de fer barbelé l'enferment dans un étroit espace et en même temps dans sa nationalité.

Tandis que le prisonnier s'enfonce dans son germanisme et s'y endurcit, ceux qui l'entourent ont une tendance à oublier l'Allemand pour ne voir que le prisonnier. Mais ici une distinction est nécessaire. Les opinions les plus diverses ont cours sur les prisonniers allemands. Elles sont toutes respectables. Même les plus féroces peuvent se justifier. Il y a des person-

nes qui sont en relation constante avec les prisonniers : les surveillants et les employeurs. Il y a des personnes qui voient passer les prisonniers dans la rue, ou qui sont seulement informées de leur existence. Il y a enfin des personnes qui s'occupent des prisonniers en vertu du droit international ou par charité.Cela fait beaucoup de points de vue différents. En général, les prisonniers aiment mieux avoir affaire avec des soldats revenus du front qn'avec des soldats de l'arrière, ou des civils. Pour moi, je m'en tiens à mes impressions.

Le premier contact produit un choc. Les journaux (il y en a d'honnêtes), des photographies, des témoins nous ont appris ce que les Allemands ont fait. On a perdu des parents, des amis, à la guerre. Et tout à coup : voilà des Allemands ! On les regarde tant qu'on peut, d'abord leur troupe alignée et docile, puis les visages, un à un. Cela commence par une sensation dont on ne saurait dire si elle contient autre chose que de la surprise et de la curiosité. Au choc qui s'est produit, tout ce qu'on savait a disparu. Que reste-t-il de l'opinion qu'on s'était faite? Il n'y a plus que cette présence qui remplit la vue. On a été brusquement ramené à l'origine de la question et aux éléments du problème. Un travail commence qu'on pressent long et embrouillé. Et le premier sentiment qui se précise est une sorte de pitié.

Ils sont alignés, retour du chantier. On les compte et on les fouille. Ils portent un vêtement vert fait de pièces rapportées qui hésite entre l'uniforme et l'habit de travail, et qui est marqué comme la bure des forçats. On songe aux parades de Potsdam, aux grandes parades en l'honneur de Sedan et de l'empereur. Ils doivent y songer aussi, ces hommes soumis et muets. Quelque chose dans leur regard et leur attitude semble vous en avertir. On peut les toucher du doigt, les faire bouger et les rendre immobiles, mais leur pensée? Ils se laissent fouiller docilement. Ils ont toutes les apparences de la docilité, mais c'est une armature entre le prisonnier et l'Allemand. Il y a eu d'abord la surprise, puis de la pitié, et maintenant le besoin de percer l'armature, d'arriver au secret du cœur, et de comprendre. Et cependant que cette première équipe de prisonniers allemands s'éloignait, j'ai entrevu comme à travers une trouée de brouillard, et sans savoir encore ce que cela signifiait, que ces hommes n'avait pas accepté. Cette im-

pression deviendra peut-être une certitude d'un contenu précis, mais il faudra du temps.

On s'aperçoit bientôt que le prisonnier est une abstraction qui résume confusément beaucoup de choses et on commence par s'égarer dans cette abstraction. La captivité agit diversement suivant sa durée, suivant le grade du prisonnier, son âge, sa condition, son caractère. Il y a des colonels et des troupiers, des célibataires et des pères de famille. Mais peu à peu des groupes se forment, des vues d'ensemble à la longue deviennent possibles, et par des détours on arrive à tenir les caractères essentiels qui permettent de substituer une image à un fantôme.

Il y a des dépôts d'officiers, de sous-officiers, et de soldats. En attendant mieux, cette classification par le galon est commode.

Des officiers se promènent dans le jardin en fumant. D'autres prennent des bains de soleil sur des chaises longues. Il y en a qui jouent au foot-ball dans la cour. On entend un piano qui accompagne un violon. C'est une belle journée d'été. Les uniformes ont l'air neufs, bleus à boutons d'or, parements rouges et jaunes. On se croirait dans une caserne plutôt que dans une prison. Suffisamment logés et nourris, ces officiers sont dans d'assez bonnes conditions pour qu'on puisse les connaître sans leur faire tort. S'ils ne sont pas libres, ils ont toute la journée pour faire ce qu'ils veulent ou ne rien faire, à leur choix.

A distance on les voit s'aborder avec une politesse cérémonieuse. Ils ont une manière de porter la main à la visière et de se plier en deux pour une révérence qui étonne entre compagnons d'armes et de captivité. Cette raideur d'attitude s'accentue quand ils donnent un ordre et il y a un empressement exagéré ou une indifférence excessive dans leur salut aux Français. Dans tous leurs gestes ils sont d'un ton au-dessus ou au-dessous du naturel. Quand ils rient, cela sonne un peu faux. Ils s'écoutent parler et rire. Ils s'observent constamment. Ils ne sont jamais spontanés, c'est ce qui leur donne cette allure mécanique. Ils ne sont à l'aise qu'à l'exercice et à la parade où tous les mouvements sont réglés. Prisonniers en France, ils continuent le jeu, parce qu'avant d'être prisonniers en France ils le sont d'un uniforme. Mais outre les habitudes

prises, des prisonniers, pour se défendre, peuvent chercher à en imposer, selon leurs moyens. Toute cette comédie militaire, qui manque son effet si elle croit en imposer, ne manque pas d'une certaine tenue. Il faut prendre les hommes comme ils se montrent, sans se laisser détourner de ce qu'ils sont.

Histoire et géographie, sciences sociales, économie politique, les officiers allemands prisonniers travaillent beaucoup. Il y a là deux indications : l'effort persévérant et la qualité de nourriture. Le but à atteindre est toujours pratique et précis. Ils préparent un examen. Ils apprennent l'anglais, parce que l'empire britannique les hante, et le turc, à cause du *Drang nach Osten*. La pensée qui préside à tout ce labeur, qui l'organise et le soutient, il n'est pas possible d'en douter, c'est la guerre économique et, sous l'œil des sentinelles françaises, la guerre tout court. Ainsi quand on passe du jardin et de la place d'exercice au cabinet de travail, cherchant des hommes, c'est encore des officiers qu'on rencontre, de carrière ou de réserve. Rien d'individuel ou de désintéressé. La culture est une espèce d'uniforme professionnel. Elle est sans relation avec l'âme, matérielle et extérieure, et s'acquiert au métronome.

Derrière la façade de cette culture, deux ou trois sentiments élémentaires : la famille, la patrie, et un égoïsme féroce. Ces hommes chantent d'un seul cœur la gloire de l'Allemagne. Le chant fini, chacun retombe aux préoccupations de son bien-être exclusif. Chacun pour soi. Moi et mes boîtes de conserves, toi et ta bouteille de vin. Chacun ses cigares dans un coin. On touche là le fond des cœurs. Aucune générosité instinctive, aucune bonté naturelle, mais, en tenant lieu, un esprit de corps poussé à la limite extrême. Ils ont la certitude d'appartenir à une élite et règlent leur conduite sur un modèle de convention. C'est par ce détour qu'ils agissent. Les bonnes actions sont de commande. En cas d'aubaine, ils ne partagent pas entre camarades, ils s'invitent entre collègues : il y a assaut de bons procédés, jusqu'au roulement sous la table, qui est de très bon ton. En toute chose il faut se conformer au modèle. De là une application laborieuse, car c'est difficile de tenir sans défaillance un rôle perpétuel. Heureusement que le rituel du parfait officier a tout prévu jusque dans les détails : ce qui est permis, ce qui ne l'est pas, ce qui est une offense. Sur le

chapitre de l'honneur, ils sont très susceptibles, mais ils ajoutent toujours : de l'armée, l'honneur de l'armée allemande, comme si le qualificatif ajoutait au mot quelque chose d'essentiel, comme si l'honneur hors de l'armée était d'une qualité inférieure. Ils ne pensent et sentent qu'en tant qu'officiers, entre eux comme vis-à-vis des étrangers. Quand ils se plaignent, ils n'invoquent pas leur misérable condition de prisonniers, mais les égards dus à leur grade. Le personnage a absorbé la personne et fait pauvre figure derrière des barreaux. La plus vive souffrance de la captivité, c'est d'être pendant des années prisonniers de ces Français qu'on devait écraser en quelques semaines. Ce qui leur manque, c'est moins la liberté que le prestige où prospère l'étiquette et s'exerce la préséance. L'espèce s'est identifiée avec la fonction. Captifs, ils ont perdu leur raison d'être.

Si l'on résiste à ces conclusions, se replongeant dans la diversité des cas pour en tirer autre chose, les mêmes conclusions se reforment, consolidées. Les officiers de réserve apportent dans l'armée une manière d'être et des habitudes de pensée qui en modifieraient l'esprit si l'élément civil n'était pas étouffé dès le seuil de la caste. Les officiers de réserve se gâtent en mettant un zèle de néophytes à faire pardonner et oublier leurs antécédents de simples citoyens. Mais tout ce zèle, c'est peine perdue ; leurs collègues de l'active se tiennent un peu à distance, bien que, plus à l'aise dans leur fonction, ils corrigent et tempèrent l'orgueil professionnel par un long exercice du pouvoir et l'habidude des hommages. Ainsi, au total, officiers de Bavière ou de Prusse, de réserve ou d'active, c'est bonnet blanc et blanc bonnet, ce ne sont partout que des répliques du type idéal. J'ai compté peu d'exceptions.

Peu de mots suffisent pour les sous-officiers. Cette catégorie est en contact avec le grand réservoir national, mais telle est la force du courant militaire qu'on change de camp, non d'atmosphère. La seule différence, c'est qu'ici le modèle à imiter est visible. Il a nom lieutenant ou capitaine. On descend d'un échelon dans la hiérarchie, mais les attitudes se simplifient et s'accentuent jusqu'à la caricature, comme pour une démonstration par l'absurde. Le sous-officier a passé par l'école. Il a des diplômes. C'est un « intellectuel ». Il sait tout. Il est dur et méticuleux, et d'une obstination qui ne cède qu'au

fouet. Le sous-officier, c'est l'instituteur infaillible qui a appris les bonnes manières à la caserne. Il transmet des ordres et veille à leur exécution. Quelques-uns s'acquittent de cette tâche avec une admirable précision.

Et voici maintenant tout le peuple des soldats. Le mot d'ordre est venu, ils sont partis. Puisqu'on les envoie se battre, c'est qu'il y a une nécessité. Le chef qui décide sait ce qu'il fait. C'est comme à l'atelier, où chacun travaille à sa place. Tout le monde ne peut pas commander. La guerre et la paix, c'est l'affaire du chef. Eux, ils se battent. Chacun son métier. Ils ont confiance et on compte sur eux. Ils ont confiance, parce que la prospérité du pays est grande et grandissante, et on a raison de compter sur eux : l'amour de la patrie les a mûris pour tous les sacrifices. En quittant le champ et l'atelier, ils laissent à la maison l'homme libre avec l'habit de travail. La caserne les engoule. L'homme abdique et, en échange, la caserne lui révèle le sentiment exaltant et exclusif d'appartenir à une collectivité et de servir une grande cause. De ce sentiment, est-ce qu'il peut rien sortir de mauvais ? D'ailleurs toute pensée cesse qui n'est pas attentive à une besogne déterminée. Les actions se suivent dans l'ordre prévu pour chaque jour et chaque heure. Désormais quoi qu'ils fassent, du salut militaire au crime, ils restent étrangers à leurs propres actions : ils sont en service commandé.

Quand le hasard des batailles les désarme, au moment de leur capture, un cri du cœur pour implorer grâce marque le passage d'une servitude à une autre. Comme ils étaient sans conscience, ils sont sans rancune, les bras levés, puis la main tendue. Une tâche est finie, une nouvelle tâche commence. Laborieux de nature, ils se mettent à la besogne. Ce sont de bons ouvriers. Ils travaillent par nécessité, par goût aussi. Le dimanche, ils lavent leur linge et écrivent à la maison. La photographie de la femme et des enfants est au-dessus du sac de paille. Ces soldats sont redevenus de braves gens, surtout dans les petites équipes, où ils ne sont que quelques-uns ensemble. Quoique prisonniers, ils s'assoient à la table de famille. Ils sont rentrés dans la vie civile. Pour un peu ils feraient la cour aux filles, qui ne disent pas toujours non.

Mais le soldat n'est jamais qu'endormi. Il peut à tout moment se réveiller, prêt à tout. C'est dans les grosses équipes

qu'on voit le mieux cette singulière cohabitation de l'homme et du soldat dans un même uniforme de travail. Ils peinent jour après jour avec patience et bonne volonté. Ils ne rechignent pas à la besogne. Propres, adroits et ponctuels, ils produisent une imprssion favorable même sur les personnes prévenues contre eux. C'est pourquoi on entend dire si souvent : Ce sont des hommes comme nous. Mais tout à coup on ne les reconnaît plus. Ils s'insurgent, sabotent l'ouvrage et refusent de travailler. Toutes les bontés qu'on a eues pour eux sont oubliées : ils y répondent par une ingratitude insolente. Quand ils n'osent pas résister ouvertement, ils ont recours aux moyens obliques. Le soldat s'est réveillé. Le moment d'après, la crise passée, ils se remettent au pas et s'étonnent d'être traités avec plus de rigueur.

Pris individuellement, j'ai rencontré beaucoup de braves gens, mais de culture exclusivement pratique. Rien de ce qui n'est d'une utilisation immédiate pour le métier ne les intéresse. C'est le pays par excellence des spécialistes. S'ils apprennent une langue étrangère, c'est exclusivement parce qu'on peut en avoir besoin pour la lutte. Tout se ramène au pain et à la concurrence. Ils sont jusqu'au cou dans la matière, et la tête dans la théorie. La théorie est un peu pour quelques têtes philosophiques. Pour le grand nombre elle se réduit à un credo sommaire. Chacun vit pour son compte, jusqu'à l'appel de la patrie. C'est ainsi que se concilie l'anarchie individualiste avec une unanimité grégaire. Il suffit d'un roulement de tambour : ils lâchent tout par mouvement réflexe.

Ils savent obéir, mais à qui sait commander. Ils ne discutent jamais un ordre précis qui vient à son heure d'une personne qualifiée. Mais qu'il y ait des sanctions connues de tous et implacables. Qui leur pardonne perd leur considération. Pour eux, la bonté est une faiblesse dont ils cherchent à abuser. Une autorité qui hésite et se reprend est sans prise sur leur âme blindée. Avec un bon règlement, appliqué par une justice rigoureuse, des pommes de terre en abondance et quelques sentinelles bien armées, on maintient aisément cent mille prisonniers allemands dans l'ordre et le travail. Leur discipline se fonde solidement sur un sens aigu du droit. Le droit est une règle à suivre et ce qui est dû à chacun. Le droit est consolidé par le respect de la force, jusqu'au moment

où la force permet de passer outre au droit. Prisonniers dociles, quand tout à coup ils regimbent, c'est de telle manière que même s'ils ont raison ils gâtent leur cause. Ce ne sont pas des prisonniers pitoyables qui demandent une faveur, ni des hommes qui expriment une pensée, — mais des soldats à la conquête d'un objectif. Dès qu'ils s'assemblent pour une action collective, d'instinct ils ont recours à un déploiement de force, où quelques mots choisis suffiraient. On dirait qu'ils doutent d'eux-mêmes pour avoir mis toute leur confiance dans quelques formules invariables. Le sentiment est écrasé sous une méthode, la même dans tous les cas. Avant d'être prisonniers en France, ils sont esclaves d'une doctrine indiscutée, ingurgitée et impérative.

Officiers, sous-officiers et soldats, cette classification par le galon, qui n'était que commode, se révèle significative et suffisante. Variétés d'une seule espèce, ces êtres sont des composés binaires, où l'esprit militaire fait fonction d'acide. On ne sait jamais si on s'adresse à l'homme ou au numéro matricule, ou aux deux à la fois. Quand ils s'évadent, c'est autant en vue de l'avancement que par désir de liberté. Et quand ils se plaignent, c'est autant par principe que par nécessité. Leur pensée et toute leur conduite s'expliquent par une dualité inextricable. Les qualités de l'homme ne sont pas contestables, non plus que celles du soldat. Mais elles se combinent en duplicité par inclusion, un corps vivant en renferme un autre. Et c'est le parasite qui fait la loi, mais aux heures de service principalement.

Ils s'accommodent de cette dépendance, parce que chacun est libre de vaquer sans entraves à ses affaires, commerce ou métaphysique. Il n'y a que quelques sujets réservés. Toutes les opinions sont permises, dans tous les ordres, pourvu que le credo patriotique et la consigne militaire restent en dehors de la discussion. Ceux qui se risquent à examiner les sujets réservés se cantonnent dans la spéculation. C'est ainsi que la haine de l'empereur se concilie très bien avec la soumission absolue à l'empereur. Ils sont inconséquents avec logique et par principe. Le droit est une règle à suivre, scrupuleusement, mais il y a plusieurs règles. L'homme privé n'est pas responsable des actions du soldat et le soldat ne doit de comptes à personne, pas même à Dieu. Ainsi, quoi qu'il arrive, on est tou-

jours sûr de satisfaire à une morale. De là une tendance à la sournoiserie dans une atmosphère d'équivoque. Même entre eux il y a de la suspicion et de la méfiance. Dualité, duplicité. Il s'agit moins d'être d'accord avec soi-même qu'avec la loi. Le devoir est d'observance plus que de conscience. S'il est de bonne guerre de nuire à l'ennemi en tout et partout, la captivité justifie en quelque mesure le vol et le mensonge. Prisonniers, ils n'engagent leur parole que sous réserve, car ils restent au service du pays, liés par un serment. Dans cette situation compliquée, il faut choisir des termes ambigus, afin de se ménager toujours une porte de sortie, à la dérobée. Ils chicanent sur les virgules et ergotent inlassablement. Leur tactique, c'est l'enveloppement par les ailes, ou le coup de bélier.

Le droit est accessoire qui est multiple et fondé seulement sur la convenance en vue de l'utile. Ce qui semble essentiel, c'est la force qui le consolide, le fait et le défait, et lui survit. Le consentement de quelques millions de personnes en service commandé confère à la force un pouvoir qui semble illimité. Soustraite aux mouvements du cœur et au contrôle de l'esprit, elle participe de la nature du vent. Redoutable et vaine comme lui, elle est caduque dans son origine inhumaine. Mais tel est son prestige que ses décrets semblent providentiels et qu'on ne lui en veut pas de ses infidélités. On s'incline devant elle en attendant de se relever avec elle. La fortune ne sera pas toujours contraire, et la victoire viendra. C'est une vérité première, placée en dehors du monde comme un soleil. Les mois et les années passent : les derniers venus se font moins d'illusions sur l'étendue de la victoire que les camarades faits prisonniers avant eux, mais au moment d'entrer en captivité chacun a une certitude immuable. Les mauvaises nouvelles qui s'accumulent ne peuvent rien contre cette certitude : Il n'est pas possible que l'Allemagne soit vaincue. C'est pourquoi ils prennent patience et, à chaque offensive des leurs, entonnent des chants de triomphe.

Tout change en Europe, l'Amérique intervient, les autres continents s'en mêlent, le monde entier se renouvelle, eux ils sont immobiles au milieu de la catastrophe. Ce qui se passe ne les regarde presque pas. Ils ont fait leur devoir, maintenant ils sont prisonniers. La victoire se poursuit sans eux. Leur

devoir n'est plus que de confiance (et occasionnellement de sabotage). Cependant, tandis que leur confiance reste entière, et le sentiment de la patrie intact dans sa région close, on les voit se désintéresser toujours davantage des événements du monde. Sauf aux instants d'enthousiasme collectif, ils vivent au jour le jour avec deux préoccupations : le bien-être immédiat et le retour dans la famille. La captivité fait son œuvre lente d'usure, pour l'œil attentif. Les idoles nationales restent sacrées, mais semblent s'éloigner peu à peu. Et l'homme alors, comme abandonné à lui-même, pense au pain quotidien, à la femme et aux enfants.

Ils étaient forts contre la défaite : ils n'y croyaient pas. C'est le désastre qui est venu. Le désastre est une bonne pierre de touche. La pensée allemande achève de s'y révéler, avec ses possibilités d'avenir.

Les officiers ont cherché une attitude. La première question qui se pose, d'ordre protocolaire, intéresse l'honneur corporatif. Il s'agit de sauver la face. Dans le malheur extrême, il s'agit de bonne façon et de bonne mine. Mais tout a été prévu, sauf l'air que doit avoir aux mains de l'ennemi un Allemand officier et vaincu. On pouvait prévoir plus raisonnablement la fin du monde. Pour être impénétrables, ils se sont tus. Ou bien ils ont haussé le ton, comme une protestation. Silence excessif ou éclats de voix, comme d'habitude ils ont forcé la note par excès d'application. Et tandis qu'ils jouaient l'impassibilité, feignant d'ignorer l'événement, on a vu dans leurs yeux une nuance de respect pour le vainqueur; on a vu qu'ils étaient désemparés.

Suivant que le coup s'est fait sentir à l'orgueil ou au cœur, il y a eu des grincements de dents, ou ce sont des larmes qui sont venues. Les plus officiers, impuissants sous la gifle, la bouche sèche de rage, se sont jetés corps et âme dans la revanche, comme dans un port où le corsaire guette le moment de partir en course. Quatre ans de guerre, trois ou quatre ans de captivité ne leur ont rien appris qu'un peu d'économie politique et de turc. Avec ses millions de morts, la guerre n'est qu'une partie perdue. Peu importe le monde bouleversé et ce qui se prépare à en sortir, l'Allemagne doit être vengée. Qu'elle le veuille ou non, elle le sera. C'est, en dehors de la pensée et dominant les volontés, une nécessité absolue. Aucun

excès de la chair, ni abus de la force n'a pu le leur inspirer : il a fallu la capitulation sous le bâton du maréchal. Leur orgueil est une chair vive qui s'envenime elle-même. Je compare cette souffrance à une rage de dents, tant elle est loin du cœur.

Mais on a vu aussi des officiers pleurer. Larmes émouvantes, même si leur source est trouble, et qui semblent miraculeuses quand on songe au sol ingrat d'où elles suintent. Qu'ils ne pleurent que sur la patrie malheureuse, ou plus confusément sur tout ce qui est arrivé de triste et d'irréparable, le cœur a été atteint. On songe à la peine de ceux qui savent que le châtiment est mérité. Sous les imprécations du monde entier, sous le reproche silencieux de tous les morts, ils ne peuvent que baisser la tête. Il ne leur reste pas même la consolation que l'honneur soit sauf. Et maintenant les ennemis ne sont plus seulement au delà des frontières et des fils de fer barbelés, mais à côté d'eux et parmi ceux de leur langue et de leur sang. La surface dure et polie s'est brisée ; au souffle du désastre elle s'est fondue, et les courants d'en dessous se dessinent, charriant des glaçons. Il y avait une contrainte, un ébranlement s'est produit. Les pièces qui étaient agencées ensemble ont commencé à se disjoindre, et quelques hommes ont osé sortir de l'ombre où ils se tenaient enfermés, pour se dresser en face des officiers irréductibles. Et par un mouvement de bascule, c'est les officiers irréductibles qui, gênés par la lumière où ils paradaient, ont recherché une ombre protectrice.

Entre ces deux partis extrêmes, on a vu la masse hésiter. L'homme n'ose pas se laisser aller à son sentiment, n'en ayant pas l'habitude dans cet ordre de choses : l'officier ne sait pas résister au vent nouveau qui s'est levé poussant le monde vers l'inconnu. L'empereur parti, ils ont perdu la tête avec le chef. Beaucoup regrettent l'empire. D'autres sont pour la république. Empire ou république, au fond ils ne savent pas et ça leur est assez égal. La question s'est posée sans qu'ils y soient pour rien. Ayant des loisirs, ils en parlent comme d'autre chose. L'essentiel, c'est que les officiers restent des officiers dans une Allemagne grande et forte. Même battue, l'Allemagne est invincible. On verra ce qu'il y a lieu de penser et de faire une fois rentrés. Mais quand rentrera-t-on ? Les semaines passent, il n'y a plus de représailles possibles contre les pri-

sonniers français ; ils se sentent à la merci du vainqueur. Ils deviennent boudeurs et hargneux. Ils invoquent hargneusement la justice et l'humanité.

Comme on pouvait s'y attendre, les sous-officiers sont devenus encore plus sous-officiers. D'instinct ils ont nié l'évidence. Leur pensée s'est traduite par un ricanement. Ces gens ont une échine qui tient de la barre de fer et de la corde. Le vernis les a pénétrés jusqu'à la moelle, ils sont gâtés tout entiers. Ils n'ont presque plus figure humaine. Les plus hommes ne le sont qu'à moitié, sentinelles qui attendent le mot de passe.

Chez les soldats, ce fut d'abord de la stupeur devant l'effondrement de tout, les dieux par terre, le ciel vide, la foi sans objet; ce qui se passe n'est pas compréhensible, qu'est-ce qu'on va devenir et que croire désormais ? chacun a reçu un coup de bâton sur la tête. Mais une dislocation s'est produite. A l'extrême gauche, des hommes sortent du rang. Dans le désastre, ils chantent victoire. Le jour de la faillite est un jour de délivrance et de fête. Enfin ils peuvent parler sans crainte : l'empereur est-il vraiment parti? Et tout de suite ils exagèrent, pour peu qu'ils soient en nombre. Si on ne les tenait pas fermement, ils tomberaient dans l'indiscipline. Ils ont vécu en dehors du gouvernement, au service du pays. Maintenant qu'ils se croient républicains, ils sont contre l'autorité acceptée jusqu'à ce jour et toute règle. Cette pente mène à l'anarchie. La liberté monte à la tête, ils sont trop jeunes pour ce vin.

Mais les révoltés ne sont pas très nombreux. Suivant de quelle manière et dans quelle proportion se combinent les deux éléments civil et militaire, on trouve toutes espèces de cas. Il suffit d'une ou deux têtes décidées pour donner le ton à un camp. Ce qui domine, c'est une espèce d'indifférence. Ils semblent ne prendre aucune part au malheur de la patrie et à sa renaissance. La capitulation, la révolution, on dirait que cela ne les concerne pas. On ne les a pas consultés pour la guerre et la république a été proclamée sans eux. Cela est bien ainsi. Seulement le devoir n'apparaît plus clairement. Ils ont risqué leur vie sans barguigner, maintenant qu'attend-on d'eux ? Dans cette incertitude, une chose est certaine : on va rentrer à la maison. Le reste importe assez peu. Ici, en plein désastre, la dualité de leur être se montre utile. Ils ont fait ce qu'ils croyaient dépendre d'eux pour la destinée du pays. En atten-

dant qu'une nouvelle tâche leur soit assignée, ils sont tout entiers aux intérêts domestiques, chacun pour soi. Cet égoïsme, où l'homme se réveille et s'affirme, c'est le commencement de la sagesse. Il y a là une base élémentaire et solide sur quoi peut se construire quelque chose de nouveau.

Mais il faut voir un signe de force et de confiance dans la facilité avec laquelle ils ont accepté la capitulation. Malgré les différences individuelles et régionales, de galon et de culture, un sentiment est commun à tous. Empire ou république, peu importe, le patrimoine allemand est assuré de vivre à travers toutes les vicissitudes. On chercherait en vain à contester ou à détruire ce sentiment d'unité. Ils l'ont dans le sang et non seulement dans la tête. Le grand nombre ne croit pas à la gravité des troubles de Berlin et de Munich et n'y attache que peu d'importance. La foi allemande soulève la montagne du désastre.

Il s'agit de savoir maintenant comment cet égoïsme individuel va se relier avec ce sentiment national. Les prisons de France et les casernes d'Allemagne vont-elles rendre au monde des prisonniers ou des affranchis ? Tout dépend désormais de la pensée qui prendra résolument la tête du troupeau. Quel que soit le gouvernement qu'ils se donnent, l'espoir de l'Europe c'est qu'ils inscrivent au fronton de l'Allemagne ce vieux proverbe allemand : *Ein Mann, ein Wort.*

LOUIS LONAY.

L'ENCHAINEMENT

à Jean Racine, *honneur des Lettres de France, pour l'amour de sa* Phèdre *immortellement belle et vivante.*

PREMIÈRE ACTION

(UN APRÈS-MIDI DE LA MI-AOÛT 1905)

Toute l'opulence de l'été surcharge la mer. L'eau est un bouclier bleu qui scintille. On dirait la marée suspendue, telle est l'immobilité de la surface sous la chaleur. Les barques paraissent planer ; leurs voiles sont des ailes de lumière. La vue ne découvre qu'une muraille d'azur, dans la direction du large. Un énorme soleil blanc règne, despotique et superbe. Pas un souffle ne décèle l'aérienne fluidité. Le feu solaire épandu tombe, d'une seule nappe. Sa chute radieuse pèse et brûle, par un excès de vie et de richesse. Tout se tait et semble attendre l'annonciation libératrice du crépuscule.

Par-dessus le piano, Marthe Breux avise cette apothéose trop souveraine du ciel et de la Manche. Cependant, la jeune fille ne voit qu'en elle-même : la douleur, l'inquiétude, — un visage d'homme.

Accoudée au couvercle froid, les avant-bras dessus pour en absorber la fraîcheur, elle tend le cou et hausse le menton, avide d'atteindre au plus loin par ses yeux. Les nerfs lui font mal, partout. Elle accuse d'indifférence à son angoisse le champ calme des flots qu'elle aime, et les cieux où la religion lui affirme que siège l'équitable bonté.

Elle lit l'heure à la montre de son bracelet enveloppé d'une gaîne en cuir noir, mat. Un soupir difficile la délivre d'un spasme qui l'a dressée, pâle. Ses deux paumes, l'une pressant l'autre, compriment sa poitrine, à gauche, vers le sein.

L'idée de sa mort lui est venue et la laisse surprise. Elle sourit, à cause du bien-être inespéré où elle plonge, de ne plus sentir, soudain, cette déchirure aiguë, très profonde, la fouille qui avançait, si vite, lacérant son cœur. Elle adresse la fin de son sourire à la vanité du luxe qui l'a accueillie dès sa naissance et n'empêche pas sa détresse possible, crainte sur un pressentiment, et dont elle souffre au delà de ses forces.

Elle se traîne plutôt qu'elle ne marche. Au passage, elle s'incline pour respirer une rose qui couronne un vase de cristal au col droit. Elle s'arrête et demeure ainsi penchée. Ses doigts remuent des pétales dans une coupe de jade clair. Elle s'oublie, quelques minutes, à mélanger au parfum mielleux de la fleur en sève, l'arôme poivré de ces restes végétaux secs, racornis et rouillés par la corruption.

Un livre est là sur la petite table. Marthe Breux le prend, d'un geste lassé, et elle va s'asseoir. Le fauteuil laisse derrière elle la féerie splendide au ciel et sur la mer. Elle se prépare à subir la fiction, l'aventure bien décrite d'autres âmes qui s'éprennent et dont se joue le destin.

Quatre pages lues la rendent à elle-même, par une fallacieuse analogie. Sa vue quitte le volume pour tenter une exploration superstitieuse et désespérée de l'avenir.

Il est devant elle, intangible et secret. Dès qu'une sensibilité a espéré le bonheur par l'amour, elle se découvre le centre de faits où le prochain a le rôle capital et l'avenir propose son énigme à l'intelligence et au sentiment alarmés. La patiente réponse à leur interrogation tenace n'est toujours que la certitude de leur faiblesse dans l'univers. C'est une faiblesse assaillie par autrui, menacée d'un lacs au million de pièges, dépendante du complot de tous les désirs de tous les autres hommes. Et celui dont le sort est le plus près de dicter notre destin est le plus souvent un être que nous ne savons même pas exister.

Cette très belle jeune fille rousse, ses cils d'or protègent des iris presque violets, et ils luisent au milieu de larges cernes bistres, de fatigue. Elle a l'expression d'une pauvresse évincée

par l'opulence et qui en accepte le refus comme un manque ajouté à son dénuement.

Elle n'aperçoit rien des meubles ni des objets du spacieux salon. L'été lui appuie sur la nuque. La touffeur lui assèche la bouche. Ses tempes battent et sa gorge est barrée de sanglots.

L'unique impression de son âme et de sa chair, est son amour généreux et désespéré : le premier de son existence et qu'elle en veut être le seul, nourri de la peur, qui la torture, qu'elle ne soit plus aimée.

Son regard visionnaire s'accroche à une face d'homme absente, pour en déchiffrer les traits adorés. Elle entend les mots anciens qui l'ont séduite et que la bouche ne renouvelle plus. Ils sont, pour son esprit et dans son corps, des ondes vives, une ardeur, une vérité impérieuse en révolte contre les preuves d'où son doute a surgi.

Elle ne se questionne plus, tellement sa conscience est sans reproche. Elle supplie, de ses beaux yeux désolés. De ses lèvres muettes qui tremblent, de ses mains qui s'étreignent, elle adjure le cher visage de lui répondre que ce n'est pas vrai, de se montrer semblable à ce qu'il fut, quand il prononçait les paroles heureuses qui l'ont étourdie, révélée à elle-même, emportée, d'un présent où la mort créait un vide atroce par son attraction impérative, vers un avenir pavoisé aux couleurs du printemps.

Elle s'efforce d'émouvoir ce masque d'homme, fin, doux, attentif à n'exprimer que de la courtoisie, au lieu de la foi qui lutte en elle, y soulève la pensée sous l'écrasement de la douleur.

Excédée, elle murmure :

« René !... Mon René !... »

Le nom qui lui est venu aux lèvres, l'étonne et l'abîme dans le pire découragement. Elle respire, sans être plus qu'une chose, sauf par l'haleine. Elle est privée des sens, pour tout ce qui la pourrait détourner de son invincible chagrin.

« Marthe ! »

Elle se retourne, d'un geste brusque ; et, oppressée :

« Oh ! tu m'as fait peur, Louise !

— Il n'y a pas de quoi, vraiment... Tu lisais ?

— Non. Je réfléchissais.

— On ne s'embrasse pas ?

— Mais si ! »

Leur étreinte est de bonnes amies, — fraternelle.

Louise Chavançon retient Marthe Breux par les épaules et, la scrutant d'un regard tendre :

« Voyons, ces trop beaux yeux ?... Ils ont pleuré tant que ça ?

— Ah !... Il me faut une force surhumaine, pour cacher à ma mère ce qu'ils pleurent !

— On peut s'asseoir ?

— Oui. Pardon. Tu vois, je ne sais même plus te recevoir ! »

Louise Chavançon la conduit à une « causeuse » en S, où elles s'asseyent côte à côte.

« Marthon, ta lettre m'a affolée. Je suis venue tout de suite. Je parie que ta femme de chambre n'est pas encore rentrée ?

— En effet.

— Tu sais, traverser Cabourg, à pied, par ce temps d'enfer, c'est de l'héroïsme !

— Mais, tu devais venir ce matin, ou m'envoyer un mot ?

— Mère m'a pris toutes mes minutes. Elle est si absorbante !... Son entourage ne vit que pour elle !... Nous ne sommes, tous, que ses planètes !... Tu la connais, et, pourtant tu ne peux t'imaginer...

— Louise, as-tu parlé à ton frère ?

— Je n'ai pas pu, ma chérie.

— Ah !

— Quel « ah ! » glacé, Marthon !

— Hier, tu m'avais juré de lui parler.

— Juré ?... Voilà bien mon exaltée !... Je te l'ai promis, tout au plus.

— Cela suffisait pour tenir.

— La voilà partie sur ses grands mots !... Oh ! laisse-moi te prendre ce livre : je ne peux pas voir tripoter, arracher comme tu fais !... Ma grande chérie !... Ma...

— Pourquoi n'as-tu pas parlé à René ?

— Le moyen ? accaparée par les uns et les autres !... Je ne fais jamais ce que je veux... Mon père aussi m'a réclamée : il refusait de monter à cheval, sans moi !... La malchance a décidé que René n'aurait pas besoin de moi, hier ni ce matin.

Il est le seul que je désirais de voir... pour toi, Marthe !... Naturellement, il y a eu conjuration générale pour nous séparer !

— Tu dis : naturellement... Ah ! c'est trop vrai !... Deux êtres ambitionnent de s'unir. Ils sentent que leur bon destin est cette union. Aussitôt, le reste de l'univers tentera de les séparer... na-tu-rellement, Louise !

— Tu généralises un petit fait de rien du tout, pour en conclure une grande vérité qui te blesse... Marthe, tu es la même que tu étais au couvent !

— Ne plaisante pas.

— Je ne plaisante pas.

— Si tu lisais dans mon pauvre cœur !... »

Elle abandonne ses mains à Louise Chavançon qui les a prises, doucement attirées, les serre dans un élan affectueux.

« Au couvent, tu grossissais en montagne un grain de sable !... Ces fameux « styles », tu te rappelles ?... où nous n'arrivions à rien mettre... tu les bourrais d'extravagances délicieuses !... Nous t'aimions toutes, d'être si constamment imprévue !... Aujourd'hui, je me rends compte pourquoi tu nous étonnais : parmi nous, tu étais une vraie petite reine, par ce que ta fraîcheur pure y apportait, déjà, de la femme... Ce que nous ne comprenions pas, de nos mères, ni de la vie, tu le plaçais à portée de notre intuition, en suivant ta nature enthousiaste et découragée dans la même minute. Tu nous montrais mille facettes de ton caractère, au cours d'une journée... Ta droiture n'a jamais eu de défaillance. Tu étais la plus candide, la plus nette, la plus avertie d'entre nous... et, je crois bien, la meilleure. Marthe, tu n'as pas changé. C'est pourquoi je t'ai toujours chérie.

— Et maintenant, Louise ?

— Je n'ai pas d'amie à qui je tienne plus qu'à toi.

— Alors, sois franche. Je suis trop désolée !... La vérité qui me causerait le pire mal, me serait moins pénible que ce doute où, depuis trois mois, j'enfonce davantage, heure par heure...

— Depuis trois mois, dis-tu ?

— Oui. »

Elle est gênée par la surprise de Louise Chavançon :

« Si ouverte que je sois, j'ai pu, sans manquer à la fran-

chise, te cacher certains sentiments... Il en est, on hésitait soi-même à les reconnaître... On les pressentait, dans un effroi... Louise, ils m'ont rendue un peu lâche ; puis, très lâche. Mille indices paraissaient les contredire... On tirait une preuve rassurante, d'une pression de doigts ; une autre, d'un regard moins léger, d'un sourire, si longuement, si ardemment attendus, de l'être qui peut imposer une telle inquiétude !... Et tout à coup, ces preuves précieuses s'anéantissent, elles emportent, comme un fétu, ce que l'on croyait avoir d'orgueil !... On est un abîme de désespoir, Louison !... On se confesse à une véritable amie... On l'avait dupée, de l'illusion qu'on gardait un peu de fierté dans ce désastre de soi ! J'en arrive à te mendier un secours...

— Ma chérie !

—... parce que j'aime d'autant plus, que je sais mieux que je ne suis plus aimée !

— Marthe, René t'aime !

— Il ne m'aime plus ! Et nous nous étions fiancés, si tendrement !... Aujourd'hui, je sens trop sa désaffection.

— Il t'aime ! Il t'aime !

— Ma Louise, si tu m'apportais ses mots !... Il fallait lui parler !... L'obliger à une explication formelle !

— Aujourd'hui même, je te promets...

— C'est moi qui parlerai à ton frère, Louise... Moi !... Oh ! oui !... Je ne pourrais plus me débattre ainsi... Par une pitié dangereuse, tu voudrais me cacher l'atroce réalité...

— Je t'assure...

— Si, ma pauvre amie !.... Et cette atroce réalité, j'en ai soif et j'en ai faim ! René me donnera une certitude, ou je la lui volerai, comprends-tu ?... Un homme est toujours plus faible que nous, contre un secret de son cœur... J'ai mis toute ma vie dans l'amour de René ! Toute ma vie, et je n'ai pas vingt ans !... Ce que j'ai à défendre me rendra forte, oh ! je te le jure !... »

Elle suffoque. Louise lui caresse les épaules, le visage :

« Calme-toi, Marthe !... Si tu te voyais...

— Il s'agit bien de me calmer !...

— Tu devrais...

— Maintenant, Louise, je n'accepterais pas un conseil, de Dieu même ! »

Elle sanglote, dans les bras de l'amie qui voudrait l'apaiser, proteste de son attachement, la berce de courtes phrases chuchotées. Elle les accepte, comme les mains affectueuses qui la pressent et la palpent; mais, elle affirme sa résolution :

« Je parlerai à René... Je lui parlerai... Dussé-je aller chez toi!... le chercher... où il pourrait être... n'importe où!... chez sa maîtresse, Louise, si une femme est mon danger!

— Oh! Marthe...

— Je suis trop malheureuse! »

Elles se taisent.

Marthe Breux s'est levée et elle retourne à la rose qu'elle respire. Louise Chavançon l'accompagne des yeux, compatissante, émue de ne découvrir aucun avis salutaire, effrayée par cette douleur injuste qui pourrait, un jour, l'atteindre aussi.

« A ta place... » commence-t-elle.

Soudain, elle décide, ferme :

« Tu devrais tout dire à ta mère.

— A maman?... C'est vrai! »

Marthe, un instant pensive, reprend :

« Vois, si je peux être affolée de douleur!... Pas une fois, Louise, je n'ai songé à ma mère, pour lui confier les peines que sont devenues mes belles joies que je lui avais cachées!... Pas une fois!... Et, jusqu'à ce triste amour, elle savait les moindres mouvements de mon âme!... Juge, si René m'a changée!... Elle, si nette, si sage en tout, je ne lui ai rien dit!... »

Un silence l'absorbe. Louise Chavançon, amicale, empressée, prévenante, lui essuie les yeux. Elle refuse son visage à cette aide; et, sa jeune bouche vieillie d'un pauvre sourire, elle poursuit, la voix sourde :

« La mort de mon malheureux père, — il y a eu un an, l'autre semaine! — nous avait encore rapprochées, maman et moi. Un élan nouveau me portait vers elle : celui de mes quinze ans, le même qui me l'avait donnée pour modèle, à cause de sa beauté...

— Nous l'admirions toutes, au couvent, quand elle venait te voir.

— Oui, je me rappelle bien!... Ah! et son grand cœur tout rempli de mon père et de moi!... C'est cette mère admirable, et que j'aime à présent pour deux, dont je me suis cachée,

comme si ma plus grande joie n'aurait pas dû lui appartenir d'abord, de même que je lui offrais à juger tous mes bonheurs d'enfant ou de fillette!

— Elle saura te consoler.

— Peut-être?

— Elle pourra intervenir, Marthon!

— Comprendra-t-elle ma longue dissimulation?

— Mais oui!... Ne doute pas d'elle!... Tu vois, le bon conseil que je t'ai donné!

— Il m'aurait paru impossible à suivre, si j'en avais eu l'inspiration... Je l'accepte de toi, dans une tranquillité soudaine... Et pourtant...

— Surtout, ne raisonne pas, Marthe!... Il ne faut pas commencer : « et pourtant... » ni avoir ces grands yeux vagues qui voudraient percer l'avenir!

— Laisse-moi penser tout haut, devant toi... Ceci, Louise, m'effraie : maman ne m'a devinée, ni joyeuse, lorsque je l'étais trop; ni dans ma désolation actuelle... Une mère qui découvrait les moindres nuances de mon humeur!... Elle renaissait à mes convalescences!... Il faudrait avoir connu notre intimité, pour mesurer le sens total de cette remarque : mon bonheur et ma détresse n'ont pas atteint ma mère... Elle n'en a rien su! Et nous vivons constamment ensemble!

— Marthe, elle a son chagrin.

— C'est vrai : le chagrin isole... Ah! tout de même, elle, Louise!... Elle!...

— Je t'avais presque rassurée. Pourquoi te forger, un nouveau tourment?

— Un mot de René, la toute petite phrase que j'en espère, me rendrait meilleure : je doute même de maman!

— Puisque tu lui parleras!... Puisque c'est le plus sage!... Tu en as convenu?

— Soit.

— Tu me promets?

— J'essaierai.

— Non : tu dois le faire, Marthon! »

Louise triomphe, à l'acquiescement absolu de son amie.

« La belle rose! » admire-t-elle, la fleur haussée, avec le vase de cristal, vers le décor bleu, de ciel et de mer.

« Oui, belle... et coupée! » répond Marthe à mi-voix.

Le regard de Louise condamne le correctif mélancolique.

« Ta mère est sortie ?

— Oh ! non. Elle est montée pour sa sieste. Elle ne tardera guère à descendre : toute en noir, comme hier et comme elle sera demain !... Pauvre maman, si accablée, elle aussi !

— Chch ! Pour un peu, tu repleurerais !

— Ma Louison...

— Tiens : passe-toi un peu de poudre.

— A quoi bon ?

— Pour te rafraîchir !... Si tu refuses, c'est moi qui t'en mettrai !

— Non. Donne, alors.

— La petite glace du couvercle est assez grande?

— Elle oblige à se détailler... Je préfère celle de la cheminée... »

Devant la cheminée, elles se mirent ensemble. Elles échangent des souvenirs d'enfance, avec vivacité. La boîte à poudre passe de l'une à l'autre.

« Ce qu'on peut enlaidir, à force de larmes ! constate Marthe Breux.

— Laide?... Toi !... Regarde-toi donc, petite malheureuse !... Tu viens de sourire !... Franchement ? hein ? es-tu laide ?

— Non... pas très...

— Coquette, va !

— Ce n'est pas de la coquetterie : tu m'as presque rassurée, Louise.

— Bravo !... Je t'aime tant !

— Je t'aime bien, moi aussi... »

La houppette est aux doigts de Marthe qui se poudre les joues. La face de Louise respire la joie, à la contempler si différente de ce qu'elle vient d'être.

Ces mots, — qui sonnent au timbre de la jeunesse, — les surprennent toutes deux :

« Encore un peu, mon enfant !

— Oh ! madame Breux ! » s'écrie Louise Chavançon qui va saluer l'arrivante.

Marthe ne s'est pas détournée. Stupéfaite, elle attache un regard qui ne comprend pas, où monte un infini de souf-

france, sur l'image de sa mère, en toilette blanche et mauve, tout à coup apparue dans la glace.

« Marthe, je t'assure que tu n'as pas assez de poudre », plaisante Mme Breux.

Toute grâce et souplesse, dans la molle mousseline de soie qui l'habille, elle s'incline de côté, pour clore son ombrelle. L'intense rayonnement de la mer, de l'espace, semble dépendre de cette femme, de son ardente blondeur, de son corps svelte, de ses dents, de son cou nu. Elle embrasse Louise Chavançon, après ce compliment qu'elle mériterait mieux; car, ses quarante ans ont l'éclat d'une trentaine éblouissante comme l'incomparable été qui resplendit :

« Fraîche comme une rose à la rosée ! »

Elle accepte, en souveraine de beauté, l'hommage que lui décerne l'attitude admirative de la jeune fille.

« Vos parents se portent bien ?

— A merveille, madame. »

Cependant, Marthe voudrait crier, pour dégager sa gorge d'une contraction douloureuse qui la ferme. Est-ce là sa mère, dont elle vient d'annoncer la venue « toute en noir, comme hier et comme elle sera demain » ?

Par sa vue, son âme altérée de confiance tend vers la glace où la figure insère une splendeur. Elle recouvre le souffle et, avec effort, une main en arrière pour rendre à son amie l'objet, elle dit :

« Louise, ta boîte.

— Ah ! c'est vous qui avez tenté Marthe ! gronde Mme Breux enjouée.

— Nous avions si chaud, madame !

— A votre tour, alors : car vous n'avez pas assez mis de poudre.

— Oh ! si vous y tenez.

— Du tout ! Et bien au contraire, même ! »

Gagnant le milieu du salon, en femme qui jouit assez de ses grâces pour publier son aînesse, elle continue :

« La poudre, sur une peau que veloute la fleur des vingt ans, c'est une de ces mille infamies vénielles que nous avons toutes commises, pour justifier d'avance la nature de nous vieillir.

— Vous ne devriez pas parler de vieillesse, Mme Breux !

— J'ai été vraiment jeune et belle, si je suis encore pas mal... Comment s'abuser sur son âge, quand on vit auprès de jolies, d'éclatantes jeunes filles ! Chacun de vos gestes, vos inflexions de voix, me disent : tu n'as plus cette vivacité de prime saut ; tu dois t'appliquer à chanter, pour donner l'illusion de la musique.

— Je voudrais être, maintenant, telle que vous êtes, madame !

— Vilaine flatteuse ! Seriez-vous assez fâchée d'être prise au mot, si l'échange était possible !

— Marthe, est-ce que ta mère n'a pas l'air de notre sœur ?»

L'apostrophe tire Marthe d'une contemplation qui ne lui a rien expliqué et l'accable d'une peur nouvelle.

« C'est vrai, maman, que tu es plus jeune que nous. »

Elle reprend, aussitôt :

« Quelle belle robe tu as mise !

— Oui... Ce noir du deuil, à la longue, j'en souffrais trop ! »

La mère supporte mal le regard fixe, profond et triste, de Marthe. Elle s'adresse à Louise Chavançon :

« Le deuil, c'est assez de le porter en soi, sans l'exposer par un si beau soleil. On a l'air d'exiger des gens un visage de circonstance.

— Tu ne m'avais pas dit que tu sortais, maman ? »

Mme Breux sourit à Marthe avec bonté, avant de répondre :

« Je voulais faire ma sieste. Le sommeil n'est pas venu. Je croyais que tu reposais. J'ai regardé ma « belle » robe, comme tu dis... Elle m'a fait envie, à un point que je suis honteuse d'avouer... Alors, tout bêtement, je l'ai mise... Les compliments ridicules de Julienne ont sottement confirmé tout ce que je pensais, et de la robe, et de la personne qui était dedans... Voilà pourquoi, mademoiselle ma fille, ma robe, mon ombrelle, moi, l'une portant les autres, nous sommes sorties, en quête de l'admiration des mouettes et du *bestiau* des champs! »

Le rire de Louise Chavançon jaillit, par politesse, à la fin du couplet. Marthe sourcille, gênée, curieuse :

« Tu n'as pas pris la voiture ?

— Non. J'ai pris mes meilleures jambes... Et, Dieu merci ! pour un peu, j'affirmerais qu'elles sont plus jeunes que moi...

— Et tu es allée ? »

Mme Breux proteste, plaisamment :

« Mlle Chavançon, vous remarquez comme elle interroge sa mère ? »

A un mouvement de Marthe, elle oppose, du même ton léger :

« Si !... c'est une instruction en règle, mademoiselle !

— Oh ! maman...

— Je ne te taquinerai plus Marthon, quand tu m'auras embrassée. Car, tu ne m'as pas embrassée !

— Un oubli !

— Je l'espère bien ! »

Les bons baisers maternels n'ont pas rassuré Marthe. Mme Breux devine en elle un grand trouble.

« Je vais me retirer, madame, annonce Louise.

— Pas avant d'avoir pris le thé avec nous... C'est banal... Mais, ce que je vous promets d'incomparable, à vous qui peignez un peu... Si, vous êtes peintre !

— Je barbouille.

— Comme on reconnaît l'amateur ! Un professionnel ne dit jamais cela que de ses confrères.., Quoi qu'il en soit, barbouillage ou peinture, gentille Louise, je vous promets, d'ici, le plus beau coucher de soleil de la saison !... Vous le verriez moins bien de votre villa.

— Je suis sortie presque en fraude : comme vous, madame !... Et mes parents réunissent quelques amis pour le thé.

— Je vous ferais reconduire plus tard ?

— Je ne puis vraiment pas manquer, madame.

— Reste donc, Louise !

— Mais non, Marthe... Et, d'abord, tu as à causer avec ta mère.

— Pourquoi dire cela ! »

La riposte a été si vive qu'elle alarme Mme Breux.

« Parce que c'est vrai, Marthe », déclare la jeune fille.

Elle ajoute, pour pallier la fermeté de son accent :

« Tu le sais bien, ma chérie !

— Maladroite !

— Non. Je t'assure : il faut parler à ta mère.

— Oh ! » soupire Marthe révoltée.

Mme Breux, doucement, lui éloigne de la bouche le petit mouchoir qu'elle mordait :

« Tu pleures ?

— Ah ! tu vois bien que non ! »

Ce cri lâché, elle s'écroule sur un fauteuil, la face contre ses bras, et elle éclate en sanglots.

« Marthe! Marthe! Qu'est-ce qu'il y a? » demande la mère, angoissée.

L'amie implore à son tour :

« Marthon!... ma chérie!... »

La malheureuse secoue ses épaules, pour refuser les mains secourables qui la pressent :

« Oh! toi, laisse-moi! » exige-t-elle.

Louise Chavançon la montre, qui est très misérable, pleure, gémit, — une pauvre créature à bout de souffrir et de se taire :

« Je vous affirme que Marthe doit vous parler, madame.

— Merci, Louise... Je sens que vous avez raison... Merci...

— Marthe, ne cache rien à ta mère...

— Mon enfant! Ma fille! »

Mme Breux n'est, dès lors, que la défense maternelle faisant tête au danger. D'un geste brusque, elle a ôté son chapeau qu'elle a lancé sur le tapis où elle s'agenouille, auprès de son enfant.

Ses cheveux fauves contre la rousse chevelure de Marthe, effrayée par la fièvre que découvre son toucher, aux joues, aux tempes qu'elle palpe, affolée, elle murmure son amour, son effroi, sa peine, dans un désordre tragique.

« Je m'en vais, dit Louise.

— Mon Dieu, qu'est-ce qu'elle a ?

— Confessez-la bien, madame... Toi, Marthe, ne cache rien à ta mère... »

Marthe, par un sursaut de colère, se livre, visage à visage, à l'examen passionné de Mme Breux.

Louise Chavançon parvient au perron, quand celle-ci s'excuse de ne pas la reconduire et lui adresse un merci, encore.

« Maintenant, Marthe, tu vas me parler... Il le faut, mon enfant!...

— Maman! maman! que je suis désespérée!!

— Ne pleure plus!... Je t'en supplie!... Je ne puis plus voir tes larmes!...

— Je te les ai tant, tant cachées!!

— J'aurais dû les découvrir malgré toi! »

Il y a un silence. Elles se considèrent l'une l'autre. Déjà,

Marthe éprouve un apaisement, de savoir qu'elle va partager sa douleur. Chez la mère, c'est un implacable et froid réveil de la conscience :

« Ne me regarde pas ainsi : tes yeux désolés interrogent trop ! » supplie-t-elle.

Aussitôt, prévenant une réponse que les sanglots empêchent :

« Qu'ils n'aient plus de pleurs, tes beaux yeux !... ni cette angoisse !... Qu'ils sourient !... ou, du moins, qu'ils essaient... Je ne peux croire que tu sois encore si malheureuse, quand nous sommes cœur à cœur... Parle, ma chérie... Je me reproche tellement, d'avoir manqué de vigilance... C'est la première fois...

— Voilà que tu pleures !

— Oh ! moi, ce n'est rien...

— Maman, je ne voudrais te causer aucune peine !

— Je le sais, Marthe... Viens au fait, tout droit.

— Chère maman !... C'est une si longue histoire !... Je suis si bouleversée... Je voudrais trouver l'ordre nécessaire...

— Il viendra tout seul... Parle... Je voudrais pouvoir t'aider... D'abord, voyons... Est-ce Louise Chavançon qui t'a décidée à me parler ?

— Oui.

— Pourquoi, lui as-tu reproché, ensuite, de t'y engager devant moi ?

— Je voulais me taire.

— Pourquoi ?... oui pourquoi, ma petite fille ?

— Tu m'as surprise...

— Ce n'est pas une réponse, cela... Je t'aurais surprise, moi ?... Quel enfantillage !... Ne commence pas par vouloir éluder ma première question... Ecoute : depuis que tu étais toute bébé, je t'ai toujours fait avouer, ce que tu prétendais me cacher... Je ne t'ai pas surprise, simplement, pour rentrer de promenade, quand tu me croyais là-haut, dans ma chambre ?... Non !... Est-ce par ma robe claire ?

— Ta robe, en effet, m'a un peu... Je ne m'y attendais pas... Elle m'a... comment dirai-je ?... Elle m'a choquée, maman.

— Choquée ?... Marthe, ce mot...

— Oh ! maman, il n'y a ni un reproche, ni la moindre cri-

tique, au plus profond de ma pensée... Je n'oserais pas... Pourtant, si je dois être sincère...

— Tu le dois... plus que jamais ! »

Marthe hésite. Elle relève Mme Breux et lui cède le fauteuil. Elle en approche une chaise où elle se place.

« Eh bien ! ma grande aimée ? » invite la mère.

Ses deux mains sur celles de Marthe, elle attend. Tout son être inquiet exprime qu'elle se donne d'avance à sa fille pour la consoler.

« Ta robe, maman, t'a montrée à moi, tout à coup, si rayonnante de joie !... Toute la lumière du jour paraissait venir de ton beau visage... Tu es si belle !... Rien que ton mouvement, pour fermer ton ombrelle, était si prodigieusement jeune !... Il m'a confondue... Quand tu t'es moquée de moi, à cause de la poudre que je me mettais... ah ! je ne sais plus !... tu m'as semblé... si insouciante... si gaie... que je ne voulais plus assombrir, par ma tristesse, l'exemple que me donnait ton apparition.

— Mon enfant !

— Car tu as toujours été mon haut exemple, par ta beauté et ce que m'apprenait, de la femme que tu devais être pour mon père, la gardienne admirable que tu as été, de mon enfance et de ma jeunesse... Ce qui m'a émue le plus...

— Ne t'arrête pas !... Si tu savais, Marthe, ce que tu ranimes en moi !...

— Maman, reste joyeuse, pour me donner la force d'une confession totale ! »

Mme Breux cherche à sourire. Une ombre baigne son âme.

« Qu'est-ce qui t'a le plus émue ? renoue-t-elle.

— L'impression que cette joie, cette jeunesse, ton adorable insouciance... que me révélait ta robe claire... tu les avais, depuis des mois, et que je ne les avais pas aperçues... Telle tu viens de m'apparaître, telle tu étais hier, les autres jours, sans que j'y aie pris garde !... Par une multitude de détails, cela m'est revenu...

— Comme je vois, depuis un instant à peine, ma pauvre mignonne, que ta figure pitoyable est parvenue à cette désolation par la continuité du chagrin... Avant de m'avoir tout dit, Marthe, pardonne-moi !

— Mère, je ne puis rien avoir à te pardonner !

— Si... mon enfant, j'ai failli à la surveillance d'une vraie mère : de celle que j'avais toujours été pour toi, jusqu'à... »

Rien n'explique cette suspension du propos, ni que Mme Breux, muette, ait, subitement, une expression égarée.

« Jusqu'à... ? » invite Marthe, anxieuse.

La mère chasse un flux de pensées ; et, d'un débit vif, comme pour les précipiter au secret, elle se raconte :

« Ah ! vois-tu... la mort, si brusque, de ton malheureux père, m'a toute désemparée !... Si je ne t'avais pas eue, j'ignore à quelles fins le désespoir m'aurait portée. J'avais été trop comblée de bonheur, entre vous deux. Mon équilibre moral rompu avec cette épouvantable soudaineté, le chagrin m'a roulée comme une mer furieuse. Je n'avais pas la préparation qu'il faut, pour subir une telle catastrophe. De trop belles années gisaient derrière moi : je les regrettais, au lieu d'envisager l'avenir. Prévoir pour toi, m'aurait sauvée !... Tes consolations me rassuraient... Je t'oubliais, en les acceptant de ton cher cœur filial... Elles me donnaient davantage à mes souvenirs... à toute ma jeunesse en allée avec mon pauvre mari ! »

Elle s'interrompt, en larmes ; et elle prononce, avec une tendresse prophétique :

« Tu comprendras cela un jour, ma fille.

— Oh ! je le comprends...

— Non, Marthe : plus tard... Je n'avais pas le droit de m'abandonner à la douleur. Elle exerce un charme, à la longue... »

D'une voix brève, presque dure, elle tranche :

« La douleur est un poison captieux : un opium. »

Flattant les cheveux de Marthe, elle poursuit :

« On s'habitue à la douleur. On s'enferme en elle. A force d'être seule ainsi, mon enfant, j'ai succombé à mon égoïsme. Je l'avais dominé sans mérite, entre ton père et toi : vous me rendiez si pleinement heureuse ! »

Cet aveu l'absorbe. Sa mémoire embrasse le cycle d'ans qu'elle vient d'évoquer ; et elle y plonge pour chercher encore.

Marthe écoute, attend, parle pour tuer ce mortel silence :

« Bien des choses que tu viens de dire, maman, étaient peut-être sur mes lèvres... Moi aussi, sans m'en rendre compte, j'aspirais, de tout mon être, à m'évader de la douleur... La brus-

querie de cette mort qui nous abandonnait l'une à l'autre, m'a désarmée comme une enfant ne l'est pas. Je te consolais du mieux de mon cœur et tu me le rendais. Nous avons vécu là, si proches toutes les deux, si intimes, qu'il m'en venait je ne sais quel épanouissement... Le chagrin irritait en moi un besoin d'émotion différente, pour réagir contre ma faiblesse qu'il augmentait... Quelques amis venaient à la maison... »

Mme Breux paraît émerger du songe :

« Oui : cette bonne Louise, M. de Maroges...

— Et d'autres !

— Quelques-uns encore, oui.

— Ils parvenaient à me distraire. Toi, souvent, tu refusais de les voir.

— Oui. Je me rappelle.

— Tu as même traversé une période de réclusion plus farouche...

— Je sais », interrompt la mère ; et elle a un geste qui refuse la précision des souvenirs.

« Les jours étaient trop noirs pour moi, avec le remords de mon impuissance à te suffire, ma chère maman !... L'excès même de ma tristesse a dû attribuer des effets durables, à la première émotion neuve que j'ai ressentie. Ce n'aurait pas été sérieux, probablement, sans des circonstances moins particulières... J'ai écouté, de quelqu'un, des paroles, à ton insu... Maman, je n'aurais pas dû les permettre, puisque tu n'avais pas été avertie des sentiments que j'inspirais.

— Mais, toi? les tiens, Marthe?

— On m'aimait. On me l'exprimait avec une délicatesse, une ardeur, qui ont pu me faire croire que j'aimais, moi aussi ; et que c'était d'un ancien et obscur attachement, où je voyais, auparavant, de la camaraderie ou une bonne amitié... Tu étais trop affligée... Te parler de mon amour, de projets à engager dessus, m'était impossible... J'aurais offensé ton désespoir... Tu m'aurais jugée oublieuse de papa... Et je te le jure : ce n'était pas !... Mais, on ne saurait toujours souffrir... Tu le reconnaissais tout à l'heure...

— Et je le répète : la douleur inspire un égoïsme aveugle.

— Je suis donc égoïste, pour avoir pu, si près de la disparition de mon père, ressentir une joie pareille.... Cependant, je n'ai pas voulu te la confier, par respect pour ton deuil. Il m'a

aidée à te la cacher. Tu étais si affligée! Tu ne voyais plus, autour de toi, que le passé perdu... Je me suis opposée à une démarche auprès de toi, pour les propres raisons qui me dictaient ma réserve... On les a admises...

— C'est ma faute... Je l'expie cruellement.

— Tu l'expies?

— Je...

— Maman, Julienne qui vient...

— Ah, elle arrive mal!

— ... avec le plateau... Oh! maman, nous ne pouvons recevoir personne!

— Sachons d'abord si c'est une visite... et qui ce serait?... »

La femme de chambre présente le plateau à Mme Breux :

« Ce monsieur demande si ces dames veulent bien le recevoir, à condition de ne pas les déranger. »

La carte lue, la mère recouvre, tout à coup, une exubérante gaieté. Il semble qu'une lumière l'inonde, ait chassé tout péril :

« M. de Maroges! s'écrie-t-elle. Certainement! Il ne nous dérangera pas!

— Mais, maman...

— Allez, Julienne... Vous introduirez M. de Maroges... dans une minute...

— Dans l'émotion où nous sommes...

— C'est pourquoi je demande une minute à Julienne... Vous avez compris, Julienne?

— Oui, madame.

— Je suis très calme à présent, Marthe : regarde!

— Moi, maman, je t'assure...

— Toi, va te mettre de la poudre!... Ce que je t'en permets : très peu; le nuage de ma grand'mère... Vite!... Prends mon ombrelle!... mon chapeau surtout, qui fait, de ce salon, un champ de bataille!... Redescends bientôt!

— Ah! pourquoi veux-tu que je voie M. de Maroges?

— Je l'entends, Marthe... Tu n'as que le temps de te sauver! »

A peine sa fille a-t-elle disparu, Mme Breux accueille M. de Maroges, la main joliment avancée vers lui :

« Oui, cher monsieur : c'est ma fille que vous mettez en déroute.

— J'avais bien dit à la femme de chambre qu'en aucun cas, je ne me permettrais de déranger personne. »

Elle le gêne, d'un coup d'œil prolongé, qui évalue. Elle constate, chez le visiteur, le bel air d'une authentique distinction. Il a la taille élégamment prise. Il montre cette timidité compatible avec le savoir-vivre, qui en est le sceau, lorsque l'inégalité d'âge impose à l'homme une déférence qu'il doit rajeunir de galanterie.

L'examen a satisfait la mère. Sa parole tinte joyeusement :

« A la vérité, ma fille vient d'emporter mon ombrelle et mon chapeau. Mon étourdie de femme de chambre n'avait pas vu quel désordre ils mettaient ici!... Une vraie jeune fille, en outre, cueille au vol le prétexte de s'arranger les cheveux et le bout du nez, à l'annonce d'une visite... La vôtre, monsieur, me cause le plus grand plaisir.

— Madame, votre indulgence est infinie. »

Ses dents brillent. Il se tait. Mme Breux s'intéresse, obligeamment :

« Vous êtes pour quelque temps à Cabourg?

— Pour la journée seulement... Et je le regrette, puisque, d'après ma cousine Tarrin, vous entr'ouvrez votre maison.

— Mme de Tarrin se trompe : nous vivons aussi retirées qu'à Paris, ma fille et moi.

— J'avais l'honneur d'y être admis à vous voir. C'est pourquoi...

— Vous nous avez été très fidèle dans les mois douloureux que nous venons de vivre, M. de Maroges. Je vous le confirme : votre visite m'est très particulièrement agréable. »

L'entretien menace de rupture. M. de Maroges en sauve la continuité, avec embarras, par une redite :

« J'ose avouer que ma visite s'autorisait de cette faveur que vous avez bien voulu me montrer à Paris...

— Oh! je vous la continue en Normandie, cher monsieur! »

Elle a pimenté d'assez de malice son interruption, pour produire la perte d'assurance qu'elle escomptait.

« Je vous supplie, madame, de me pardonner ce qu'il y aura, forcément, d'incorrect dans mes paroles.

— Forcément ?

— Forcément : oui, madame... La conversation s'est engagée d'une manière si directe... Je ne vous ai même pas demandé de vos nouvelles, ni de celles de Mlle Marthe...

— Elle va fort bien.

— Oui, notre entretien a débuté d'une façon si...

— Moi aussi, je me porte à merveille... Je tiens à vous en faire part ! »

Son rire sonne une fanfare de jeunesse, dans la lumière dorée de la pièce aux vives couleurs.

« Ah ! madame, que vous veuillez me taquiner, et je suis un homme perdu !... J'avais le courage d'un timide... Si vous me traitez par la raillerie... »

Bienveillante et très grande dame, Mme Breux le convie à se livrer sans réticence :

« M. de Maroges, dites-moi donc, tout franc, ces paroles dont je devrai vous pardonner l'incorrection.

— A ma place, le plus hardi chercherait ses mots ; et il tremblerait de prononcer ceux de son choix... A plus forte raison, moi, madame... Dès votre accueil, qui dépassait mon espoir, j'ai brûlé mes vaisseaux pour me couper toute reculade... Maintenant, il me semble que, pour très peu, je sauterais dans cette mer, plutôt que de parler... »

Comme, incontestablement, il hésite, Mme Breux s'amuse à de l'ironie :

« Alors, cher monsieur, louons le bel été qu'il fait, évoquons la chaleur que peuvent subir les Parisiens, pendant que nous jouissons d'incomparables matins à Cabourg, et de soirées divines.

— Madame, vous êtes trop cruelle !

— Et si ma fille était là, monsieur !... Une jeune fille !!... Ne vous plaignez donc pas !

— Merci, d'avoir deviné qu'il s'agit de mademoiselle votre fille.

— Eh ! je n'ai rien deviné !... Rien du tout, monsieur !

— Madame, ne me refusez pas l'aide que vous m'avez généreusement tendue !... Je vous assure... J'ai la certitude absolue d'aimer Mlle Marthe... Je n'ai pas pu venir à Cabourg

sans me présenter chez vous... Un hasard, très fortuné pour moi, a voulu notre tête à tête... et que notre causerie s'engageât par un souvenir des moments les plus doux que j'aie vécus... Je veux dire : ces heures, chez vous, madame... Entre Mlle Marthe et moi, il y a eu un échange d'idées... si exceptionnel dans ma vie... que j'en désire passionnément la reprise... »

Il se sent encouragé par l'attention que Mme Breux lui témoigne, le regard adouci, la bouche spirituelle de bonté seulement.

« Oui, dans une épreuve comme celle qui vous avait frappées, Mlle Marthe et vous, une femme montre l'essentiel de ses qualités... Chez mademoiselle votre fille, elles m'ont conquis, sûrement, à l'idée du mariage...

— Les sentiments de Marthe?

— J'ai pu les interpréter, madame. Je ne suis pas maître de me prononcer sur eux, serait-ce devant une mère qui paraît la sœur aînée... et m'impose, par sa jeunesse même, plus que si des cheveux blancs la couronnaient.

— Merci du charmant hommage, monsieur... Alors?

— Par grâce, aidez-moi encore un peu, madame.

— Votre recherche, M. de Maroges, est de celles qui peuvent flatter toutes les mères.

— Oh! madame...

— Pour vous aider, désirez-vous que je parle à Marthe?

— Je vous en prie!

— Bien... Auparavant, votre mère sait-elle votre démarche?

— Je l'ignorais moi-même, en sonnant à la grille, tout à l'heure... J'ai comblé mon plus cher désir, madame, et j'en demeure stupéfait.

— Vous êtes exquis, M. de Maroges.

— Je puis vous assurer que ma mère serait très heureuse de cette alliance.

— Voilà donc qui est parfait. Reste à connaître le cœur de Marthe ?.... Elle ne saurait tarder à descendre...

— Je voudrais tant la revoir!... Et il me semble que sa présence fera de moi l'homme le plus embarrassé...

— Je vous laisse à juger si je dois vous retenir?

— Il vaut mieux, n'est-ce pas ? me retirer... Me permettrez-vous, demain, de me présenter ici ?

— Ne devez-vous pas repartir ce soir?

— Je ne le pourrais plus, madame !... Jusqu'à demain, je ne sais comment passera le temps... A trente ans, il est bien ridicule d'exposer une gaucherie de collégien...

— Celui qui ne redoute pas un peu le ridicule quand il dit à une mère : « j'aime votre fille », il menace d'être vraiment ridicule, quelque jour... Je vous renvoie donc?

— Ah ! madame, je serai très heureux ou très accablé, demain.

— Je serais très heureuse de votre bonheur, monsieur.

— Cette parole va me soutenir ! »

Elle lui propose sa main à baiser.

« Je mets dans ce baiser toute ma fervente gratitude, mon plus profond respect...

— Je crois entendre Marthe... Si vous préférez toujours?...

— Oui, oui : je me sauve !

— Que direz-vous à Mme de Tarrin, pour motiver la remise de votre départ ?

— Rien qui livre mon cher espoir, madame.

— Attention !... Les femmes surprennent surtout ce qu'on ne voudrait pas.

— Celle-là est discrète.

— Elles le sont toutes, monsieur !

— Vous êtes l'esprit et la grâce mêmes : voilà ce que je dirai à ma cousine Tarrin !

— Pas trop haut !... Puisque vous désirez n'être pas vu, cher monsieur...

— A demain, madame !... Vers cette heure-ci?

— Oui.

— Et vous plaiderez pour moi ?

— Je m'y engage. »

Le départ de M. de Maroges la met à l'aise, pour jouir de sa divination. Elle a eu, dans un éclair, la certitude de ce qu'il venait tenter auprès d'elle.

L'homme est souple, fort, d'une élégance de tournure et d'éducation, séduisante pour une jeune fille de la qualité que Marthe réalise.

La mère se rappelle ses propres vingt ans. Ils ont eu leur

roman orageux et rose. L'amour attire les larmes ; surtout le premier, où le cœur et l'âme s'essaïent. Ils dramatisent, faute de ressentir les nuances. On joue à l'amour comme on jouait, il n'y a pas longtemps, à la poupée et à la maman.

Elle est émue, au profond de l'être. Le bonheur s'annonce, pour Marthe. Marthe, femme ! Marthe, maman à son tour! Elle, grand'mère, — déjà!

Elle a oublié cette joie qui débordait d'elle, à sa rentrée de promenade, et l'alarme qu'elle a due au chagrin de Marthe. Elle est sereine, délivrée; la maternité prime chez elle tout sentiment. Elle a eu peur, aux sanglots de sa fille, de lui avoir manqué et d'avoir permis au sort une sournoise attaque.

« En vérité, je t'en permettais un peu plus! » s'écrie-t-elle, à la venue de Marthe.

Ses bras ouverts appellent la jeune fille :

« Je te parle de ta poudre de riz!

— Oh! je n'en ai pas mis. J'ai encore pleuré.

— Viens là... Tout près... Que ces yeux chéris ne pleurent plus!... Tu n'as donc pas voulu voir notre ami Maroges ?

— Avec cette pauvre figure et tout mon chagrin...

— Ton chagrin va s'en aller. Ton visage s'éclaircira. Oui : laisse-moi te dire... Tu t'es fait un monde, de tes cachotteries sans importance...

— Sans importance ?

— Puisque je les absous, mon enfant !... J'ai mes torts aussi : je t'avais perdue de vue!... Oui, oui, et j'insisterai à m'accuser, autant tu persisteras à te croire coupable,.. Tu as écouté la nature, ma chérie!... Elle est prévoyante, d'abréger les regrets de ceux qui sont l'avenir. C'est nous qui allons vite, et non pas les morts, ainsi qu'on le prétend!..Je vois clair en toi, Marthe, comme dans une source... »

Frémissante de jeunesse, elle murmure, câline :

« Il n'y a pas si longtemps, j'étais à ton âge, avec le même cœur impatient de savoir sa raison glorieuse de battre.

— Maman!

— Regarde-moi bien.

— Voilà.

— Mieux! Encore mieux, Marthe!... Ah! j'ai besoin de me rafraîchir à ton sourire!

— Quand on ne peut pas sourire!

— Voyons... On aime?... On n'en a rien dit à sa mère?... C'est tout?... Ne fais pas non, de la tête... Tu parleras après moi... Je viens d'avoir une conversation importante avec M. de Maroges... Je l'ai toujours tenu pour un parfait galant homme. A mon estime, s'allie une véritable affection, depuis notre entretien... Par son propre mérite, sa famille, son état de fortune, M. de Maroges est un très beau parti...

— Mais il ne s'agit pas de lui, maman ! »

Le facile édifice qu'avait bâti la trop diligente imagination de Mme Breux, s'écroule, à cette phrase. Et c'est une ruine, l'inconnu, la peur, au lieu de cet allègement heureux d'une conscience maternelle soudain chargée de chaque larme, de chaque soupir, de chaque plainte, d'une fille passionnément chérie.

Marthe continue. Elle ignore l'altération progressive du visage de sa mère en lutte contre l'émoi qui le défait. Comme un maçon mure une porte, brique à brique, la volonté, trait par trait, immobilise la face : elle est un masque. Il faut que Marthe n'en voie pas le dessous d'épouvante.

« Tu ne m'as pas comprise, maman. Serais-je la désespérée que je suis, seulement pour t'avoir tu un bonheur né en moi quand tu étais si affligée?... Je suis à bout de forces, de m'attacher à un amour qui m'échappe... J'aime!... J'aime, mieux que ma vie!... parce qu'on ne m'aime plus !

— Quelle est cette histoire, mon enfant ?

— Ma vie, maman ! »

La question meurt sur les lèvres de Mme Breux:

« Marthe... de qui s'agit-il ?

— De René Chavançon. »

Par fortune, Marthe cache sa figure contre la poitrine où la joie s'arrache de l'amour. Elle ne sent pas la moiteur, le froid, ni la faiblesse tragique des mains qui essaient de peser sur son crâne, pour garder ses yeux de découvrir quelle détresse, quelle agonie se surmontent pour la protéger!

Elle sanglote tout bas, tout doucement.

« René Chavançon! prononce Mme Breux.

— Il ne m'aime plus... Ah! j'en suis sûre!... pleure Marthe.

— René Chavançon, » répète Mme Breux, prostrée.

La voix éteinte, la pauvre, pauvre voix dépouillée n'est que

misère. Elle a traîné le fardeau des cinq syllabes, si péniblement, si pitoyablement, qu'elles ont rendu à Marthe la sensibilité filiale.

« Maman ! Qu'est-ce que tu as ? » crie-t-elle, le front haut, clairvoyante, son visage en pleurs face au visage durci dans la volonté du secret.

Une seconde, une seule de la coulée torrentielle du temps et la moindre défaillance de cette énergie qui renaît au bord de s'anéantir, eussent ensemble suffi pour ouvrir un abîme, entre cette mère et cette fille l'une à l'autre dévouées. Le destin, qui frappe toujours, a cogné ailleurs, de sa lourde mas sue; ou bien, il médite encore son assènement.

« Oh ! qu'est-ce que tu as, mère chérie? questionne Marthe.

— Rien... Seulement... n'est-ce pas ?... je croyais que M. de Maroges...

— Il n'a pas pu te dire...

— Il a été d'une réserve... irréprochable... Tu comprends que je sois... très surprise... J'étais si sûre qu'il s'agissait de lui !

— Pourquoi ?

— Enfin, je me le figurais... On imagine... oh ! bien sans motif... et on croit détenir une certitude.

— Toi, tu te montres si troublée... Mère ?... Mère chérie?...

— Mon erreur me confond !... Et puis, te voir tellement malheureuse, quand j'avais cru tout arranger !... Marthe, alors, tu dis que... M. Chavançon ?... Ah ! je ne puis pas t'interroger... Raconte-moi tout... de toi-même... »

Elle attire contre son sein la face éplorée où le regard, intensément curieux, finirait par la vaincre; et elle prononce, près de la chevelure pareille à la sienne :

« Essaie de tout me dire, mon petit... Aidons-nous, comme nous nous aimons... M. Chavançon, disais-tu ?

— Mon amour pour lui devait être très ancien... Aux premiers mots qu'il m'a dits...

— Quand était-ce ?

— Au début de notre deuil.

— Et tu crois... qu'il ne t'aime plus ?

— J'en suis trop sûre, maman !

— L'époque ?

— Que tu me parles avec dureté !... Je ne te reconnais pas.

— Mon enfant, la fièvre de savoir fausse mon accent... De la dureté ?... Moi ! ... Envers toi, Marthe !!... J'ai une inquiétude... qui me fait si mal !

— Je ne veux pas que tu aies mal !

— Mon amour !... Je t'assure... Tu ne peux pas savoir... combien je suis malheureuse !... Oh ! par ma faute ! Ne m'être aperçue de rien !... Oui, la douleur enivre !... Voyons ?... Quand est-ce arrivé ?... Une mère éprouve si profondément !!... Ah ! je ne dirige plus mes paroles...J'ai peur de tes interprétations...

— Maman !

— Parle, toi !... Il faut que je me taise !... Que je me taise, Marthe !... »

Mme Breux, les poings aux lèvres, répète son vœu de mutisme, dans une exaltation qui tend au délire. Elle la réprime, afin de ramener, sur sa poitrine où le cœur heurte à chocs pressés, la tête d'angoisse qui se soulevait pour plaindre et savoir.

« C'est impossible... ce garçon... qu'il t'ait aimée... et puis... Ah ! Marthe, aide-moi !

— Je réclamais ton secours, maman. Voilà qu'il te faut le le mien !

— Tu ne sais pas combien je t'aime !

— Ma pauvre maman !

— Je voudrais toute la souffrance pour moi !

— Je ne veux pas que tu souffres !

— Aide-moi... Alors ?... Allons, parle, chérie... Tu n'as pas de meilleure amie !... Depuis quand... crois-tu... qu'il... ne t'aime plus ?

— Depuis trois mois.

— Trois mois !...

— Oui, exactement... Il vient à la maison aussi souvent... Il a changé d'attitude envers moi... Comme une chose se brise, d'un coup, tout a été fini... J'ai voulu croire à une réserve, à cause de toi, parce que je l'avais pénétré de mon scrupule... Mais, depuis trois mois, j'en suis à attendre de lui un seul mot, pareil à ceux dont il m'a révélé que je l'aimais !... Par rien, je n'ai pu démériter de lui !... Je me suis assez interrogée pour en être sûre... Pourquoi m'a-t-il sauvée du chagrin, par des mots... que je n'aurais écoutés de personne, ma-

man!... pour ne m'en plus adresser que d'ordinaires dont la banalité me glace?... J'ai voulu me défendre... J'ai même été coquette...

— Pauvre mignonne!

— On ne sait plus être coquette, quand on aime... On perd aussi tout orgueil... Je me suis plainte à Louise... Elle devait parler à son frère. Je n'ai rien pu obtenir d'elle... Il faut que je sache les raisons qu'il croit avoir...

— Tu m'effraies, mon enfant... Ne t'anime pas ainsi...

— A ma place, maman...

— Un verre d'eau!... Vite!... Ah! j'étouffe... »

Tandis que Marthe se lève, court à une console, remplit un verre d'eau, l'apporte, Mme Breux cherche l'air, la face blême. Elle boit, à gorgées difficiles. Son remerciement va, dans un sourire navré, à la vie qui lui est rendue et à sa fille qui demande, folle de terreur :

« Tu es mieux?

— Ce que j'ai ressenti n'aurait pas pu durer une seconde encore... C'était bien atroce... J'étouffais... Mon cœur déchiré...

— Pauvre maman!

— Ne me plains pas... Moi!... Qu'est-ce que ça fait?

— Pourquoi parler ainsi?

— Je suis injuste, parce que je souffre... Ça va mieux, Marthe... Raisonnons un peu, pour bien agir... La coupable, c'est moi... qui n'ai rien vu!... C'est à moi seule d'aviser... Tu ne dois pas te compromettre davantage... Je parlerai à... M. Chavançon.

— Maman...

— Je lui parlerai, Marthe... Ne t'alarme pas... Je te guérirai de cet amour, mon enfant!

— J'aime René!... Il ne faut pas admettre que ce soit fini!

— Je n'admets rien... Seulement, si tu devais renoncer...

— A lui! jamais!

— Enfin, si ta crainte de n'être plus aimée n'était pas une erreur, je te le dis, moi : tu guérirais!... Oui, tu oublierais, Marthe!...

— Jamais, maman!

— On ne peut pas dire : jamais! à ton âge... Les douleurs incurables viennent quand on a vécu assez pour ne plus en-

visager qu'un avenir très raccourci... A vingt ans, le cœur prête : rien ne le brise... Le premier amour naît d'un mot, pour un regard... Il lui fallait éclore... Au moindre prétexte, sa floraison éclate... Tes vingt ans aiment la nouveauté de la vie : ils la pressentent et ils ne préfèrent personne.

— J'aime René !

— Tu le crois, ma chérie !... Oh ! fie-toi à mon expérience : elle est infaillible, à cause de ma responsabilité qu'elle engage... Je connais cent exemples de ce que je t'affirme... M. Chavançon t'a parlé... Grisée par ses mots, tu l'as découvert... Ils ont éveillé chez toi un désir qui a emprunté son visage... Ton amour, c'est ton ambition d'être une femme... Tu aimes le plus magnifique espoir et le but de ton existence... Pour les détruire, il faut plus que le caprice d'un homme, crois-m'en !... Oh ! ma petite, il faut me croire !

— Je le voudrais.

— Ne me laisse pas m'égarer dans des théories... Que je te conduise, Marthe !... Aie la même confiance en moi, que j'ai gagnée par ma longue sollicitude et que je ne puis croire que j'aie perdue ! Je dirai à M. Chavançon tout ce qu'il doit entendre.

— Tu me défendras bien, dis ? »

Mme Breux répond à sa conscience accusatrice :

« Je ne vivrai plus que pour ta protection, Marthe.

— Comme tu as prononcé cela !

— C'est un chaos dans ma pauvre tête... Chérie, j'aurais besoin de me recueillir, avant de lui parler.

— Je ne voudrais pas te laisser, dans l'état où tu es... Et dire que c'est à cause de moi !

— Surtout, ne t'accuse pas : cela me fait le pire mal !... Non : je suis responsable... lourdement fautive !... Laisse-moi retrouver ma pensée, et l'ordonner... Marthe, épargne-moi la tendresse malheureuse de tes chers yeux... Ils m'affolent... Ils me perdent... Je n'ai plus de force...

— Maman ! »

Elles s'étreignent, abîmées de douleur ; et le mauvais hasard les guette, pour surgir de leur silence.

« Ecoute, Marthe : M. Chavançon peut venir, d'un moment à l'autre.

— Comment cela ?

— Oui. Il peut arriver.

— Tu l'as donc vu aujourd'hui ?

— Nous nous sommes rencontrés pendant ma promenade : il n'y a rien d'extraordinaire !

— En effet, maman. Mais, pourquoi ne m'en avoir rien dit?

— Pourquoi ?... Le sais-je ?... C'était banal, une telle rencontre. M. Chavançon m'a demandé la permission de se présenter ici... comme presque chaque jour... Cela tire une importance de la conversation que nous venons d'avoir... Elle m'a toute anéantie... Tu le vois assez, mon enfant !... Tu m'épuiserais, par un interrogatoire qui ne me trouverait plus maîtresse de mes réponses... »

Marthe fait un pas vers la porte et, se retournant :

« C'est bon, mère. Je vais monter chez moi.

— Embrasse-moi, avant !

— Maman !... Ma toute maman !

— Oui, ta toute maman, comme autrefois, parce que tu es ma toute petite fille qui souffre... »

Elle ne se résoud pas à la séparation. Enfin, Marthe sort.

Abandonnée à elle-même, la mère est une bête fourbue après la chasse, que les abois, les trompes, les fouets, le tumulte de la cavalerie étourdissent encore.

Les paumes aux dents, ses coudes pour soutien, elle parle, d'une voix inintelligible, oppressée. Des minutes s'écoulent, dont elle ne sait rien.

Telle est son attitude, la femme de chambre, qui était entrée, s'arrête, n'ose un mot, la regarde.

« Lui !... Que ce soit lui !... Lui !... » dit Mme Breux, dans un souffle ; et il lui semble que l'accusation de sa chair emplirait le monde.

Elle est lente à reconnaître la domestique dont la présence a fini par attirer sa vue :

« Qu'est-ce que vous faites là, Julienne ?

— Je venais... pour un livre que mademoiselle m'envoie chercher.

— Eh bien ! prenez-le.

— Il doit être sur la petite table.

— Oui, justement... C'est tout ?

— Madame n'a besoin de rien ?

— J'ai besoin d'être seule.

— C'est que madame a l'air souffrante...

— Merci, Julienne... Qu'on ne me dérange pas... Restez à à la disposition de mademoiselle.

— Si quelqu'un venait ?

— Je ne recevrai plus personne... Sauf M. Chavançon, qui entre tout droit, sans qu'on l'annonce...

— Il me semble le voir, madame.

— Ah ?

— Oui. C'est bien M. Chavançon. Il ouvre la grille... Il vient...

— Allez, Julienne... Allez donc !... Mademoiselle attend son livre.

— Bien, madame. »

A deux mains,elle appuie contre son cœur. Il menace d'éclat tement. Lourd, gonflé, douloureux, il cogne, cogne, et cogne De nouveau, elle est à l'agonie. L'affre terrible qui la dresse,ne saurait se prolonger. Elle ne respire plus,tous les sens diminués Qu'elle demeure debout, c'est un miracle d'équilibre et de résistance. Elle est infiniment belle, baignée de la lumière où s'épanouissent les premiers ors du crépuscule.

Un baiser à la nuque et son prénom chuchoté amoureuse-ment, réveillent sa vue, son ouïe, son toucher, sa mémoire. Toute la passion de vivre rappelée en elle, la fait s'écarter de son amant et lui intimer, le ton rauque :

« Plus jamais, entendez-vous ! »

Aussitôt, humble pour avoir cru l'offenser :

« Je meurs de honte ! » gémit-elle.

L'homme, perplexe, se décide à sourire. Son chapeau, sa canne, ses gants déposés, il constate et questionne, à l'aise :

« Tellement changée, Marguerite !... Que t'ai-je fait ?

— Ce que vous m'avez fait !... Vous !...

— Je frissonne encore de toi... et voilà ton accueil !

— Oh ! tais-toi, René !

— Je n'aspirais qu'à te revoir, dès que nous nous sommes quittés !

— Rien que ta voix me reprend !... Je meurs de honte, René... de honte et du désespoir que tout lien soit brisé entre nous !

— Tout serait fini ?... Tu es folle !... Pourquoi ?

— Tu aimais Marthe et tu le lui as dit.

— Marguerite, tu dois m'entendre !

— Tu l'as captée dans tes mots !... René, toi, que tu aies fait cela !... Une jeune fille !... Ma fille ! !

— Je croyais l'aimer... Je l'ai cru, très loyalement... Tu m'as pris tout d'un coup, toi, sans que je pusse voir le mal ni le bien !... Il n'y a plus eu que toi !...

— Oh ! l'abominable lâcheté !

— Marguerite, prononces-tu un pareil mot contre notre amour ? Est-ce toi !

— Ah ! pourquoi nous être aimés ?

— J'avais presque vécu auprès de toi et je te méconnaissais... Rappelle-toi... Une seule minute nous a donnés l'un à l'autre... Nous n'avons eu besoin d'attente ni de phrases. Nos deux cœurs avaient accompli un grand chemin pour se rencontrer, sans nous avertir... Vais-je te répéter ce que nous nous sommes tant redit, dans l'éblouissement de tant de bonheur !

— Tais-toi, mon René !

— La « belle Madame Breux », comme te nommaient mes parents et nos amis, je l'ai admirée, toute mon adolescence ! Tu m'imposais, par ce titre... D'un mot, tu me faisais rougir. La première fois que je t'ai baisé la main, j'en aurais défailli, sans savoir que c'était d'amour !... Ce que j'ai cru aimer dans une autre, auprès de toi, c'était les souvenirs dont tu as enrichi et formé mon cœur d'homme ! Plus tard seulement, je me suis rendu compte que j'étais jaloux de ta grande douleur... et que j'avais, sourdement, toujours, détesté le mari que tu pleurais dans un deuil farouche.

— Ne parle pas de ce mort !

— Je défends notre vie !

— Oh ! René ! René !

— Je t'aime !... Et tu m'aimes, Marguerite !

— Il ne faut plus !

— Les amants que nous sommes n'ont jamais été libres d'eux-mêmes !

— Ah ! pourquoi avoir troublé Marthe ?

— J'ai cru l'aimer... Savais-je ce qu'était : aimer !... Toi, Marguerite, tu as effacé le monde à mes yeux, quand je t'ai aperçue dans cette magnifique aurore qui est l'amour !... Nos bouches se sont unies, et aucun de nous ne l'avait prémédi-

té... Ce jour-là, désolée, tu t'en souviens? tu te disais aux portes de la mort... Ça a été ton expression... J'en ai frémi, à me sentir pâle des mouvements de mon effroi!... Je t'ai découvert une gloire sombre : l'ardente couronne de la passion ! J'ai compris que tu pleurais des années perdues, au lieu d'un homme... Nous n'avons gardé la mémoire d'une prière ni d'une défense... Rappelle-toi!... Nous nous étreignions toujours, quand nous sommes remontés du gouffre de bonheur où nous avait jetés ensemble un oubli divin de l'univers !

— Quelle honte pour moi !

— Non, Marguerite : un grand, grand amour!... Nous lui étions prédestinés !... Il m'a mûri par sa possession et l'inquiétude continuelle de le perdre, pour avoir pu exister déjà sans lui !... Marguerite, tu ne peux m'accabler, ni te reprendre, ni anéantir un trésor que nous croirions impossible, si nous ne nous l'étions donné !

— Ah ! tais-toi, René, je t'en supplie !... Je ne veux penser qu'à mon enfant !

— Dans ces trois mois, Marguerite, je n'ai pas accordé une pensée... je ne dis même pas : un remords, tu m'entends !... à mes sentiments pour Marthe...

— Oh ! René !

— ... je n'ai vécu que de notre amour, en lui, pour lui ! Rien ne peut le détruire !... Marguerite, dis-le-moi, que rien, rien ne pourra le détruire ! »

Elle se livre aux grands bras forts de l'homme. Il l'a entraînée, en parlant, à l'écart des portes de la baie ouverte sur le perron. Le retrait où il l'a conduite forme une sorte de loge en prolongement de la pièce même. Le jour y est ombré, plus intime, déjà tout bruissant des confidences du soir prêt à naître de l'étreinte infinie des cieux et du flot.

Ils adoraient cette heure entre toutes, quand leurs amours leur semblaient abritées par leur puissance sincère, d'un retour de la fortune qui les avait permises. Les paroles, jetées dans un fier cri d'égoïsme en révolte par l'amant qui refuse la dépossession, vibrent encore autour du couple. Elles le reforment, harmonieux dans la douleur comme il l'était dans la joie.

L'atmosphère demeure émue du débat où Marguerite, entrée en accusatrice, n'a plus été bientôt qu'une victime divine de

l'holocauste. Elle n'est, désormais, qu'une femme livrée à sa chair souveraine, heureuse et obéie. Elle voudrait que son maître parlât encore. Elle l'entend dire « ce gouffre du bonheur » où les « avait jetés ensemble un oubli enivrant de l'univers ».

Et l'univers que la mort anéantit d'un signe pour chacun des hommes en le choisissant, l'univers cesse de la contraindre, de la guetter, de lui infliger le moindre devoir.

« Mon René ! » soupire-t-elle.

Il retrouve, dans les cheveux roux, si fins, fluides et d'un éclat métallique, le parfum où elle est toute exprimée. Et il mendie, très humblement, une promesse :

« Oui, dis-moi que rien ne pourra détruire notre amour. »

Le destin a jeté leurs dés. Il compte les points, afin d'en déduire la route de l'homme et de la femme.

« Notre amour a été le délicieux étonnement de mes jours, mon René... » commençait Mme Breux.

Il a suffi qu'elle entende marcher, au-dessus, au premier étage : Marthe reprend sur l'amante tous les droits de la meilleure fille à l'égard d'une mère, la plus inspirée de sollicitude.

« Notre amour est si impérieux que je ne puis le renier, pour protéger mon enfant... Je pressentais ma faiblesse avant de t'écouter... Et maintenant...

— Et maintenant ?

— Ah ! que j'aie trahi Marthe !

— Tu n'as trahi personne !

— Je l'ai dépouillée d'un bel avenir qu'elle espérait, René !

— Puisque tu ne savais pas !

— Toi, René, tu savais !... Mais, je n'examine que mes torts... Je ne savais pas, me dis-tu ?... N'importe une ignorance pareille !... Je ne veux aucune excuse à mon crime... Son châtiment épouvantable est que j'aie pu causer la première douleur de femme qui atteigne Marthe !... Ah ! cela, vois-tu, une vraie mère ne se le pardonnera jamais !... Mon but unique, René, sera, maintenant, de guérir ma fille de cette blessure... C'est mon irrévocable résolution. »

Elle est figée, roidie, soulevée par la maternité, devant son amant saisi d'un respect sacré. Il n'interroge, que longtemps après :

« Et moi ?

— Ah ! toi, tu oublieras.

— Je ne pourrai jamais !

— Tu dis cela... Tu es sincère, mon René... Malgré toi, va, contre ton cœur même, ta jeunesse te sauvera de désespérer !

— Ah ! ma jeunesse...

— Elle est puissante en nous, notre jeunesse !... Ce qu'il m'en restait... Oh ! ne proteste pas, je sais mon âge : dix ans de plus que toi... Oui, ce qu'il me restait de jeunesse, mon René, a pu me détourner du devoir le plus facile : la vigilance et la probité maternelles... Tu n'as même pas trente ans : ta jeunesse commence !... La mienne s'est toute en allée avec le soleil d'aujourd'hui... »

Sa voix a tremblé d'une si singulière façon, qu'elle en demeure interdite. D'un geste lent, dispensateur d'une indicible mélancolie, elle désigne l'horizon rouge qui borde le rose délicat du miroir marin où palpitent des flammèches d'or :

« Regarde, mon René : il a disparu, le soleil, derrière la mer.

— Marguerite !

— Nous n'y pouvons plus rien, mon pauvre chéri. »

Il revenait à elle, très malheureux. Elle l'écarte, doucement, puis, d'un ton clair et calme, elle précise sa sentence :

« Je ne me paie pas de mots. Ceux que je prononce viennent de mon âme coupable et douloureuse. J'ai souvent prévu ton détachement de moi. C'était l'ombre fidèle de ma joie tardive... Je me disais : un jour, il s'enfuira, pour ne pas me voir souffrir.

— Moi ?

— Hélas ! toi... Tu m'aurais parlé de ta carrière... J'aurais compris : il ne m'aime plus assez pour ne pas découvrir mes premières rides... Ah ! leur menace m'a fait pleurer dans tes bras !... Pars, comme tu serais parti un peu moins tôt... Voilà toute la différence !

— Que je parte !

— Oui... Pars, mon René, tandis que me reste la force de t'en supplier.

— Je ne pourrai pas : je t'aime trop, Marguerite !

— Pars, avec le regret de moi, au lieu d'en connaître la

lassitude. Tu m'épargneras de plus grandes douleurs, si tu souffres un peu aujourd'hui.

— Que veux-tu que je devienne, sans toi ?

— Et moi, si tu demeures ?... Oh ! sache-le : je mourrais, plutôt que de savoir notre abomination connue de Marthe !... Il faut qu'elle ne l'apprenne jamais !... En la consolant, je me consolerai peut-être... Elle t'oubliera, comme, toi, tu m'auras oubliée.

— Jamais ! je te le répète.

— Vous êtes jeunes tous les deux : j'ai confiance. Je le dis sans amertume : accepte cette mission en Asie que tu avais sollicitée, avant notre hasardeux voyage dans le rêve... Redeviens ce téméraire dont j'avais un peu peur...

— Tu souris presque...

— Ah ! ne sens-tu pas mon atroce déchirement, pour t'arracher de moi !

— Marguerite !

— Je ne sais si je pourrais encore tout à l'heure !... Nous deviendrions d'impardonnables criminels, René, de risquer que ma fille apprenne notre faute !... Si tu m'as aimée...

— Si je t'ai aimée !

— Promets-moi d'être parti, demain.

— Puis-je espérer mon retour ?

— Ah ! laisse la vie te prendre, mon enfant !... Tu es libre !... Donne-toi tout à elle ! Elle te le rendra, en satisfactions de savant, en honneurs, en amour... Oui, en amour !... Je te l'affirme, avec une clairvoyance implacable !... Tu ne retrouverais en moi qu'une vieille femme, après la plus courte séparation : il ne faut jamais nous revoir.

— Pourtant, Marguerite...

— Abrège mon martyre !... Je t'en supplie, au nom même de ce que je tue en moi !... Je finirais par hurler ma douleur... Elle me monte à la gorge ! Si Marthe nous surprenait maintenant, il me semble qu'elle lirait, sur mon visage, la convulsion de mon coupable et merveilleux amour... Je le renonce pour elle, René ! Et il était ma jeunesse !... Va-t'en ! Je t'en conjure !... Emporte ma jeunesse !... Je n'en veux plus, pour n'être, désormais, qu'une mère !

— Marguerite !

— Pars... pendant que j'écrase mes yeux sous mes poings, pour ne pas voir ni pleurer... Va, mon René... Va...

— Adieu, Marguerite!

— Travaille... Réussis... Oublie que tu m'as vue désolée... Adieu!... Aime, mon bien-aimé!...

— Jamais!... Adieu, Marguerite! »

Quand elle relève la tête, l'amant est parti. Elle se traîne vers le perron. Là, elle regarde l'embrasement des nuées et des vagues; et c'est son propre crépuscule qu'elle contemple.

Son cœur, tantôt riche d'un trésor de joie, est une plaie misérable. Elle s'est immolée. Cette absence qui débute durera, pour elle, jusqu'à l'heure dernière.

Si affligée qu'on ne tirerait pas d'elle une parole, elle demande, de toute son âme, par ces yeux dont elle sonde, au delà des profondeurs aériennes, l'inconnu que prépare son renoncement :

« René, pourquoi es-tu parti quand même? »

Le silence choit de l'éther livide et mauve, sur le chant grave de la marée. Mme Breux devine, dans une meurtrissure nouvelle, que son pauvre amour sacrifié ne voudra pas mourir.

« Maman! » appelle Marthe.

La mère s'interdit tout regret : il faut, maintenant, que sa fille soit heureuse. La tâche quotidienne est là, entourée d'embûches, tentante d'autant plus qu'elle apparaît, à pied d'œuvre, plus aride.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

La Mêlée symboliste, par Ernest Raynaud, 1 vol. in-18, 2.50, La Renaissance du Livre. — *Baudelaire et la religion du Dandysme*, par Ernest Raynaud, 1 vol. in-16, 1 fr., Mercure de France. — Henry Derieux : *Baudelaire. Trois Essais*, 1 vol. in-16, 1 fr., Nouvelle libraire littéraire, Bâle. — Daniel Halevy : *Charles Peguy et les cahiers de la Quinzaine*, 1 vol. in-18, 4 fr. 50, Payot. — *Œuvres posthumes de Charles Péguy : Clio, Dialogue de l'Histoire et de l'Ame païenne*, 1 vol. in-18, Nouvelle Revue Française. — *Charles Peguy et sa mère*, par André-M. de Poncheville, 1 vol. in-16, 2.50, Cahiers de l'Amitié de France et de Flandre. —*Almanach de l'Amitié de France et de Flandre pour l'an de victoire 1919*, 1 vol. in-16, 2 fr. 50.

L'heure est venue, peut-être pas encore de comprendre ce que fut le renouveau du symbolisme, mais d'apporter les documents qui permettront aux critiques de demain de le classer définitivement dans l'histoire des lettres. Définitivement ! Non, car la critique de chaque siècle est une déformation et une sorte d'adaptation au moment. Il est donc intéressant d'entendre les souvenirs d'un poète qui a vécu cet âge héroïque et y a participé. M. Ernest Raynaud, dans cet ouvrage qu'il intitule la **Mêlée symboliste**, nous dira l'état d'âme collectif et unanime, avant l'unanimisme, de ces jeunes esprits écœurés du matérialisme et du réalisme et ivres de rythmes essentiels, comme écrivait Mallarmé. Dans ce premier tome, qui va de 1870 à 1890, M. Raynaud nous fait assister à l'évolution du mouvement symboliste, depuis ses toutes premières manifestations individuelles, jusqu'à la fondation du *Mercure de France*, organe officiel du symbolisme. Manifestation individuelle ! Oui, et en dehors de tout esprit d'école. Il ne faut pas oublier qu'en 1873, ainsi que le rappelle M. Raynaud, « parurent trois volumes, auxquels d'ailleurs personne ne prit garde, mais qui auront une grande répercussion sur le mouvement symboliste » :

Une Saison en Enfer, d'Arthur Rimbaud ;
Les Amours jaunes, de Tristan Corbière ;
Le Coffret de Santal, de Charles Cros.

Du groupe parnassien lui-même se détachent quelques dissidents qui deviendront les maîtres de la nouvelle Ecole (on ne sait pas encore si elle sera décadente ou symboliste) : Mallarmé, son intuition et son sens du mystère, Verlaine et la musique de son âme. Autour

d'eux se groupent peu à peu ceux qui deviendront demain la phalange sacrée.

Nous assistons à la naissance et à la mort de petites revues qui ont une grande signification : *Lutèce,* où se révèle Jules Laforgue, le prophète de l'inconscient, sorte d'Hamlet déguisé en Pierrot; *le Scapin*, où Alfred Vallette, qui devait devenir le Grand Editeur de tous les Symboles, écrivait : « On peut dès maintenant affirmer que la littérature de notre fin de siècle ne sera pas symboliste.. » ; *la Vogue*, qui fut peut-être l'expression la plus pure du symbolisme naissant : le vers libre y naquit, avec Gustave Kahn, et ce fut dans cette petite revue de quelques feuillets, que parurent d'abord les *Illuminations*, les *Moralités légendaires.*

Et puis voici l'étrange aventure d'Anatole Baju, maître d'école qui se fait chef d'école. Le *Décadent*, où M. Raynaud, — « dont la haute compétence n'a jamais subi l'irrévérence du doute », écrivait Baju, — tenait toutes les critiques, littéraire, artistique et théâtrale. Le nom de Baju est à jamais entré dans l'histoire littéraire. Son bagage littéraire n'est certes pas très considérable, mais, dit M. Raynaud, il a rendu service aux écrivains nouveaux, « car plus que personne il a contribué à créer autour de leurs œuvres une agitation profitable. N'oublions pas que tous ses articles étaient repris et commentés par la grande presse. »

Mais, pour beaucoup encore aujourd'hui, ces grands poètes, y compris celui qui les qualifia ainsi, demeurent des « poètes maudits » : vous aurez beau, écrit M. Raynaud, corner aux quatre coins du monde les noms de Corbière, de Rimbaud et de Mallarmé, ces trois génies n'en resteront pas moins glorieusement obscurs et triomphalement méconnus. Ce sont, dans tout l'absolu du mot, des réfractaires. Leurs vers n'auront jamais « que les admirations qu'ils méritent ». Hier encore, sous la Coupole, M. Barthou félicitait l'ombre vaine de Roujon de n'avoir rien compris à Mallarmé, — signe de santé intellectuelle sans doute ! Le chroniqueur du *Temps* qui rapporte le mot répond lui-même avec une timidité sans conviction ; « On peut admirer Mallarmé. »

M. Raynaud évoque, à propos de ces Poètes Maudits, le souvenir de Villiers de l'Isle-Adam, qui a, pour le sauver de l'oubli, dit-il, son nom prestigieux, ses légendes ancestrales... ses œuvres aussi, cette *Eve future*, par exemple, « nouvelle adaptation de la légende de Faust, où la Science a conquis le rôle du Diable ». L'influence de Villiers dans le mouvement symboliste n'a jamais été bien définie. Pourtant il fut un de ceux qui, avec Hello, apportèrent une âme, une pensée, une philosophie à tous ces poètes imagiers. Tandis qu'ils culbutaient les palais de faux-marbre des derniers Parnassiens, c'est Villiers qui leur apportait des pierres symboliques pour construire

leurs nouveaux temples. Mais le symbolisme fut presque exclusivement une esthétique. Seul, peut-être, l'auteur du *Livre des Masques* s'inquiéta de lui donner une signification philosophique, le rattacha à l'idéalisme et à l'individualisme en art. Idéalisme, divinité éphémère de l'homme, la doctrine était trop cruelle pour des poètes. Nous les voyons entrer dans les temples symboliques qu'ils se sont bâtis eux-mêmes, tomber à genoux sur les dalles et prier le mystère. Verlaine mêle à l'encens le parfum de la femme; Le Cardonnel, Retté, et jusqu'à l'esthéticien de l'Ecole, Charles Morice, saisis de vertige, sont happés par la grâce. D'autres, d'autres encore ne veulent plus chanter que le nom de Marie.

M. Raynaud nous explique encore en quoi « les *Décadents* dissemblaient des *Symbolistes* », en ce sens, dit-il, qu'ils admettaient l'émotion directe, la traduction exacte des phénomènes de la vie au lieu d'en exiger la transposition.. » Les symbolistes purs voulaient, ambitionnaient de créer un nouveau mode d'expression. C'est que, explique M. Raynaud, les symbolistes étaient en majorité d'origine étrangère.

Ils n'étaient pas retenus aussi solidement au respect de la tradition. Et ce qui donnerait une valeur à cet argument, c'est qu'ils avaient commencé par substituer aux mythes helléniques, qui forment, le plus clair de notre patrimoine lyrique, les mythes scandinaves. Ils se sentaient plus d'affinités pour les légendes de *l'Edda* et des *Niebelungen*.

Peut-être, mais ils retrouvaient dans ces mythes scandinaves la tradition celtique, notre vraie tradition française. Les mythes helléniques ne sont pour nous qu'un dépôt sacré. Nous ne sommes tout de même pas des Grecs.

Le symbolisme, comme le romantisme, fut une nouvelle tentative de retrouver cette vraie tradition d'avant la terrible et trop belle Renaissance, qui a, pour jamais, interrompu l'évolution spontanée de notre littérature.

En attendant la suite de cette étude où l'anecdote se mêle à la critique de façon harmonieuse, M. Raynaud conclut déjà : Les symbolistes « ont défriché des terrains nouveaux, projeté une lumière vive dans les arcanes de l'être, éclairé des dessous jusque-là inexplorés. Ils ont enrichi et assoupli la langue ».

Je ne veux que signaler ici un autre petit volume de M. Ernest Raynaud : **Baudelaire et la Religion du Dandysme**, ces pages ayant été publiées dans le *Mercure*. Il y soulève, sans m'avoir encore convaincu, la question de la virginité de Baudelaire. Virginité, prétendent Rops et Nadar, ou seulement une chasteté volontaire qui intensifie les débauches cérébrales ! Et, en vérité, les vrais débauchés, ne sont-ce pas les chastes que les images charnelles hallucinent?

De M. Henry Dérieux, une plaquette : **Baudelaire**, qui contient

trois essais sur le poète où il nous le montre dans sa tendresse pour les bêtes, car, dit-il, dans son cœur saccagé « par la griffe et la dent féroce de la femme », le poète garde seulement le culte apitoyé des pauvres et des meurtris, de tous ceux qu'il reconnaît pour ses frères, parce que, avec lui,

Ils tettent la douleur comme une bonne louve.

Mais les mots cités ici : son cœur saccagé « par la griffe et la dent féroce de la femme » seraient peut-être une réponse à la question étudiée par M. Raynaud. La raison de la chasteté de Baudelaire est peut-être qu'il avait été irrémédiablement blessé par la griffe et la dent féroce de la femme.

§

On ne saurait rattacher Péguy au mouvement symboliste, ni à aucune école, car Péguy a tout ignoré des querelles purement esthétiques, bien petites choses d'ailleurs pour quelqu'un qui veut sauver l'Humanité, d'abord par le socialisme, ensuite par une religion nouvelle. Religion qui s'appuya d'abord sur le bergsonisme, mais s'en évada et réintégra l'Eglise catholique. M. Daniel Halévy, qui vient d'écrire, après celle de Nietzsche et de Wilson la vie de Péguy : **Péguy et les Cahiers de la quinzaine**, nous fait assister à cette conversion qui n'est pas une conversion, puisque Péguy n'a jamais cessé de chercher le salut. Péguy, écrit M. Halévy, veut constamment ce que les humanités classiques ont voulu.

Contre l'abaissement militaire des esprits, contre la domination des forces aveugles et de l'argent, il maintient l'idée antique de la culture, l'idée révolutionnaire de la liberté et l'idée chrétienne du salut, qui toutes trois ont pour fin la plus grande noblesse, l'élément de l'homme.

Mais ce qui est curieux, c'est que l'on retrouve dans l'œuvre et dans la vie de Péguy cette question de la grâce qui a tourmenté ou rassuré tant d'âmes d'élite aux siècles précédents. Pour lui aussi, la grâce suffit à tout et supplée à tous les rites, et il se console d'être excommunié, de vivre auprès d'une femme incroyante et d'enfants qui ne sont pas baptisés, en se disant que la prière et l'espérance sont des biens qui ne peuvent lui être ôtés. Et puis, il y a la grâce : « Je connais, dit-il, des Juifs qui ont des grâces étonnantes. Ce qu'il y a d'embêtant, ajoute-t-il, c'est qu'il faut se méfier des curés... Comme ils ont l'administration des Sacrements, ils laissent croire qu'il n'y a que les Sacrements... » D'ailleurs d'autres chrétiens vécurent comme lui. Jeanne d'Arc, à Domrémy, se retrancha volontairement de la communion des fidèles. Elle cessa de pratiquer, elle pria, et la prière suffit à grandir, à munir ses forces, rappelait souvent ce pauvre Péguy. Mais il y a une hérésie plus belle encore

dans sa religion, et qui se résume dans cette phrase : *Nous sommes solidaires des damnés éternels.* Et, de même que jadis, très humainement, il avait voulu sauver les hommes de la misère terrestre et charnelle, comme il disait, de même maintenant il veut emmener avec lui tout le monde au Paradis : sa femme incrédule, ses enfants non baptisés, et tout le bon peuple de France qui ne pratique ni ne croit et pourtant ne pèche pas. En vérité, il aimerait donc être damné. Il explique : « Au fond, c'est une renaissance catholique qui se fait par moi... »

Je trouve dans ses œuvres posthumes, **Clio, Dialogue de l'histoire et de l'Ame païenne**, que vient de publier la « Nouvelle Revue Française », œuvre un peu déconcertante par la lenteur des idées que l'on voudrait pousser, enfin, vers la lumière définitive, — cette phrase émouvante comme le Destin. Il parle, ou plutôt Clio parle de l'infériorité des dieux qui ne meurent jamais, qui ne risquent ni la mort, ni la misère, ni le risque même.

« Il me manque, dit-elle, naturellement, mais il manque aux dieux hommes ce qu'il y a peut-être de plus grand dans le monde, et de plus beau, et de plus grand et de plus beau dans Homère : d'être tranché dans sa fleur ; de périr inachevé ; de mourir jeune dans un combat militaire... Μινυνθάδιος αιών, un âge bref, un temps diminué, voilà précisément ce qui manque à la grandeur des dieux. »

Et Clio, lasse de son inutile éternité, songe avec envie à la mort d'Antigone, et la page est belle ;

Antigone a plus fait dans le soir de sa mort que moi je ne ferai jamais dans les innombrables soirs. Antigone, la jeune Antigone en une seule journée a rempli son destin. Et moi dans mes inoubliables jours je n'emplirai jamais rien, ni mon sort ni un autre, ni le tonneau des Danaïdes, parce que je n'ai ni sort ni fortune, dit-elle, parce que je n'ai rien et pas même un tonneau crevé.

On trouverait dans ce gros livre des pages de cette qualité, noyées dans cette succession de petites vagues qui reculent dès qu'elles ont léché les cailloux de la grève, qu'est le singulier style de Péguy. Cette page, par exemple, sur la chanson de Malbrou et la romance de Chérubin, où cette répétition perpétuelle des mots est un bercement rythmique bien adapté au sujet.

A ces deux volumes, il faut ajouter ce petit livre pieux que vient de nous donner M. de Poncheville, aux *Cahiers de l'Amitié de France et de Flandre*, **Charles Péguy et sa mère**, où il nous conte une visite à la vieille mère de Péguy dans la maison basse et grise d'un faubourg d'Orléans. Elle parle de son glorieux fils avec simplicité, raconte son enfance pieuse et sage, comme dans les vies de Saints des images d'Epinal. Et Péguy n'est-il pas une sorte de

saint? « Il était bon catholique, dit la vieille femme. Il avait relâché un petit peu et puis repris. »

Et voici qu'elle donne, dans sa naïveté, une bonne leçon à ceux qui se mêlent d'écrire :

— Tout ce que Charles désirait, il l'avait : des couleurs, un livre. M. Suarès n'a pas bien écrit son enfance ; *quand on veut écrire, il faut dire la vérité*. Et ce sont là de pauvres choses touchantes. Voici *l'Almanach de l'Amitié de France et de Flandre* qui est un vrai Almanach avec un calendrier, des contes, des poèmes et de petites histoires, illustré de bois par Henri Gros et Ch. Berjole. Des vers de R. Valery-Radot, Ch. Ramaekers, Ch. Grolleau, des poèmes de Paul Claudel, de M. Gauchez, et de M. de Poncheville, créent une atmosphère religieuse, une atmosphère d'encens.

JEAN DE GOURMONT.

SCIENCE SOCIALE

Georges Lecomte : *Clemenceau*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Gustave Geffroy : *Clemenceau*, texte anglais et français, Crès 3 fr. 50. — Ossip Lourié : *La Russie en 1914-1917*, Alcan, 3 fr. 50. — Gabriel Domergue : *Du plaisir, de la boue, du sang. La Russie rouge*, Perrin, 3 fr. 50. — Roger Picard : *La Vie chère et la Hausse des Salaires*, 34 rue de Babylone, 1 fr. 50. — Memento.

La Science sociale a le privilège, faut-il dire enviable ? d'avoir dans son domaine l'actualité politique, et c'est pour cela que je dois parler de ce qu'il y a pour nous de plus politique et de plus actuel, à propos de deux livres de M. Georges Lecomte et de M. Gustave Geffroy qui portent le même titre : **Clemenceau**, simplement. Notre Tigre national, à tous les immenses bonheurs qui ont échu à sa vigoureuse vieillesse, ajoutera celui d'avoir pour historiens psychologues deux des esprits les plus distingués de ce temps, l'impeccable président de la Société des Gens de lettres qu'est M. Georges Lecomte et le parfait président de l'Académie Goncourt qu'est M. Gustave Geffroy. A leur suite, et très modestement, j'essaierai de dire de M. Clemenceau ce qui me semble convenir.

Nous ne serons jamais assez reconnaissants envers lui. Au moment le plus critique de la guerre, à l'heure où une défaillance grave pouvait tout perdre, et où cette défaillance allait peut-être se produire par la criminelle indulgence d'un de nos ministres pour une bande de traîtres, et par l'excessive indulgence des autres ministres à l'égard de ce collègue, Clemenceau a eu l'immense mérite de se lever contre cet homme et de le clouer au pilori d'une formule si juste que la Haute Cour n'a pu que se l'approprier pour le condamner : « avoir méconnu, violé et trahi ses devoirs de ministre ». Et s'il n'est pas permis d'affirmer que ce vieux lutteur a ainsi sauvé la France, car rien ne dit que la France n'aurait pas résisté victorieusement au bol-

chévisme des amis de M. Malvy, il est juste de penser qu'il a prévenu un danger certain, imminent et qui pouvait devenir terrible. Ceci, la France ne l'oubliera jamais. En donnant une voix à l'indignation générale, en incarnant en lui le sentiment national le plus pur et le plus fort, notre Premier a été récompensé de ses deux grandes vertus, le courage et le patriotisme, et récompensé de la façon la plus adéquate, puisque c'est la lâcheté et la trahison, justement, qu'il a écrasées.

Ses prédécesseurs au pouvoir peuvent voir ainsi combien ces vertus sont précieuses. Certes tous, Viviani, Briand, Ribot, Painlevé sont supérieurs à Clemenceau en éloquence, en intelligence, en compétence, mais ils ont tous manqué sinon de patriotisme, du moins de courage civique ; aucun n'a eu cette simple petite assurance tranquille de dire à Malvy : Votre place, collègue, n'est pas ici. Et sans doute on pensera peut-être : Ils l'auraient dit s'ils avaient été de l'opposition et Clemenceau ne l'aurait peut-être pas dit s'il avait été au gouvernement. Mais avec des *si*, où n'irait-on pas? Donc prenons les choses comme elles sont, et louons Clemenceau d'avoir si bien saisi l'occasion que ses fautes même avaient faite favorable, et aussi le Président Poincaré d'avoir fait appel à lui sans se souvenir des paroles parfois bien vilaines que l'autre avait eues à son égard. Peut-être dans l'avenir les moralistes trouveront-ils que Clemenceau ne méritait pas ce bonheur ; il s'est conduit jadis très mal envers Thiers, envers Gambetta, envers Jules Ferry ; il a failli nous faire perdre la Tunisie et le Tonkin, et il nous a fait perdre réellement l'Egypte ; il a joué un rôle assez fâcheux dans le boulangisme, et le panamisme ; même quand il avait raison, il se mettait dans son tort par sa violence et son esprit de parti haineux ; s'il était mort en 1907 ou 1908, il aurait laissé une réputation bien médiocre ; oui, tout cela est exact ; mais il était vaillant et patriote, comme un bon communard de 1871, car nos communards n'étaient certes pas du tout des bolchévistes! Et cela l'a sauvé en le faisant, lors de Casablanca en 1908, regarder en face l'Allemagne, et en lui faisant en 1917 écraser cette punaise de Malvy. Et du coup tout est pardonné, tout est oublié, car enfin il vaut mieux ne pas avoir l'Egypte et ravoir l'Alsace-Lorraine et la ligne du Rhin, et c'est un peu grâce à lui que nous les avons.

§

Non moins actuelle et politique est la question du Bolchévisme dont nous parlent M. Ossip-Lourié dans **La Russie en 1914-1917** et M. Gabriel Domergue dans **La Russie Rouge**. Ce sont là deux livres remarquables ; le premier donnant en moins de 300 pages une vue claire de l'évolution mentale et sociale qui a conduit la Russie de Raspoutine à Lénine ; le second fournissant sur le

victoire et la domination bolchéviste des témoignages directs qui seront précieux à l'historien futur. Cette crise a déjà suscité une littérature très nombreuse, très variée, très décisive, et il est stupéfiant d'entendre des gens dire en hochant la tête d'un air entendu : « On ne sait pas ce qui se passe là-bas, attendons, il ne faut pas juger trop vite. » Hélas, ce qui se passe en Russie on ne le sait que trop ! et juger, nous pouvons le faire. Le bolchévisme est le mouvement le plus odieux, le plus honteux et le plus dangereux que l'histoire ait connu, car enfin, les pires guerres sociales de l'antiquité, les pires jacqueries du moyen-âge, les pires terrorismes des temps modernes avaient des excuses ou des contreparties que lui n'a pas. Le bolchévisme est le digne frère du kaisérisme dont il procède (car sans le tsarisme il ne serait pas né) et auquel il a toujours été lié, et s'il est moins nuisible que lui pour la liberté du monde, car il ne dispose pas de sa formidable organisation militariste et un faible effort suffira à l'abattre, il est beaucoup plus funeste pour la civilisation, puisque, si on le laissait faire, il ferait rétrograder la société humaine au niveau de celle des Papous, si ce n'est des chiens sauvages. De là le droit et le devoir pour cette civilisation, et pour la Société des Nations qui la représente, d'intervenir là-bas et de mettre à la raison la petite bande de brigands qui, profitant de l'incapacité des uns et de la lâcheté des autres, a pris le pouvoir et soumis les pauvres moujiks au plus dur régime qu'ils aient subi au cours des siècles, et Dieu sait s'ils en ont subi de durs avec Rurik, avec Ivan le Terrible, avec Pougatchef, avec tant d'autres ! Cette intervention, il faut bien espérer qu'elle finira par se faire, en dépit de l'opposition de notre extrême gauche et aussi, un peu, de notre extrême droite, car ici encore, comme pour l'intervention en Grèce et comme pour l'attitude vis-à-vis de l'Autriche, nos partis extrêmes ont curieusement marché d'accord (je vais encore être mal compris) ; mais ces tiraillements ne prévaudront pas contre le devoir très clair qui s'impose à nos libres démocraties d'Occident. A l'heure où j'écris ces lignes, un certain malaise de l'opinion publique se manifeste à la suite de l'invitation adressée par la Conférence de la Paix aux bolchévistes comme à leurs victimes ; ne nous frappons pas ; le président Wilson au début adressait lui aussi des invitations aux kaisséristes comme à leurs victimes : cela ne l'a pas empêché plus tard d'agir ferme, il agira de même ici. D'autant qu'au fond c'est la lutte contre l'Allemagne qui se poursuit ; les bolchévistes ont toujours été les agents du Kaiser et ce sont les prisonniers de guerre allemands seuls qui font la force de la garde rouge ; sauf Lénine, il n'y a pas un Russe dans l'état-major bolchéviste ; c'est une bande de juifs allemands qui a conquis la Moscovie pour le compte du pangermanisme ; en la détruisant, on fera coup double, on battra l'Allemagne et on délivrera la Russie.

§

Encore une question d'actualité, et singulièrement pressante, que **la Vie chère et la Hausse des Salaires** dont nous entretient M. Roger Picard dans une publication de l'*Association française pour la lutte contre le chômage et pour l'organisation du marché du travail*. La hausse des prix était déjà sensible à la fin de 1914 ; si on prend pour base la période 1901-1910 en lui affectant l'indice 100, on voit que les prix de gros étaient montés fin 1914 pour les principales denrées alimentaires à 120 et pour les principaux produits industriels à 125. Fin 1917, ils étaient à 288 et 402. Cette hausse était générale ; en partant du même indice 100 pour la même décade, on voit que les prix étaient montés fin 1917 aux indices suivants : 222 pour le blé ; 248 pour les pommes de terre ; 896 pour le riz ; 210 pour la viande de bœuf ; 257 pour le beurre, et ainsi de suite. Or au cours de 1918 les prix ont formidablement augmenté encore. Cette augmentation des prix a dépassé de beaucoup celle des salaires ; d'après notre auteur, les salaires ouvriers en 1916 avaient haussé de 10 à 15 o/o en moyenne par rapport à 1911, alors que le coût de la vie avait cru de 50 o/o, et l'écart n'a fait que s'aggraver depuis. De là la gêne de la population ouvrière, et même bourgeoise ; il n'y a que le paysan producteur qui aura traversé cette longue crise sans trop de souffrances à ce point de vue.

Maintenant d'où vient cette hausse des prix ? M. Roger Picard énumère diverses causes toutes justes, mais un peu confusément classées ; or il importe beaucoup de les ordonner exactement, car tout le mécontentement populaire, avec les dangers terribles qu'il recèle, vient de l'idée fausse que les gens qui souffrent se font du phénomène. La cause non pas unique, mais principale (je prends donc parti pour M. Ribot contre M. Klotz dans leur grande discussion de la Chambre lors du renouvellement du privilège de la Banque de France), c'est l'inflation du stock monétaire. Ce qu'on appelle prix n'est que le rapport entre une certaine quantité de marchandises et une quantité beaucoup moindre d'un métal nommé or ; tout dépend donc de l'abondance plus ou moins grande de l'or ou de ce qui en tient lieu. Avant la guerre, la France, pour ne parler que d'elle, disposait de 6 milliards d'or ; cet or, au moment de la guerre, a disparu, pourchassé à dessein, et a été remplacé par du papier monnaie ; il y en a, au moins, pour 30 milliards ; c'est donc comme si on avait trouvé une montagne d'or de 30 milliards ; les prix en ce cas auraient certainement haussé de façon vertigineuse, comme ils haussèrent au XVIe siècle quand la découverte de l'Amériquo doubla notre stock de métaux précieux ; même sans guerre, sans torpillages, sans spéculation, les prix, avec une émission quintuple de papier monnaie, auraient haussé presque comme ils ont haussé. Ceci

est très important, et si les gens le savaient, je ne dis pas qu'ils seraient soulagés, mais enfin ils seraient désenragés ; il est regrettable d'ailleurs qu'on ne l'ait pas dit et répété et corné à son de sirènes à tous les coins de l'horizon ; un « communiqué » d'économie politique de temps en temps n'aurait vraiment pas été de trop et serait encore très utile. Ceci dit, cette inflation du stock monétaire est la cause principale, mais non unique du renchérissement ; en effet, si c'était la cause unique, tous les prix auraient augmenté d'une proportion égale ; or, si l'on se reporte aux exemples que je donnais plus haut, on voit que le riz a augmenté trois ou quatre fois plus que le blé ou la pomme de terre : c'est donc qu'il y a une autre cause ; cette cause, pour le riz, c'est la cherté des transports maritimes ; pour d'autres marchandises, ce sera le manque de transports terrestres ou fluviaux, le défaut de matières premières, le prix de la main-d'œuvre et aussi la spéculation, l'accaparement, le parasitisme intermédiaire ; mais si on avait tort d'oublier ces derniers facteurs, ah ! cela non ! on aurait plus tort encore de ne voir qu'eux, comme font les gens simplistes et violents, et ceux qui les poussent.

Memento. — Daniel Bellet : *Crises économiques. Crises commerciales. Crises de guerre. Leurs caractères, leurs indices, leurs effets*, Alcan, 3 fr. 50. Ce livre posthume du distingué secrétaire perpétuel de la Société d'Economie politique reprend l'étude d'un problème très difficile auquel bien des spécialistes, Clément Juglar, Levasseur, Leroy-Beaulieu, bien d'autres, ont consacré leurs veilles. Pour M. Daniel Bellet, les crises économiques ne viennent pas de la surproduction, comme le pensent les socialistes qui en profitent pour demander que l'Etat intervienne et réglemente, mais de la surconsommation des capitaux, c'est-à-dire en somme du gaspillage ; les crises sont la rançon du progrès général, et tout en étant un mal en elles-mêmes, elles n'indiquent pas que notre organisation économique soit foncièrement mauvaise. — Maurice Bergès et Fréderic Besson : *Le Problème monétaire et fiduciaire*, Marcel Rivière, 5 fr. Les auteurs, qui dissertent fort posément sur le problème, courent la poste au triple galop (pages 146-148) quand il s'agit d'exposer leur solution ; il semble, autant qu'on peut comprendre leur brève panacée, qu'il s'agit, tout simplement, du papier monnaie, ce qui est vraiment découvrir l'Amérique ! Ce que j'ai dit plus haut sur la hausse des prix peut servir ici. — François Roger : *Les impôts sur le capital*, Marchal, 7 fr. 50. Cette monographie très fouillée ne peut être que signalée ici ; l'auteur a raison quand il demande, par exemple, la suppression des exemptions fiscales de pure faveur, mais quand il critique les atténuations d'impôts pour les familles nombreuses, il va bien loin. Souvenons-nous des lois caducaires ! dit-il. Mais que sait-il de leur résultat ? MM. Labbé et Cuq qu'il cite n'en savent pas plus long que lui, puisque l'antiquité ne nous a pas laissé de statistiques. A juger à vue de nez, autant penser, avec Montesquieu, qui vaut bien MM. Cuq et Labbé, que les lois caducaires ont été très efficaces et très salutaires. — Louis Ferasson : *L'Industrie du fer*, Payot, 4 fr. 50. Encore

un livre très technique. Le sous-titre : « Ce que tout le monde doit savoir sur la métallurgie du fer et ses produits, la fonte, le fer et l'acier ; la métallurgie du fer dans le monde et particulièrement en France », montre bien l'intérêt de l'ouvrage. On sait que la France va devenir le premier pays métallurgique d'Europe, et le second du monde après les Etats-Unis; le charbon nous manquera sans doute pour traiter le minerai, mais la punition de l'Allemagne peut consister en droits qui nous seraient concédés sur ses houillères de Westphalie. — Jean Dragon : *L'Aviation de demain. Son avenir industriel et commercial*, Berger-Levrault, 8 fr. De très intéressantes pages, notamment sur la poste aérienne et sur le tourisme en avions; un chapitre est consacré à la réglementation de la circulation aérienne que nécessiteront les lignes aéro-internationales de l'avenir. — Henri Malo : *Les pêches maritimes. Un tour sur le Doggerbank*, Bossard, 4 fr. 50. On sait que nous ne tirons pas de la mer le parti qu'en tirent les Anglais, Hollandais et Allemands : l'esprit de routine de nos pêcheurs, qui vont jusqu'à saboter les usines de conserves, est pour beaucoup dans cette négligence ; ajoutons-y le tort des compagnies de chemin de fer qui n'organisent pas de trains de marée, des municipalités qui mettent des droits d'octroi énormes sur le poisson, des capitalistes qui n'organisent pas de grandes sociétés de pêche, etc. — Georges Delahache : *Petite histoire de l'Alsace-Lorraine*, Grasset, 1 fr. L'auteur de « la Carte au liseré vert » était mieux à même que personne d'écrire cette histoire. — André Fribourg : *Le poing allemand en Lorraine et en Alsace, 1871-1914-1918*, Fleury, 4 fr. Un livre que tous les Alsaciens-Lorrains devraient avoir et qu'il faudrait rendre obligatoire dans nos écoles : on ne sait pas assez le supplice qu'ont dû supporter nos frères annexés pendant près d'un demi-siècle ! — Henri Hauser : *Les Régions économiques*, Grasset, 1 fr. La réintégration de l'Alsace-Lorraine aura probablement le contre-coup le plus heureux sur nos libertés locales; ce serait navrant, en effet, si en imposant à nos frères retrouvés notre vieille centralisation, nous leur faisions regretter leur précédente autonomie administrative ! Il y a une reprise du mouvement chez nous en faveur de la décentralisation, et le petit livre de M. Hauser expose la façon dont le ministère du Commerce comprend la constitution des régions économiques nouvelles; ce n'est d'ailleurs qu'un aspect isolé du problème. — Ferdinand Buisson : *L'organisation de la Société des Nations*, Ligue des Droits de l'homme, 0 fr. 75. Question tout à fait d'actualité, aussi. Il faut espérer que la bonne volonté générale prévaudra sur les anciens égoïsmes : mais qu'on n'oublie pas que la Société des Nations ne sera viable que par cette bonne volonté, justement, très loyale et très énergique contre ses ennemis tant kaiséristes que bolchévistes. — G. Séailles : *La Réforme démocratique de la Constitution*, Même Ligue. L'auteur précise bien les abus de notre régime : tyrannie des politiciens, favoritisme, chasse aux portefeuilles, et préconise la représentation proportionnelle, la décentralisation, la stabilité ministérielle, et surtout l'éducation civique. Tout cela est très approuvable. — Georges Deherme : *La Culture sociale de la Race*, 6, Boul. Madeleine, 0 fr. 75. Les publications du groupe Auguste Comte font toujours penser, et même quand on esquisse quelques réserves de détail, on ne peut que rendre hommage à la sincérité passionnée et à l'ardeur moralisante de son fondateur. — Probus : *L'organisation*

de la Démocratie, Bossard. Beaucoup d'excellentes choses ; le programme de l'A. N. O. D., comme s'appelle l'Action de Probus, se rapproche beaucoup de celui de toutes les grandes Ligues comme *la Ligue française*, *la Ligue civique* et même, malvysme à part, la *Ligue des Droits de l'Homme*. Il semble difficile qu'avec tant d'efforts convergents on n'arrive pas à des résultats positifs !

HENRI MAZEL.

QUESTIONS UNIVERSITAIRES

Les Compagnons : *L'Université nouvelle*, librairie Fischbacher. 4 fr. 50.

Malgré les bouleversements et l'anxiété de la guerre, malgré la concentration obstinée de l'attention publique sur les grands événements et les problèmes de la minute présente, le mal dont souffre l'université française apparaît partout, dans le propos, dans les faits, dans les écrits.

Nous avons rencontré aux armées un grand nombre de jeunes universitaires qui nous ont ouvert leur cœur, confié leurs déceptions, leur découragement, leur incertitude devant l'avenir. Depuis quelques années, nous ne pouvons ouvrir un journal ou une revue sans trouver des articles, des études, des polémiques, des enquêtes intéressant les devoirs, les difficultés, les programmes, les errements de l'université : ici un jeune maître expose pourquoi, au mépris de ses grades et d'anciens projets, il décide d'abandonner sa chaire ; là, des instituteurs racontent l'amertume et la déchéance de leur mission. Ailleurs, toutes sortes d'écrivains, émus de voir l'université se désintéresser de l'évolution des idées et des besoins de la race, dénoncent le péril et forment des vœux.

Un illustre savant français a coutume de le dire : alors que la reproduction des animaux est l'objet de multiples sollicitudes, celle de l'espèce humaine paraît abandonnée à maintes circonstances étrangères au but souhaitable. S'il en est ainsi, peut-on s'étonner que, parallèlement, la formation des êtres jeunes soit réglée par des protocoles désuets, indifférents aux exigences de l'époque ?

Mais voici un livre qui est comme un nœud, un peloton serré de griefs, de projets, de revendications, d'idées neuves, d'aspirations, d'arguments et de preuves.

C'est visiblement un livre écrit par des hommes jeunes et courageux, par des maîtres fraîchement détachés de la vieille mamelle universitaire, des maîtres ardents, résolus et qui savent tout ce qui leur a manqué. Ils ont puisé dans la guerre un rude et précis désir de réforme ; de toutes leurs forces, ils demandent que l'immense catastrophe contemporaine n'ait pas servi seulement à sauver l'ancien état des choses.

Ce livre s'appelle l'**Université nouvelle.** Il est signé : « les Compagnons ». Cet anonymat n'est pas frayeur, n'est pas timidité; mais bien modestie, effacement de la personnalité individuelle devant l'œuvre collective. Ce n'est pas un ouvrage d'amateurs, c'est un véritable mémoire que des professionnels présentent à leurs pairs, à leurs maîtres, à leurs élèves, au public; c'est un mémoire qui, par moments, prend les allures d'un réquisitoire ou d'un ultimatum.

Reprenant la belle formule de Wells, les Compagnons assurent avec raison que « le monde est plastique », que l'heure est aux réformes, que la guerre, comme une forge véhémente, a rendu malléables, ductiles, nos institutions et notre société. On doit en profiter pour tout remanier, pour tout repétrir. Il ne faut pas attendre que le métal refroidisse, que la coulée se fige. Il y a urgence et il faut agir. Il est inadmissible qu'une élite aussi riche, aussi variée que notre élite universitaire continue à être aussi mal utilisée, serve encore à des fins médiocres. Que la réforme soit « totale et franche »!

Les Compagnons ne sont pas seulement des destructeurs, ils ne sont pas seulement des esprits critiques à l'ironique et stérile clairvoyance. Ils ont un programme, vaste à la mesure de leur mécontentement. S'ils font le procès d'un régime révolu, c'est pour lui substituer quelque chose de neuf et de robuste. De l'esprit révolutionnaire, ils ont les deux grandes vertus : celle qui brise et celle qui instaure. A lire ce petit ouvrage, qui s'annonce modestement et résolument comme le premier d'une série, on a déjà l'impression d'une force cohérente, organique, disciplinée, volontaire, formée par la guerre à toutes les épreuves et à tous les sacrifices, une force qui s'oppose à une tâche immense, mais qui ne s'arrêtera pas dans la voie de l'accomplissement.

La France souffre dans son université, c'est-à-dire dans un de ses organes les plus nobles. Quelles sont les plaies? Quels sont les remèdes?

Vieille démocratie, la France vit pourtant sous le régime scolaire inefficace, démodé, absurde de l'école multiple. Elle dispense trois sortes d'enseignement : le primaire, le secondaire et le supérieur. Entre les deux derniers enseignements il y a un rapport assez rationel : celui-là prépare à celui-ci; mais, entre l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire, aucune relation raisonnable, une simple cloison étanche. Deux jeunes hommes qui ont bénéficié heureusement l'un de l'enseignement primaire supérieur, par exemple, l'autre de l'enseignement secondaire, ont des intelligences à ce point différentes qu'ils n'ont pas l'air d'être du même pays. Cela ne veut pas dire que l'un soit supérieur à l'autre, ou plus sage, ou intellectuellement mieux formé : ils ne se connaissent pas, voilà tout; ils

ne connaissent pas les mêmes choses; leurs tables de valeurs ne sont pas les mêmes; ils possèdent, du monde, deux représentations disparates et presque inconciliables. Ces deux jeunes Français parlent, avec les mêmes mots, deux langues distinctes. Cela ne les classe pas, cela les sépare. Ils ne sont pas de la même caste : l'un a reçu de l'instruction, l'autre en a acheté.

Est-ce à dire qu'il faille entreprendre une ridicule besogne d'unification contraire à la nature même ? Non pas ! Il faut soumettre à la même grande épreuve toutes les jeunes âmes d'un pays. Il faut ouvrir, à tous, l'école unique. Cette école est surtout unique par la qualité de son enseignement, de ses examens, de ses maîtres. Il est incroyable qu'en France certaines connaissances semblent réservées aux individus qui disposent de la fortune. Trop étroit, mal connu, mal utilisé, l'ancien système des bourses n'a favorisé qu'un petit nombre d'élèves. Les aptitudes seules et les efforts qu'elles inspirent devraient décider de l'instruction d'un enfant, de la qualité et de la quantité d'instruction de chaque enfant. C'est la maxime des vieux révolutionnaires français : « à chacun selon ses capacités, à chacun selon ses œuvres ».

Le livre des Compagnons est rempli de formules heureuses et concises. L'école sera unique, mais non point uniforme; elle devra s'adapter aux besoins de la région. La réforme universitaire est donc parallèle à la réforme régionaliste et décentralisatrice. A nos populations minières il faut, disent les Compagnons, des écoles professionnelles locales — il y en a déjà quelques-unes. — A nos populations agricoles ou forestières, il faut un enseignement approprié aux richesses de la province. Soit ! mais nous ne souscrivons pas à ces vœux sans quelque inquiétude. Il ne faut pas que ce régionalisme universitaire pousse à une spécialisation outrée, que répudient nos antiques passions encyclopédiques. Je connais certaine grande ville du centre qu'il conviendrait plutôt de retenir dans une telle voie, et qui, dans sa prospérité industrielle, ne donne pas moins l'impression d'une vaste cité illettrée où bien peu de choses rappellent la France instruite et spirituelle.

L'Ecole unique entreprend l'éducation de toutes les facultés humaines; ainsi les Compagnons voient-ils nécessité de s'occuper de l'esprit, de la volonté, du corps. Ce sont leurs propres termes. Je leur reproche de n'attacher point d'importance, jusqu'alors, à la culture et à la direction des facultés affectives, d'une part; j'aimerais, d'autre part, attirer leur attention sur le système d'éducation sensorielle qui fait l'objet de la méthode Montessori, par exemple, et des méthodes analogues. Un jeune et remarquable chirurgien lyonnais me disait naguère : « C'est à vingt ans qu'un étudiant en médecine se met à exercer son ouïe, sa vue, son tact ; presque toute cette éducation

devrait être faite avant l'adolescence. » C'est vrai, mais les Compagnons n'ont pas fini leur ouvrage préparatoire. Il convient de leur signaler les détails. C'est déjà fort bien à eux que d'introduire dans l'université nouvelle un véritable programme de culture physique. Cela ne représente rien de moins qu'un bouleversement du système actuel : on sait en effet que la responsabilité des accidents survenus pendant l'éducation physique des élèves incombe aux fonctionnaires dirigeant les établissements de l'État ; reconnaissons qu'il n'en faut pas davantage pour brider toute initiative et approuvons la juvénile ardeur des Compagnons lorsqu'ils disent : « Il faudra changer tout cela ! »

Je l'ai fait remarquer, les Compagnons aiment les formules. Ainsi posent-ils en principe : « Enseigner, c'est avant tout former un esprit, c'est ensuite le remplir. » Cela évoque tout naturellement une double image de récipient et de contenu, et il en résulte une objection : ne forme-t-on pas précisément un esprit avec ce dont on le remplit ? Et nous nous trouvons amené à parler des programmes.

Les Compagnons me semblent subir avec une particulière complaisance la poussée du monde moderne, et le monde moderne est affolé de commerce et d'industrie. Une question donc : le rôle de l'université sera-t-il d'obéir aux commandements de la société, ou de lui fournir des suggestions ? Sera-ce toujours un rôle de fonctionnaire obéissant ou une haute mission révélatrice ? J'incline pour la seconde thèse. Dans la passion industrielle moderne, il appartient à l'Université non pas de résister, de faire de l'opposition, mais d'entretenir certaines flammes sacrées au fond de certains sanctuaires. Pensez-y, Compagnons, mes chers amis, vous tous que je vois nourris de notre ancienne culture, de cette moelle substantielle. Ne laissez pas nos belles humanités refoulées dans un coin de votre programme. N'écoutez les sollicitations des maîtres de l'industrie qu'avec ce subtil sourire légué par le génie latin ; mettez à sa vraie place le monde moderne, car il rêve d'une France future qui ne sera plus la France.

Vraiment, croyez-vous si ferme qu'il ne faille point apprendre de choses inutiles ? Et qu'appelez-vous donc choses inutiles ? Mais je ne veux pas aventurer le mot d'utilitarisme. Un des Compagnons m'écrivait récemment, comme pour conjurer cette critique : « Nous ne sommes pas des matérialistes, nous sommes des réalisateurs. » Bien ! Toute réalisation demande des concessions mutuelles. Je me déclare donc enchanté d'avoir — ô choses inutiles ! — appris jadis à extraire la racine cubique et la racine carrée, ce dont je ne me suis jamais servi une seule fois dans ma vie. Dédié à ceux qui déploreraient amèrement le temps perdu dans la compagnie de Virgile.

De l'armée, les Compagnons ont retenu la nécessité des liaisons.

Ils demandent — on peut les en louer — des relations plus intimes et plus précises entre les différentes parties de l'université, entre es maîtres, entre les élèves, entre les maîtres et les élèves.

Et cette idée de liaison conduit à une autre idée, essentielle, celle de corporation. Le corps enseignant est assez grande personne pour présider à ses propres destinées. La corporation universitaire pourra et devra réaliser sa séparation d'avec l'État. Pour tous ceux qui aiment l'université, c'est un cher projet que de soustraire l'enseignement à l'emprise de la politique.

Nous avons, en France, la conviction candide que la politique doit résoudre tous les problèmes, qu'elle doit tout nous donner, même le bonheur. Vraiment y a-t-il un politicien qui ait quelque souci des questions universitaires ?

La politique est devenue une spécialité fermée qui porte en elle-même ses besoins, ses méthodes, ses réalisations. Elle a fait ce miracle de dominer et de régenter toutes les questions humaines sans ressentir, pour elles, le moindre intérêt et sans en avoir la moindre compréhension. Elle songera toujours moins à servir l'université qu'à l'exploiter. Des hommes intelligents et énergiques ont demandé que « le plus vite possible, l'enseignement échappe complètement à la politique ». Mais que faut-il attendre d'un système parlementaire qui n'a pas voulu profiter de la guerre pour supprimer l'alcool, par exemple ? L'université ne doit rien espérer du pouvoir, mais acquérir son indépendance par des manifestations purement révolutionnaires. C'est, en définitive, pour les collectivités, la seule façon de s'affranchir des contraintes et des tyrannies.

La corporation, constituée et indépendante, n'en devra pas moins exiger de l'État les subsides nécessaires à la gratuité de l'enseignement. Il semble toutefois que les Compagnons fassent un singulier rêve quand ils souhaitent voir la subvention nationale s'étendre à toutes les formes de l'enseignement libre, fraternellement reçues dans le sein de l'université unique...

Les Compagnons nous annoncent de nouveaux cahiers. Nous les attendons avec impatience. Ce premier manifeste est illustré de maintes discussions, réponses, articles de presse qui soulignent l'espèce de passion dont cette question saisit le monde intellectuel.

La France va-t-elle traverser le grand trouble de la guerre sans procéder à aucune des réformes radicales qui sont la condition même de sa résurrection ? Le livre des Compagnons nous montre que des universitaires jeunes et pleins d'autorité n'acceptent pas de bon cœur une telle humiliation. On les écoute avec sympathie, quand on songe au rôle admirable qui peut revenir à l'université, dans une société inquiète entre les stériles agitations de la politique et les entreprises de religions usées.

Il faut faire crédit aux Compagnons, sinon le pays de la révolution deviendra le pays de la routine. Il faut que le public français écoute la voix des Compagnons, s'il veut surmonter sa victoire et n'en pas demeurer accablé.

Il faut enfin que la vieille université fasse crédit et confiance à ces nouvelles énergies sous peine de les perdre sans retour, car les Compagnons l'ont dit avec franchise à leurs vieux maîtres : « Ou bien vous nous ouvrirez vous-mêmes, toute grande, la porte branlante et ce sera très bien de nous accueillir, de nous adopter, de nous diriger, ou bien nous nous en irons. »

GEORGES DUHAMEL.

QUESTIONS COLONIALES

Doit-on restituer ses colonies à l'Allemagne ? — M. Camille Fidel, le distingué publiciste colonial, s'est posé la question, dans l'ouvrage qu'il vient de publier à la librairie du Recueil Sirey, à Paris, sous ce titre : *La paix coloniale française*. Sans hésitation, M. Camille Fidel a résolu la question par la négative. Me réservant de revenir prochainement sur le problème général de la paix coloniale, je m'attacherai uniquement aujourd'hui à traiter la question des colonies allemandes qui présente à l'heure actuelle *un caractère préjudiciel*. Si, en effet, le protocole final de la paix devait consacrer le retour de ses colonies à l'Allemagne, conformément au désir récemment exprimé par le Dr Solf, ancien ministre impérial, d'accord sur ce point avec les soviets de Berlin, point ne serait besoin de discuter longuement sur ce que devra être la paix coloniale au point de vue français. Ce serait le maintien pur et simple du *statu quo ante bellum*. Mais il ne doit pas, il ne peut pas en être ainsi. M. Camille Fidel le démontre avec des arguments péremptoires et convaincants qui valent d'être exposés ici.

Les ambitions coloniales de l'Allemagne depuis quelques années étaient démesurées et nullement en accord avec le principe gœthien : MASS IN ALLEM. Ces ambitions, à trois reprises, à partir de 1905, faillirent provoquer la guerre lors des incidents de Tanger et d'Algésiras, de Casablanca et d'Agadir. La convention du 4 novembre 1911 parut aux gens de bonne foi, et à moi-même, je le confesse franchement (1), devoir régler les rapports mondiaux de la France et de l'Allemagne. Mais, ainsi que le remarque M. Fidel, « cette convention *arrachée à notre amour de la paix* et par laquelle il nous a fallu payer de 270.000 kilomètres carrés de territoire français au Congo un Maroc encore surchargé d'hypothèques allemandes,

(1) Cf. *Mercure de France* du 1er décembre 1911. *La valeur de l'accord franco-allemand du 4 novembre 1911*.

portait en elle *le germe de nouveaux conflits* et était considérée par nos ennemis comme un acheminement vers la réalisation d'un immense empire allemand englobant toutes les possessions françaises, belges et portugaises de l'Afrique Equatoriale ».

Cela, peu de gens surent le discerner en 1911, et l'aveuglement de M. Caillaux est impardonnable lorsqu'il affirme avoir, en 1911, « maintenu la paix du monde » (1). Il pouvait dire cela, je l'ai dit moi-même, en 1911. Il n'en avait plus le droit, après le 29 juillet 1914, date à laquelle le chancelier impérial allemand, offrant à sir Edmund Goschen comme prix de la neutralité anglaise l'engagement de respecter les colonies britanniques, se déclara « hors d'état de prendre un engagement semblable » à l'égard des colonies françaises.

Avec la guerre, les convoitises allemandes se sont encore accrues. Sans doute, les éléments modérés d'outre-Rhin demandent « seulement » la restitution des colonies allemandes conquises par les alliés au cours de la guerre. Mais von Kühlmann, au Reichstag, le 25 juin 1918, réclame « au delà des mers des possessions correspondant à la grandeur, à la richesse, aux capacités colonisatrices de l'Allemagne». Après quoi, Ludendorff, l'accusant d'excessive modération, le fait congédier. Dernburg « se contenterait » du Maroc. Le professeur von Zigler « veut » le Congo belge. Rohrbach y ajoute l'Angola portugais. Le Dr Solf demande « la fondation d'une grande Allemagne africaine ». Quant à Delbrück, il rêve d' « Indes allemandes », comprenant le Congo français et belge, l'Angola, le Centre africain et l'Afrique Orientale britanniques, le Soudan et le Sahara méridional! N'oublions pas enfin que le comte Bernstorff, à la fin de 1914, *exigeait toutes les colonies françaises sans exception.*

Au début de la guerre, les Allemands insistaient beaucoup sur le caractère *purement économique* de leurs colonies : ils mettaient en avant la nécessité d'approvisionner leur population en denrées alimentaires coloniales, les besoins de leur industrie en matières premières tropicales et la possession indispensable de débouchés assurés pour leur commerce. Le Dr Solf, parlant à Berlin le 20 avril 1918, devant la *Deutsche Kolonialgesellschaft*, affirme que la sauvegarde du domaine colonial de l'Allemagne est « une question de vie ou de mort » et que « son existence comme grande puissance en dépend ».

Tel est l'argument économique pour la restitution et l'agrandissement des colonies germaniques. Mais il faut de plus des colonies à l'Allemagne afin de la rendre invincible *dans la prochaine guerre.*

Oui, pacifistes incorrigibles : *pour la prochaine guerre.* Car ils

(1) Lettre au *Matin* du 9 janvier 1919.

y songent déjà ! Et que faut-il pour assurer la revanche germanique ? M. Fidel nous l'explique clairement : « Il faut une Afrique Centrale allemande comprenant, outre les anciennes colonies allemandes, toutes les possessions françaises, anglaises, portugaises et belges limitrophes. Dans ce vaste domaine, on installera non seulement de nombreuses garnisons avec d'importants approvisionnements, mais aussi des fabriques locales de munitions. L'Allemagne aura des bases navales à Dar-es-Salam, dans l'estuaire du Cameroun, à l'embouchure du Congo, sur la côte de l'Angola et sur la côte de l'Afrique du Sud-Ouest : il serait impossible de les détruire. L'Afrique Centrale allemande ainsi comprise doit ruiner l'unité stratégique de l'Empire britannique et résoudre pour l'Allemagne le problème de la liberté des mers qui ne peut être réalisée complètement ni par l'accroissement de la marine allemande, ni même par la possession de la côte belge. « Dès le début de la *nouvelle guerre,* écrivait M. Franz Kolbe dans la *Deutsche Politik* de février 1917, le canal de Suez serait fermé par les Turcs et le trafic de l'Angleterre avec l'Inde et l'Australie devrait faire le tour par le cap de Bonne-Espérance. Mais toute cette navigation passerait à proximité de la côte fortifiée de l'Afrique Centrale allemande. Dès lors, il serait impossible pour l'Angleterre de continuer à concentrer toute sa flotte dans la mer du Nord et de menacer l'Allemagne : elle serait contrainte à faire stationner une division navale considérable en Afrique du Sud pour la protection de son commerce, ce qui entraînerait un affaiblissement appréciable de sa situation dans les eaux européennes. » Cette idée d'un bloc africain allemand uni géographiquement et imprenable militairement est adoptée par le Dr Solf... Parlant à une réunion publique à Berlin, au début de septembre 1918, un orateur officiel, le capitaine von Wiese, déclare : « Nous devons réclamer l'extension de nos colonies pour qu'une victoire dans *la prochaine guerre des matières premières* suive notre victoire militaire. Nous avons besoin de colonies dans le Pacifique pour des raisons militaires et stratégiques : nous devons exiger une Afrique allemande s'étendant de l'Est au Sud-Ouest. »

Les Anglais, note M. Fidel, ne se font aucune illusion sur les buts de guerre africains de l'Allemagne. « Nous savons par le Ministre allemand des colonies, écrit sir Harry Johnston, que si ces territoires sont rendus à l'Allemagne, ils seront organisés de manière à détruire les Empires britannique et français. »

Le général Smuts, représentant de l'Union Sud-africaine dans le cabinet de guerre britannique, déclara le 28 janvier 1918 :

« L'Allemagne exigera à la fin de la guerre la restitution de ses colonies perdues comme un point de départ pour la reprise de sa marche interrompue... Le bloc central africain a pour premier but

de subvenir aux besoins économiques de l'Allemagne et de fournir des matières premières pour son industrie; mais, le second but, — de beaucoup plus important, — c'est d'en faire un champ de recrutement pour d'immenses armées indigènes dont la grande valeur a été démontrée dans les campagnes tropicales au cours de cette guerre et particulièrement en Afrique orientale, tandis que les ports naturels des océans atlantique et indien fourniraient les bases navales et sous-marines qui permettraient de dominer les deux routes océaniques et d'anéantir la puissance navale britannique et américaine.

« Les armées indigènes seraient utiles dans *la prochaine grande guerre* à laquelle l'Etat-major allemand consacre déjà une sérieuse attention, ainsi qu'il ressort du livre récent du général von Freytag: *Déductions de la guerre mondiale...* »

Ce ne sont pas là suppositions gratuites de la part du général Smuts ; la *Koelnische Zeitung* en 1918 annonce formellement qu'en prévision *d'une nouvelle guerre* « l'Allemagne constituera une formidable armée noire ».

Avec M. Fidel, « on doit savoir gré aux Allemands de la franchise — ou du cynisme — dont ils font preuve pour nous avertir de l'usage essentiel auquel ils destinent leur nouvel empire colonial... *si nous avions la naïveté de leur donner satisfaction* ».

Aux gens si nombreux encore en France à cette heure et qui, après Louvain, après Reims, après la guerre sous-marine, après les bombardements d'hôpitaux et de villes ouvertes, persistent à faire un départ arbitraire, et que rien, en fait, ne justifie, entre le peuple allemand « passif et bon enfant » et son gouvernement de proie, à ces gens-là de méditer cette préoccupation continuelle de « revanche » ou de « nouvelle guerre » ; si cette méditation ne les éclaire point, c'est à désespérer de leur bon sens et de leur intelligence. Je sais bien que certains de nos socialistes à qui la trahison de la *social-démocratie* n'a rien appris ont soutenu que « les colonies enlevées à l'Allemagne devaient lui être restituées afin de lui permettre d'avoir sa part légitime de développement économique ». Mais, soutenir cette thèse, c'est délibérément se refuse à voir et à comprendre que développement économique et organisation militariste de conquête se conditionnent étroitement dans l'esprit des Allemands. Sans doute, *a priori*, ce peut être un point de vue soutenable pour des idéalistes dégagés de toutes considérations d'intérêt personnel et de patrie que de faire valoir l'injustice qu'il y aurait à priver totalement les Allemands de leur domaine colonial d'avant-guerre. Cette injustice, un *debater* adroit n'aurait point de peine à démontrer qu'elle serait contraire aux idées du président Wilson (à qui on en prête généreusement plus d'une par jour !), qu'elle serait de nature à empêcher la

conclusion d'une paix durable en laissant persister dans l'esprit des vaincus un âpre désir de prochaine revanche.

Mais cette argumentation tiendrait-elle sérieusement devant *les faits*, ou mieux devant le *fait* tout court d'un peuple qui, jusqu'en septembre dernier, c'est-à-dire jusqu'au moment où son intraitable orgueil lui faisait escompter la victoire, envisageait l'éventualité d'une « nouvelle » ou d'une « prochaine » guerre de nature à assurer à l'Allemagne « la domination du Continent noir » ?

Les Allemands, je le répète, ont perdu tout sentiment de la *mesure* et, si minime que fût le domaine colonial qui leur serait laissé, ils penseraient d'abord à l'équiper et à l'armer en vue de futures conquêtes. M. Fidel est donc parfaitement fondé à poser nettement cette question préjudicielle : *l'Allemagne ne doit pas rentrer en possession de ses colonies.*

Je ne dissimule pas que cette affirmation à caractère d'axiome, sans parler des purs idéalistes de tout à l'heure, pourra choquer certains. Je remarque, en effet, chaque jour qu'aux meilleurs esprits la guerre n'a pas appris grand chose et que l'écroulement germanique n'a nullement été en France le signal du crépuscule des idoles logiques. De cet attachement persistant pour l'idéologie, je trouve une preuve dans de nombreux articles officieux ou officiels qu'insère la grande presse (1) et qui opposent à la brutale colonisation allemande et aux mauvais traitements infligés par les Boches à leurs indigènes, la magnanimité et la douceur françaises. M. Fidel lui-même qui, pourtant, se pique d'objectivité, a sacrifié à cette mode quand, pour justifier sa thèse de la non-restitution de ses colonies à l'Allemagne, il rappelle qu'en temps de paix « les Allemands ont pratiqué dans leurs possessions d'outre-mer la barbare destruction des tribus qu'ils exploitaient cruellement, la saisie des terres, le travail forcé, la flagellation érigée en méthode de gouvernement et les répressions dans le sang des révoltés... »

A l'heure des négociations en vue de la paix, point n'est besoin d'évoquer tout cela. Les crimes des Allemands, les atrocités effroyables qu'ils ont commises, nous les connaissons tous, tous nous en avons souffert et peuvent en témoigner des milliers de mères, de sœurs et de veuves en deuil, et les populations de nos départements envahis. Ajoutez-y le témoignage muet et non moins impressionnant des villes, des forêts, de la terre de France dévastées.

J'irai plus loin : vouloir faire dépendre la question du retour ou du non-retour de ses colonies à l'Allemagne abattue d'un point de vue abstrait de moralité supérieure, serait infiniment dangereux. Ce serait, en effet, ouvrir au Congrès de la Paix, la voie à d'intermi-

(1) Voir notamment *le Temps* du 8 janvier 1919.

nables discussions sur les valeurs comparées des diverses méthodes de colonisation employées par les peuples européens. Ce serait permettre à tel diplomate neutre « inspiré » d'évoquer certains mauvais souvenirs empruntés à ces *scandales coloniaux* si abominablement exploités avant la guerre contre la colonisation française ou belge au Congo, au temps où toutes les revues indigénophiles de France et d'Angleterre inséraient complaisamment la prose humanitaire du sieur Edmund Morel.

Sans doute, il serait aisé de démontrer que lorsque des mauvais traitements ont été infligés aux indigènes dans des colonies françaises ou anglaises, ce fut le résultat d'actes exclusivement *individuels*, tandis que les sévices commis dans les colonies allemandes procédaient d'une *doctrine d'Etat* (1), élevant la cruauté systématique à la hauteur d'une institution. Mais à quoi bon ouvrir ce débat?

Espérons que nous allons enfin consentir à être réalistes, à ne pas nous payer de mots. La déclaration faite par notre Ministre des Affaires Etrangères en décembre dernier à la Chambre des députés autorise cet espoir : « Il faudra, a déclaré M. Stéphen Pichon, que notre histoire se traduise par toutes ses justes conséquences et par l'exercice des *droits qu'elle nous donne sur les vaincus* pour leur enlever la possibilité de remettre en péril la sécurité et la liberté du monde. »

Certes, les Allemands ne manqueront pas de dire ou de faire dire par les idéologistes à leur dévotion « qu'ils ont besoin de leurs colonies pour vivre et pour manger ». Malheureusement, avant et après la guerre, ils furent trop bavards. Ils ont trop complaisamment expliqué *eux-mêmes* qu'ils envisageraient leurs colonies *comme des moyens de guerre et de conquête*, ils ont trop cyniquement annoncé leurs desseins de voler leurs colonies à leurs adversaires vaincus pour que nous puissions être dupes de leurs serments nouveaux. S'il est des naïfs pour croire que cette guerre est « la dernière guerre », que ces naïfs-là daignent comprendre que l'on n'a la paix avec un chien enragé que lorsqu'on l'a abattu sans merci. M. Fidel a conclu justement : sans préjudice des autres sanctions à lui imposer, l'Allemagne vaincue, qu'elle se réclame du Kaiser en déroute ou de Spartacus, ne doit, à aucun prix, rentrer en possession de ses colonies (2)...

CARL SIGER.

(1) « Le but de la colonisation, écrivait le docteur Peters, est d'enrichir sans scrupule et avec décision notre peuple aux dépens d'autres peuples plus faibles. »

(2) Je venais de terminer cet article lorsque se sont produits des événements, une fois de plus, inattendus : la Conférence de la Paix, — le vaudeville après le drame ? — au lieu de s'occuper de la paix, s'est attelée courageusement à la création d'une société des Nations. Puis, il fut question d'attribuer à cette société encore en projet les colonies allemandes, quitte ensuite à.....

Les appetits, eux, *ne désarmeront pas*.... La conception du mandat suivant laquelle la société des Nations confierait à telle puissance la charge de gérer les colonies allemande est une pure absurdité. M. Hugues, chef du gouvernement australien, a nettement exprimé son sentiment à cet égard dans le *Matin* du 2 février.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Papus: *Initiation astrologique*. La Sirène, 7 fr. 50. — W. Scott-Elliot: *La Lémurie perdue*, Editions théosophiques, 2.50. — Sédir : *Les Sept jardins mystiques*, Comité central des Conférences Sédir, 3 fr. — Memento.

L'Initiation astrologique est un ouvrage posthume de Papus. On y rencontre des renseignements intéressants qu'on ne trouve pas dans les ouvrages similaires. Il est vrai que Papus a transcrit plusieurs pages de *La Lumière d'Egypte ou de la Science des Astres et de l'Ame*.

L'astrologie a pour objet de décrire les influences du soleil, de la lune, des planètes et des douze signes du zodiaque sur le physique, le mental et le moral de l'homme. Au moment de la naissance de l'être humain, celui-ci est déterminé pour toute sa vie par ces influences.

« L'astrologie peuple le ciel d'êtres vivants et de forces intelligentes, alors que l'astronomie ne nous montre qu'un immense cimetière de masses inertes et de forces aveugles. »

Les planètes sont des êtres vivants. La terre est un de ces êtres; elle respire, elle a un sang qui circule et un appareil nerveux.

Chaque planète, le soleil et la lune ont chacun une influence particulière qui est modifiée par sa situation dans le zodiaque. Les douze signes du zodiaque exercent aussi chacun une influence différente.

Voici comment un poète latin, Manilius, décrit le caractère des douze signes:

Maintenant, Muse, chante les constellations et les signes; qu'en ordre, ils resplendissent dans ton poème; d'abord le Bélier, glorieux dans sa toison d'or, se détourne et admire le Taureau puissant, dont la partie postérieure apparaît la première ; il git étendu ; sa tête est menaçante et appelle les Gémeaux ; dans la crainte, ils s'enlacent et s'embrassent étroitement, et immédiatement après les Gémeaux, d'un pas inégal, se glisse le brillant Cancer, puis le Lion secoue sa crinière, et la Vierge le suit, calmant sa rage. Puis le jour et la nuit sont pesés dans les plateaux de la Balance, égaux pendant quelque temps ; à la fin la nuit l'emporte, et le plateau le plus lourd s'incline et tire le Scorpion brillant des signes de l'hiver. Le Centaure, — il s'agit ici du Sagittaire, — le suit avec un œil qui vise, l'arc bandé est prêt à tirer ; ensuite se montre le Chevreau, — le Capricorne, — aux cornes étroites et torses, et de l'urne du Verseau s'épanche l'onde à flots; proches de leurs vagues aimées, les froids Poissons arrivent, et complètent le cycle.

Papus dit:

Il est impossible de rien comprendre aux sciences occultes, héritage splendide des civilisations disparues, si on ignore l'astrologie. Nous avons compris que même nos sciences actuelles peuvent tirer un grand parti de

ces connaissances, et que la médecine, entre autres, peut se trouver fort bien de l'application des correspondances planétaires ou zodiacales.

L'étude des règnes Minéral, Végétal, Animal, Hominal, ne peut non plus manquer d'être très facilitée par la connaissance des rapports entre les forces astrales et les créatures innombrables qui évoluent sur la terre vers leur source commune, Dieu, leur créateur.

Je suis persuadé que les sept forces planétaires et les douze forces zodiacales constituent en elles-mêmes une classification bien préférable à celles adoptées par la science moderne.

Les diverses couleurs des végétaux, par exemple, sont très révélatrices pour ceux qui savent...

L'étude complète des forces zodiacales et planétaires suffiront pour bien faire comprendre que non seulement l'astrologie est vraiment la clef universelle de la Magie, de l'Alchimie, des sciences divinatoires et de toutes les sciences mystérieuses du Passé, mais encore qu'elle constitue la base de cette synthèse des sciences tant recherchée dans le monde profane, et à laquelle sont parvenus déjà tous ceux qui ont su manier cet instrument précieux.

— L'école théosophique enseigne que l'humanité dans sa totalité et dans son existence passée, présente et future, comprendra sept grandes races ou races-racines, chacune d'elles étant divisée en sept sous-races. Les hommes actuels appartiendraient, les uns à la quatrième sous-race, les autres à la cinquième de la quatrième grande race.

Les corps de la première race-racine étaient formés de matière astrale; ceux de la deuxième étaient composés d'éther. Ces deux races auraient été invisibles à nos yeux actuels. Depuis des millions d'années elles ont cessé d'exister.

Les derniers hommes de **la Lémurie** étaient de la troisième grande race. Ils avaient trois yeux. Le troisième était placé derrière la tête; il n'en reste que des vestiges qui sont connus actuellement sous le nom de *glande pinéale*. Ce troisième œil était « un organe effectif de la vision psychique comme il en est encore un foyer potentiel ». Grâce à cet œil et à « une curieuse saillie des talons, les Lémuriens pouvaient « marcher en arrière avec presque autant de facilité qu'en avant ».

La taille du Lémurien était gigantesque, entre douze et quinze pieds. Sa peau était très foncée, d'une couleur brun-jaunâtre. Sa mâchoire inférieure était allongée, sa face étrangement aplatie, ses yeux petits, mais perçants et curieusement écartés, de sorte qu'il pouvait voir « aussi » latéralement. Il n'avait pas de front, mais il semblait y avoir un bourrelet de chair à la place.

Presque sans sexe tout au commencement, il devient ensuite bisexuel et androgyne, très graduellement et naturellement. Le passage du premier au dernier état demanda des générations innombrables, durant lesquelles la cellule simple qui sortit du premier géniteur (les deux en un) se dé-

veloppa d'ailleurs en un être bisexuel ; et ensuite la cellule, devenant un véritable œuf, donna naissance à une créature unisexuelle. L'humanité de la troisième race est la plus mystérieuse des cinq races développées jusqu'à présent...

Les descendants dégénérés de la Troisième Race-Racine qui habitent encore la terre peuvent être reconnus dans les arborigènes d'Australie, les insulaires d'Andamon, quelques tribus de montagne de l'Inde, les indigènes de la Terre de Feu, les bushmens d'Afrique, et quelques autres tribus sauvages.

Les instructeurs de la race lémurienne étaient des êtres divins qui s'incarnèrent *volontairement* pour éduquer et civiliser les Lémuriens.

Sous leur conduite et leur influence, les Lémuriens avancèrent rapidement en croissance mentale. Les sentiments d'amour et de respect pour ceux qu'ils sentaient être infiniment plus sages et plus grands qu'eux-mêmes eurent naturellement pour résultat des efforts d'imitation, et ainsi fut accompli le progrès nécessaire en croissance mentale, qui transforma l'enveloppe mentale supérieure en un véhicule capable de transporter les caractéristiques humaines de vie en vie, et mérita ainsi cette effusion de la Vie divine qui doua de l'immortalité individuelle l'entité qui la reçut.

Rudes et barbares comme le furent ces hommes pendant la période de la cinquième et sixième sous-races, certains d'entre eux qui eurent le privilège de venir en contact avec leurs instructeurs divins étaient naturellement remplis de respect et d'admiration qui les aidèrent à s'élever au-dessus de leur condition. Le constant influx d'êtres plus intelligents appartenant au premier groupe des Pitris lunaires, qui commençaient alors à se réincarner de nouveau, facilita l'établissement d'un état plus civilisé...

Le continent de la Lémurie périt par l'activité volcanique. Il fut ravagé par les cendres brûlantes et la poussière incandescente de volcans innombrables. Les Lémuriens périrent principalement par le feu ou la suffocation.

Il exista en Lémurie *une loge d'initiation*, mais elle ne fut pas fondée pour le bénéfice de la race lémurienne. Ce fut pour ceux qui, étant entrés dans le Sentier, en avaient atteint seulement les degrés inférieurs que cette Loge d'initiation fut fondée.

— L'occultiste Sédir est devenu un chrétien mystique. Il s'est proposé « d'amener le mental à une fixité satisfaisante en concentrant ses forces », de « prendre une conscience plus nette des besoins intimes » et de « préparer des actes plus substantiels ».

L'ésotérisme a résolu le problème par des entraînements scientifiques progressifs : obtenir une santé corporelle parfaite, puis un équilibre harmonieux de l'organisme magnétique, puis une maîtrise des perceptions intellectuelles, puis un contrôle en soi du principe pensant, telle est la marche qui permet aux Orientaux d'atteindre au monoïdéisme précurseur de l'extase.

Mais Sédir prétend que « cette méthode est illusoire et dangereuse ». Cela me paraît fort contestable. Il préfère « la méthode de l'Evangile » qui serait « d'exalter le centre de l'être, la science de la volonté ». Et il assure que « les énigmes essentielles » : l'Absolu et le Relatif, la divinité de Jésus, la conquête du Royaume, se résolvent seulement par une perception supra-intellectuelle.

MEMENTO. — Gaston Revel et René Lecarpentier commencent d'étudier *la Nature, l'Homme et les Faits* et ils se posent des questions sur ces divers sujets qu'ils résoudront sans doute dans les fascicules ultérieurs.

La Synthèse morale, intellectuelle, sociale (Directeur : Albert Jounet, rue des Trois-Rois, 6, Marseille) est une nouvelle revue dont six numéros ont paru. Son programme comprend la synthèse fraternelle et relative ou de tolérance, la synthèse absolue ou de vérité et la synthèse plénière. « Dans l'accord partiel, principe général de la Synthèse relative ou de Tolérance, tous les Humains sincères, qu'ils soient spiritualistes ou non, trouveront la soudure de leur antagonisme plus apparent que réel, par l'affirmation de leur foi fraternitaire.

« Par l'Accord total, principe général de la Synthèse absolue ou de Vérité, ceux qui sont parvenus à un sommet commun des aspirations spirituelles s'uniront dans une totale et sublime conception du Vrai.

« La Synthèse pléniaire, dominant le tout, consacrera cette union des cœurs, des âmes et des intelligences. »

Cette revue se propose d'étudier le magnétisme, la clairvoyance, la télépathie, les sciences divinatoires, telles que la chiromancie et l'astrologie, les méthodes spiritualistes, l'ésotérisme, les hauts arcanes et les grandes harmonies divines et humaines.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

Revue Républicaine : M. le Général Percin : « Guerre à la guerre » ; M. Henri Jacques, poème : « Le Charnier ». — *Revue France* : Jean-Corentin Carré, héros de 15 ans ; on demande le Panthéon pour son corps et pour la dépouille d'un mort anonyme de la guerre. — *La Caravane* : M. Etienne Gril : « La complainte du revoir ». — *La Revue de Paris* : « L'Aurès » vu par Mme Odette Keun ; appel à la solidarité humaine en faveur des indigènes. — Naissance : *La Marche de France*. — Memento.

Voici une page de la **Revue républicaine** (janvier) :

D'abord, M. le Général Percin, un des rares officiers généraux clairvoyants d'avant-guerre et le plus calomnié probablement de tous, écrit, sous ce titre : « Guerre à la Guerre » :

Dans la préface qu'il a faite, il y a quarante ans, au livre intitulé *les Derniers jours d'un philosophe*, visant le savant anglais Humphry Davy, Flammarion a écrit ce qui suit :

« Voilà les véritables grands hommes. Honorons ces esprits d'élite et renversons de leur trône séculaire les conquérants, les souverains de l'épée trop longtemps respectés par l'Histoire. Mettons à leur place les souverains de la pensée, les esprits bons et supérieurs.

» Assez longtemps, nous nous sommes inclinés devant la force brutale. Assez longtemps, l'Humanité s'est trompée dans son appréciation de la grandeur. La valeur humaine n'est constituée ni par le sabre, ni par l'or, mais uniquement par l'intelligence, et par l'application de la raison instruite au progrès des âmes. »

Les réflexions qui précèdent sont tout à fait de circonstance, en ce moment où on parle tant de la Société des Nations.

Lorsque, dans un Etat, une difficulté s'élève entre deux particuliers, il est admis que ces derniers doivent s'adresser aux tribunaux, plutôt que de se faire justice eux-mêmes. Un propriétaire qui, pour obtenir de son locataire le paiement du loyer qui lui est dû, aurait recours à des voies de fait serait, avec raison, considéré comme un goujat.

C'est tout le contraire pour les difficultés qui s'élèvent entre les Nations. Il est de bon ton, il est glorieux, pour un peuple, de se faire justice lui-même, plutôt que de recourir à l'arbitrage.

Il en sera ainsi tant que, dans l'éducation de la jeunesse, on donnera aux étudiants, comme sujets d'admiration, les gloires militaires des siècles passés ; tant que, sous prétexte d'éducation physique, on réunira les adolescents en bataillons scolaires ; tant que, pour leurs étrennes, on donnera aux enfants des soldats de plomb.

Jusqu'à présent, il avait été admis que la guerre était le seul moyen avouable de régler les différends qui pouvaient s'élever entre les peuples. La Société des Nations ne fonctionnera que lorsque les esprits se seront affranchis de cette tyrannie de la tradition.

Ensuite, c'est un poème, daté de « Champagne, 1917 » et qui est l'œuvre d'un poète robuste, M. Henri Jacques :

LE CHARNIER

On les a jetés tous sur le bord d'un boyau,
Bonshommes foudroyés en grimpant sur la plaine.
Ils gardent leur dernière expression humaine
Et leurs gestes cassés paraissent encor chauds.

Cadavres aplatis dans le triste uniforme,
Ils n'ont plus ce relief harmonieux dans l'air
Des êtres dont la vie enveloppe la chair.
On dirait que la mort dénature leurs formes.

Leurs pieds pendent, raidis comme des bouts de bois.
On s'accroche en passant à de grosses semelles.
Ecarquillant le trou vitreux de ses prunelles,
Un mort désigne encor quelque chose du doigt.

Ils s'entassent, croisés en tragiques postures
Ou côte à côte, amis de peine et de sommeil.
Sous eux le sang s'étale et noircit au soleil ;
Il y a déjà des mouches sur leurs blessures.

Plusieurs fixent le ciel qu'ils ne peuvent plus voir.
Faites, mon Dieu, qu'ils n'aient ni souvenir ni haine!
Sans relâche, sur des brancards, on en amène
Au monstrueux charnier qu'engraisse l'abattoir.

Nous voudrions fermer les yeux; mais, on regarde
Quand même, torturé d'un morne désespoir.
Oh! cachez ces martyrs, ou nous aurons, ce soir,
Le cauchemar hideux de leurs faces hagardes.

A force de songer ce mot terrible : mort,
Et de voir tant de corps crucifiés et blêmes,
On arrive à douter de tout et de soi-même...
Mais la souffrance est là qui dit : tu vis encor!

§

M. André Fontaine, dans **Revue France** (25 décembre) narre sobrement la belle histoire vraie de : Jean-Corentin Carré, « un héros de 15 ans ». Le biographe de ce Breton sublime suggère aux maîtres et aux écoliers de l'enseignement primaire d'organiser un vaste pétitionnement, afin de réclamer la sépulture du Panthéon aux restes de cet admirable enfant du Faouët. En lui, sous le vocable de son souvenir, la République honorerait tous les jeunes morts de la France. Et il serait beau que l'on couchât, auprès de ce soldat volontaire, dans le temple civil que la gratitude nationale voue au mérite bienfaisant, un des corps anonymes ensevelis sur le terrain de la longue et effroyable bataille de cinquante et un mois, l'une des victimes de la guerre qui n'avaient pas choisi de combattre et n'envièrent, ne connurent aucune gloire.

Jean-Corentin Carré, au bout de deux ans passés en ligne, a écrit la lettre ci-après :

Les Tranchées, le 29 décembre 1916.

Mon Colonel,

Je vous prie de m'excuser de ne pas employer la voie hiérarchique pour vous écrire; c'est à titre personnel que je m'adresse à vous.

Mon identité à votre régiment est : Sergent Duthoy (Auguste), né à Rumigny (Ardennes), le 10 avril 1917, engagé pour la durée de la guerre à Pau (Basses-Pyrénées), le 27 avril 1915, et cité à l'ordre du Corps d'armée le 24 novembre dernier.

Cette identité est fausse : mon nom est Carré (Jean). Je suis né à Le Faouët (Morbihan), le 9 janvier 1900. Je suis donc de la classe 20 et non de la classe 17.

Le 27 avril 1915, jour où je me suis engagé, j'avais quinze ans. Il fallait avoir dix-sept ans au moins pour être accepté par le recrutement. Je savais que les réfugiés des pays envahis pouvaient s'engager sans papiers, beaucoup d'entre eux n'en ayant pas; j'ai alors inventé de toutes pièces l'identité que je porte depuis deux ans et ainsi réussi, après quelques mois d'instruction, à venir au front faire mon devoir avec tous les soldats français.

Mon père et ma mère, paysans bretons, ayant maintenant trois fils sous les drapeaux, se sont rendus à mes raisons et m'ont laissé libre. J'aurai dix-sept ans le 9 janvier prochain. C'est pourquoi je vous écris pour vous demander s'il ne serait pas possible, ayant l'âge réglementaire, de repren-

dre mon véritable nom. J'ose m'adresser à vous parce que, s'il ne m'était pas possible de changer d'identité sans quitter le front, je préférerais rester Ardennais jusqu'à la fin de la guerre, et sans que mes chefs directs sachent la vérité.

Je ne suis pas plus patriote qu'un autre; mais je considère qu'un Français, lorsqu'il est assez fort pour faire un soldat, est un lâche s'il reste à l'arrière.

Encore une fois, je vous prie de m'excuser de ne pas employer la voie hiérarchique, et vous demande d'être assez aimable pour me répondre personnellement.

Mon colonel, je suis, sous vos ordres, le serviteur de la France,

DUTHOY, sergent,
41e régiment d'infanterie, 9e Cie.

A son instituteur, cet enfant réfléchi, au courage conscient, écrivait cette phrase entre autres, qui est digne des plus hautes maximes :

« La vie en elle-même n'est rien, si elle n'est bien remplie. »

Pour s'engager régulièrement au régiment où il avait déjà si bien servi, Carré dut rendre ses galons. Il les regagna vite. Il a mérité deux citations. Il est promu adjudant. Voici ce qu'il note sur son carnet et qui est beau, d'une absolue beauté morale, dans ces temps exécrables de l'homme :

Ainsi se termine la vie des tranchées. Je laisse l'infanterie, non pas pour les peines et les misères qu'on endure dans cette arme, mais parce que je trouvais la responsabilité de 50 vies humaines que je commandais un peu lourde pour mes jeunes épaules.

Au revoir, mes braves poilus!

Dans l'aviation, je tâcherai de montrer ce que vaut un Breton du 41oe.

Ah! ce scrupule, que n'a-t-il été partout! Le pays ne pleurerait pas 1.500.000 morts aujourd'hui.

C'est le 20 juin 1917 que Jean-Corentin est désigné pour l'aviation. En novembre, il chasse sur le front. Le 18 mars 1917, attaqué par trois avions, il tombe avec son appareil et meurt à l'hôpital de Souilly où il est inhumé.

Oui, cet adolescent porté au Panthéon, ce serait bien. Si l'on y couchait auprès de Jean-Corentin Carré une anonyme dépouille de soldat ne léguant au respect des foules d'autre histoire que le fait de sa mort, — ce serait mieux encore.

§

De **la Caravane** (novembre-décembre) qui, à partir de janvier, s'appelle : **La Politique et les Lettres**, — cette « Complainte du revoir » signée d'un nom nouveau : Etienne Gril, celui d'un poète doué du sens populaire :

Tu partis en guerre,
Mon homme,
Tu partis en guerre.
Tu rapportes guère,
En somme.

J'apporte la gloire,
Un brin de victoire,
Un bout de ruban,
Un peu moins de sang.

Tu partis en guerre,
Mon homme,
Tu partis en guerre.
Tu rapportes guère,
En somme.

La mémoire emplie
De beaux incendies,
De chants orgueilleux,
De mots malheureux.

Tu partis en guerre,
Mon homme,
Tu partis en guerre.
Tu rapportes guère,
En somme.

De bien fiers symboles,
De belles paroles,
Claquant dans l'azur,
Le cœur un peu dur.

Tu partis en guerre,
Mon homme,
Tu partis en guerre.
Tu rapportes guère,
En somme.

J'apporte, ô ma femme !
Orgueil en mon âme,
Langueur en mes doigts
Et jambe de bois.

Tu partis en guerre,
Mon homme,
Tu partis en guerre.
Tu rapportes guère,
En somme.

§

Nous découvrons, en Mme Odette Keun qui donne « L'Aurès », à la

Revue de Paris (1er février), un écrivain de tout premier ordre et, croyons-nous, la première en date des femmes qui aient voyagé pour décrire des paysages et les mœurs de nos colonies, dans le but d'en révéler les conditions sociales et médicales, et dans l'espoir d'y intéresser utilement la métropole. On dirait d'une gageure : une femme qui va vers le Sahara et compte émouvoir les bureaux officiels de Paris ou d'Alger, sur le sort des indigènes!

Elle émerveillera d'admiration, en tout cas, les lettrés :

Il faut lutter corps à corps avec cette population impérieuse des lauriers-roses. Rigides et lustrés, ils portent des boutons rouges et de délicates fleurs roses comme des étoiles très fragiles, piqués dans leur feuillage ordonné. Ils nous opposent hostilement leurs grandes branches élastiques et fermes, qui me font enfin l'effet d'être des tentacules, et c'est à travers leurs racines que nous nous frayons un précaire passage — courbés, contractés, menacés à chaque instant par une séguia profonde, une arête coupante de terrain, une chute brusque le long des tertres mous.

Et quelle odeur prenante monte de ce sous-bois! A l'odeur si fine et amère des lauriers-roses, se mêle l'odeur robuste de choses vivantes, de sève neuve et forte, d'eau fraîche, de profondeurs renouvelées. C'est l'odeur même de la croissance saine, âpre et jeune, que notre vieille terre merveilleuse fait affluer à son bord, tirée de son sein fécond, quand elle se sent prise de son auguste désir de recommencement divin. Je vois, à travers le treillage des touffes, des échappées de rose uni, et soudain dans un recoin, — inexplicables! — deux roches rouges, hautaines, solitaires, ardentes, un ruissellement vif de lauriers-roses vert foncé, de très jeunes cèdres vert tendre, et, sur les crêtes fauves, le panache superbe de quelques flexibles dattiers. Des deux côtés, la palmeraie reprend, luxuriante, fournie, pareille à une forêt prodigieuse, distincte contre son enclavement montagneux, et elle est si belle et immobile, qu'elle s'exalte soudain jusqu'à me paraître le symbole même de l'immortalité.

Ce tableau, Mme O. Keun l'a brossé à M'chounèche. A Baniane « l'aérienne », elle est reçue « par un vieux marabout » qui a trois femmes : l'une de son âge environ, les autres qui ont quinze ans et sont mères :

Une quarantaine de femmes — toute la maisonnée du marabout — en habits sombres, avec des toges blanches, des chaînes et des bracelets d'argent, des turbans rouges et des franges de cheveux noirs, s'accroupissent en cercle, silencieusement, pour me considérer. Je les étonne : je suis en culotte et en guêtres, et mon chapeau Panama a pris — ou du moins j'aime à le croire — des allures de casque... Elles ne sont pas tout à fait sûres, d'abord, du sexe auquel j'appartiens. La première femme du marabout, qui touche curieusement mes jambières de cuir, de ses longues, longues mains desséchées, jaunes, relevées de henné sur les paumes — des mains mystérieuses d'animal primitif qui vont bien avec sa longue, longue figure ravinée de cadavre où seuls les yeux fulgurants ne se sont pas effondrés — m'interroge enfin, prenant la parole, évidemment pour toutes les autres :

— Tu ne regrettes pas, ma fille, tes habits du temps ou tu étais femme?

Le temps où j'étais femme... Je regarde ces femmes, mes sœurs. Assises si bas, si inutilement parées. Une passivité, une tristesse, une servitude de bétail enfermé dans les pâles murs d'une demeure pareille à une étable. La seule grandeur d'une totale humilité. Leur seule utilité : ces petits enfants demi-nus dont elles ont accouché par terre, comme les génisses mettent bas. A part ces petites loques de chair humaine, qui ne modifieront jamais d'un iota la moindre des idées antiques du monde, qu'ont-elles fourni ? Que pouvaient-elles fournir ? Est-ce que, encore aujourd'hui, être femme, ce n'est pas attendre qu'un homme vienne, qui fixera la destinée ? Est-ce qu'encore aujourd'hui, ce n'est pas attendre qu'un homme vienne, dont tout simplement il faudra concevoir? Et depuis les temps bibliques, passant à travers cette société islamique pour aboutir à notre orgueilleuse civilisation européenne, est-ce que, fondamentalement, le sort des femmes a beaucoup changé ? Je me penche, et caresse les bras jaunes, si plissés, qui m'encerclent les jambes :

— Non, mère, — dis-je, très doucement, — je ne regrette pas le temps où j'étais femme...

A « Arris, capitale administrative de l'Aurès », Ouardi, le guide, conduit la voyageuse dans les demeures indigènes et l'y présente comme une *taliba* : « faiseuse de livres » :

— Que vas-tu écrire de nous, ma fille ? — me dit une vieille. — Les Chaouyas sont des sauvages. Ils gardent les moutons et dorment ici et là, partout, dans les coins, comme les poules. *Et les femmes sont encore battues par leurs maris!...*

J'aurais pu lui répondre que nous en étions aussi là, dans la moderne Europe ; mais il y a des causes qui exigent le sacrifice de toutes les vérités, et pour sauvegarder l'honneur de ma civilisation, je la regarde d'un air horrifié.

— Tu es heureuse... — me dit une autre.

Elle n'est plus assez jeune pour que de vagues désirs galants la fassent parler ainsi :

— ... *tu peux apprendre.* Nous, nous ne savons rien, jamais.

C'est la première fois que j'entends une femme indigène regretter son ignorance. Même à Tunis, où j'avais vu des émancipées, un tel aveu ne m'a pas été fait.

Là-bas, pour « quelque soixante-dix mille habitants, il existe un seul médecin ». Mme O. Keun le présente : « Il vient des pays envahis et, de toute sa conscience profonde d'homme du Nord, s'est mis au service de ses malades berbères avec une inlassable bonté. » Il vaccine la population, dans la cour d'une maison : « Les femmes y amènent leurs enfants comme à une distribution de dons royaux. Le vaccin, — chose tangible, visible, — est pour elles un remède à des maux universels.

« Les maladies sont nombreuses dans l'Aurès, mais jusqu'ici on ne les a guère combattues. »

Il y a des décheras dans l'Aurès qui n'ont encore jamais vu un médecin européen. On avait élaboré, au temps de M. Cambon, un plan d'ensemble qui préconisait la création d'un corps médical auxiliaire : des indigènes qui, pendant deux ans, eussent étudié des questions élémentaires de médecine, et qu'on eût envoyés exercer dans une région déterminée. L'intention du projet était de tous points louable : l'exécution fut à peu près nulle. Mais je ne le crois même pas très pratique : si les femmes chaouyas sont *relativement* fort libres, il n'y a encore guère de maris qui permettraient volontiers à des hommes — à des indigènes, car nos médecins français trouvent aujourd'hui bon nombre de portes ouvertes — l'accès de leurs demeures (1). Alors... pour le moment, encore, l'avarie règne sur tous les sujets. Pour le moment, la malaria sévit, implacable. Pour le moment, les yeux, les pauvres yeux humains irremplaçables, les yeux qui s'éveillent des petits enfants, les yeux magnifiques des mères, les yeux nécessaires des travailleurs, les yeux pathétiques des vieillards, se ferment à ce qui, en pays arabe, est la seule beauté, le seul bien-être, la seule gloire — la lumière du sol. O précieux yeux des hommes ! Pour vous sauver, vous que la mort seule, en signe de très aimante pitié, devrait oser clore, à quels efforts notre conscience moderne ne devrait-elle pas nous pousser !

Dans toutes les maisons, je regarde d'abord les visages des enfants.

— Il ne faut pas que tu laisses ces yeux sales !

Les mères écoutent dociles, — mais je n'ai ni nitrate, ni sulfate de zinc, ni ouate. Je ne puis que recommander des lavages d'eau bouillie.

Et quelle misère accueille la naissance, dans ce pays d'Aurès :

On me dit, à ce propos, que beaucoup de femmes meurent en couches. Aucun soin n'est pris pendant la grossesse, et, lors de l'enfantement, la patiente est allongée par terre ; elle s'arc-boute avec ses pieds contre le sol et tire sur une corde qui descend des poutres du plafond. Les moyens les plus barbares sont employés quand l'expulsion spontanée du placenta ne se fait point ; corde de laine, introduite dans la gorge de l'accouchée, ou frictions *avec un bâton* sur le ventre encore saignant ! Si le péril croît, on suspend, autour du cou de la malade, un carré de papier, sur lequel un *taleb* a copié des saints versets. C'est le remède suprême : lorsqu'il n'agit pas, on abandonne la femme à la volonté de Dieu.

Après l'accouchement, aucun lavage, même externe, n'est pratiqué, pas plus chez la mère que chez l'enfant, qui, du reste, est simplement enduit de beurre fondu avec du sel. Les matrones, pour remettre en place les os qui se sont, pendant la grossesse, déplacés, se livrent, sur les jambes de la patiente à des tractions qu'elles ne cessent que lorsque les os commencent à craquer.

Cet abandon d'un peuple à l'ignorance, à l'affreuse pauvreté physique, inspire à Mme Odette Keun le vœu que des Françaises se consacrent aux soins de ces malheureux êtres :

(1) A ce point de vue, il me semble que les médecins mobilisés, portant l'uniforme, ont beaucoup contribué à cet élargissement des habitudes arabes. Ils combinent, aux yeux des indigènes, les deux autorités du savant et de l'officier.

Je songe qu'après la guerre, il y aura des femmes qui auront pris le goût du travail généreux et utile, qui auront perdu le goût excessif de l'homme, ou, du moins, dans l'immense mouvement de libération, de vérité et de courage que la guerre aura créé, qu'elles auront regardé en face et jugé les traditions des âges passés. Je songe qu'il y en aura qui s'attacheront, à cause des leçons de la guerre, sans croire en aucun dieu, sans espérer dans les hommes, sans même beaucoup aimer la vie, aux besognes difficiles et longues, obscures et impayées. Car seul l'acte importe et non pas son succès. Après la guerre, je songe que, sûrement, il se trouvera en France des femmes qui voudront venir ici, dans les montagnes, sous les tentes, seules avec ce peuple que nous avons l'obligation d'élever. Et qu'elles soulageront, puisque aussi bien la guerre nous a donné, à jamais, le sens magnifique, — le sens tyrannique! — de la solidarité sociale, ces pauvres enfants souffrants d'un pays qui, appelé à défendre notre civilisation, n'y a pu participer encore que par la douleur.

C'est l'appel d'une âme haute et bonne.

§

La Marche de France vient de paraître (janvier), sous la direction de M. Emile Hinzelin (Rédaction : 237, boulevard Saint-Germain. Administration : 10 *bis*, rue Saint-Charles, à Villemomble (Seine).) Le but politique de cette revue est défini, plus que par son programme même, par le seul titre de l'article qu'y publie M. Emile Bertin : *Marche de France* (*Le Rhin*). L'éloquence de M. Paul Deschanel, de M. E. Herriot, la prose de M. l'abbé Wetterlé nourrissent ce premier numéro, avec un article documentaire de M. F. Binder sur « La potasse de l'Alsace et son importance pour les Etats-Unis », les observations d'un témoin sur « Guillaume II », une peinture des « Allemands d'aujourd'hui », par M. A. Chuquet, « Le Joug brisé » de M. E. Hinzelin qui, en prose et en vers, exprime sa joie de bon Lorrain.

§

MEMENTO. — *Revue hebdomadaire* (11 janvier) : — La suite de « l'Imagier d'Epinal », le nouveau roman de M. Lucien Descaves qui est une fidèle résurrection de la Lorraine sous la Restauration et la monarchie de Juillet. — Les infirmières visiteuses de France », par Mme A. de Courlet.

Revue des Deux Mondes (15 janvier) : — « Nausicaa », par E. Moselly. — « Le retour en Lorraine », par M. L. Bertrand. — « Poésies » de M. Séb.-Ch. Leconte.

Les Marges (15 janvier) : — « Edmond Rostand », par M. Joachim Gasquet, bien sévère. — « La seconde famille de Triboulère », par M. Eug. Montfort. — « Déclin de l'Amour », par M. Camille Mauclair. — « Revendications », par M. Toulet. — « L'anniversaire de Stuart Merrill », un très émouvant souvenir de M. E. Jaloux au grand et regretté poète.

Sic paraît deux fois par mois dorénavant. Son fascicule de janvier est « A la mémoire de Guillaume Apollinaire ». — A partir de février : « L'Imperméable », roman de M. C. Reverdy.

Lutetia (janvier-février) célèbre le Président Wilson. M. André Arnyvelde ouvre une enquête sur la définition du « poète national » et sur le poète actuel qui mériterait le plus ce titre.

Les Cahiers de décembre : — « In memoriam » (Louis Boumal et Georges Antoine, tués à l'ennemi).

Revue bleue (4-11 janvier) : — M. Paul Louis : « Les nouvelles nations ».

Les Ecrits nouveaux (décembre) : — M. A. Suarès : « Notre Pascal ». — « Poèmes » de M. Jean Pellerin. — « La tentative amoureuse de Pudentienne », par M. A. Germain.

Le Scarabée (1er janvier) : — M. Etienne Marie : « Baudelaire et quelques-uns de ses commentateurs ». — Deux beaux poèmes : « Nocturne », par M. E. Cagin; « Blasons », par M. Louis Palauqui.

La Revue de Paris (15 décembre, 1 et 15 janvier) a publié : « La comédie du Génie », l'une des œuvres dramatiques les plus admirables de M. François de Curel.

L'Opinion (18 janvier) : — « De l'influence des prisonniers français sur les paysans allemands », par M. Ch. Chassé.

Le Correspondant (10 janvier) : — « François Coppée », par M. A. Poizat. — « Scènes de la Révolution à Berlin en 1848 », par M. Ferdinand Bac.

CHARLES HENRY HIRSCH.

THÉATRE

VAUDEVILLE : *Pasteur*, pièce en 5 actes, de M. Sacha Guitry (23 janvier). — ODÉON: *La Vie d'une femme*, pièce en 4 actes et 12 tableaux, de M. Saint-Georges de Bouhélier (8 janvier). — Memento.

La chronique parisienne nous a appris, en son temps, la brouille survenue entre M. Sacha Guitry et son père, l'illustre comédien Lucien Guitry. Il paraît que tous les deux se sont récemment réconciliés et que le **Pasteur** de M. Sacha Guitry, que vient de représenter le Vaudeville, est le prix et le résultat à la fois de ce raccommodement. Voilà une embrassade qui aura coûté cher à l'auteur de *Nono*, d'*Un beau mariage*, des *Deux Couverts*, de *Deburau*, de *L'Illusionniste*, de tant d'œuvres charmantes, pittoresques et pleines d'esprit. *Pasteur* est bien la pièce la plus plate, la plus ennuyeuse qu'on puisse voir, et on vit rarement chez un auteur dramatique l'absence, à ce point, de toute invention et de toute création.

On se demande, où plutôt, pour n'engager personne, je me demande ce qui a bien pu amener M. Sacha Guitry à écrire une pièce sur Pasteur. Il est entendu que ce grand homme est une de nos gloires nationales. Mais les gloires nationales (cette appréciation va avoir du succès), cela ne vaut jamais très cher et ne va jamais bien loin. C'est surtout une affaire de moment, et le temps, souvent, n'en laisse pas grand'chose. Cela s'applique aux célébrités scientifiques

comme aux autres. Cela s'applique même excellemment à Pasteur. Le monde scientifique, s'il n'en laisse rien paraître, est loin d'avoir pour lui toute l'admiration qu'on croit. Les opinions philosophiques qu'il a exprimées le montrent fort médiocre intellectuellement. Taine souriait de son spiritualisme, justement étonné qu'un apôtre des sciences exactes, un chimiste et un biologiste qui affichait, dans ces domaines, tant de certitude, pût tomber encore dans ces billevesées. Il nous est surtout montré, dans la pièce du Vaudeville, comme le guérisseur de la rage. Qu'y a-t-il de vrai, d'exact, de réellement fondé dans cette réputation? Qui le sait? Quelles preuves irréfutables en a-t-on jamais eu? Pasteur a peut-être plus inventé cette maladie qu'il n'en a découvert le remède. Il ne faut pas oublier que s'il a ses partisans, attachés à ses théories et à ses méthodes et qui les soutiennent, il y a également toute une école, formée de savants dignes de foi et aux noms autorisés, qui les déclare extrêmement arbitraires et même souvent dangereuses. Pasteur a détruit et mis à néant des méthodes préconisées par ses prédécesseurs. D'autres découvertes viendront peut-être un jour mettre à néant les siennes propres et en montrer l'erreur. N'oublions pas que nous sommes, après tout, ici, dans le domaine de la médecine. Tel remède qu'on nous déclarait souverain hier, aujourd'hui on nous le dit sans effet ou même nuisible, pour demain le recommander de nouveau. Laissons à Pasteur lui-même cette sottise qu'il avait d'être sûr de lui-même. Après tout, c'est sur nous, en définitive, que s'exercent les découvertes de ces messieurs savants. Méfions-nous. J'ai l'air d'exprimer un paradoxe en écrivant que Pasteur a peut-être plus inventé la rage que réellement découvert son remède. D'autre part, on connaît mon amour pour les bêtes. On va peut-être accueillir mon appréciation avec un sourire? J'étais l'autre soir à l'Odéon. Je rencontre mon excellent ami Charles-Henry Hirsch. Il me demande mon avis sur la nouvelle pièce de M. Sacha Guitry. Après m'avoir écouté, se penchant vers moi, il me fit à l'oreille : « Ouah! ouah! » voulant me montrer par là qu'il connaissait les vraies raisons de mon antipathie pour cette œuvre. On peut, en me lisant, faire : « Ouah! ouah! » à son tour, si on veut, ou, si on veut, me taxer de paradoxe. Il n'en est pas moins vrai que l'existence de la rage est extrêmement incertaine. Des savants sérieux la contestent. Demandez ce qu'elle est exactement et ce qui la produit. Personne ne le sait au juste. Il a fallu que Pasteur mette cette maladie à la mode et prétende avoir trouvé le moyen de la guérir pour qu'on en parle comme on le fait depuis. On peut même dire plus. Cette guérison de la rage a-t-elle jamais été prouvée réellement? A-t-on également jamais cité un cas de rage humaine sûrement diagnostiqué? Dire qu'un chien est enragé ne signifie pas grand chose du moment qu'on

ne sait pas exactement ce qu'est la rage, et, partant, toute la suite est fort douteuse. Au contraire, on a de nombreux cas de gens mordus par des chiens faussement déclarés enragés et que le traitement Pasteur a mis fort mal en point. Et on vous bâtit là-dessus des épidémies de rage, et des histoires de chiens enragés, et on vous dresse des statistiques ! Tout cela a quelque chose d'une farce monumentale et ressemble assez à ces complots comme la police en monte quelquefois. Mais quoi ! La bêtise et la crédulité publiques sont là et on sait à quel point elles sont invincibles. Il est entendu que tout chieu qui mord est un chien enragé. Un animal ombrageux, qui ne connaît que son maître, qui montre les dents si un étranger le touche, — j'en ai eu ainsi, — il est bon à abattre : il est enragé. Un animal égaré, ou perdu volontairement, qui s'est nourri au hasard, qui garde sur son corps et dans ses yeux la poussière de ses courses et l'effroi des bousculades et qui s'arrête un moment sur un trottoir, il est bon à abattre : il est enragé. Enragé également et bon à abattre le chien paisible, que des enfants excitent par gestes et par cris, auquel ils jettent des pierres et qui a un mouvement de défense. Et comme on craint pour sa précieuse existence, comme surtout on ne brille pas par la bonté ni par le courage, chacun s'écarte et encourage la tuerie. Mais ces hommes qui sortent un couteau à propos de rien? mais ces enfants qui lapident un chien tranquille? mais ces autres enfants, pris, il y a quelques mois, aux environs de l'Institut, l'un d'eux maintenant la tête d'un jeune chaton sur un pavé et un autre s'apprêtant à laisser retomber sur l'animal un autre pavé? mais ces autres enfants encore, trouvés, il y a quelques années, sous le pont de Tolbiac, en train d'ouvrir, avec un couteau, le ventre d'une chienne pleine? mais ces charretiers, comme on en prend assez souvent, qui enfoncent, pour le forcer à démarrer, un stylet dans le poitrail de leur cheval? Ces êtres-là ne sont pas enragés, eux, et nul ne parle de les abattre, ce qui serait pourtant d'une bonne réciprocité. Pauvres bêtes, qui, seules, sont sans excuses, alors qu'elles devraient avoir droit à toutes, puisqu'elles nous sont si inférieures. J'en ai ramassé, dans ma vie, un bon nombre, de ces animaux réprouvés, chiens et chats, que la misère ou la peur faisait tantôt mal en point et tantôt aggressifs. Je ne les ai jamais vus enragés, dans la suite, que d'affection et de fidélité, et bien des gens que je connais pourraient, pour leur part, en dire autant. Je serais riche que j'en aurais bien d'autres, et d'autres sortes. Je n'ai, en effet, aucune préférence, je ne fais, en effet, aucune différence. Tous m'intéressent du moment qu'ils sont dans l'abandon ou dans la souffrance, et qu'ils soient beaux ou laids, qu'importe! Ils ont pour moi ce qui vaut la plus belle beauté : le malheur et le silence. Qu'on ne croie pas, après cela, que je borne ma pitié aux animaux. Je

connais un certain dicton : « Qui aime les bêtes n'aime pas les gens. » Imbécillité et fausseté réunies. Il y a grande chance pour que ceux qui le profèrent n'aiment rien du tout. On ne limite pas ainsi ses sentiments. Le voudrait-on, on ne le pourrait guère. Etre capable de pitié, c'est l'étendre à tout ce qui est faible, sans défense, et malmené ou privé moralement ou physiquement. Je le raconterai comme un exemple entre d'autres, et nullement, qu'on en soit persuadé, pour me faire féliciter. Il y a quelque temps, je passais une après-midi rue Royale. Il s'y trouve, non loin de chez Durand, une pâtisserie de grand luxe. Le nez à la vitre, un gamin de six ou sept ans, en loques, presque les pieds nus, petit camelot de je ne sais quelle camelote, regardait l'étalage, les yeux tout ronds à la vue d'aussi belles friandises. Dans la pâtisserie, une cliente, dont la limousine reluisante attendait rangée contre le trottoir, et que deux coquettes demoiselles s'empressaient à servir, tandis qu'à la caisse trônait la patronne, confortable et cossue. On m'a fait ainsi, ou l'esprit de malice en est la cause, peut-être? ou l'aigre vaudeville qu'est ce monde : je promène dans la vie assez d'insolence et beaucoup de raillerie et rien ne me fait peur de l'avis d'autrui sur mes actions comme sur mon aspect. Je considérai un instant l'indifférence de cette riche cliente, de ces jolies demoiselles, de cette patronne souriante, qui ne voyaient rien du petit bonhomme collé à la vitre, alors que lui donner un peu de plaisir eût été pour elles si peu de chose. Je touchai l'épaule du gamin, lui faisant signe de me suivre. Nous entrâmes tous les deux. Après avoir présenté mes salutations, je le plaçai devant l'étalage et je lui dis : « Eh! bien, qu'est-ce qui te plaît, là-dedans? N'aie pas peur. Qu'est-ce qui te plaît? Dis-le. On va te le donner. Mais si! C'est sérieux. Tu n'as qu'à choisir. » Il finit par se rendre compte que c'était pour de bon, en effet. Il indiqua trois ou quatre gâteaux. « Enveloppez cela pour cet enfant », dis-je à l'une des demoiselles. Quand cela fut fait, je payai et nous sortîmes. Sur le trottoir, les gâteaux dans ses mains, ses beaux yeux encore étonnés, il les regardait, comme s'il n'eût pas encore osé y toucher. « Mais, sapristi! lui dis-je, qu'est-ce que tu attends! Allons! Mange-les. C'est à toi. C'est pour toi! » Je riais en m'en allant, le plus heureux des deux, je n'ai pas besoin de le dire. Mais j'en reviens à Pasteur. En réalité, il a surtout bénéficié, comme beaucoup de savants, de la niaiserie humaine. Il n'est pas le premier, et il ne sera pas le dernier. Il faut que l'homme croie à quelque chose. Se passer d'une idole lui est impossible. Pendant des siècles, il a cru en Dieu. Cette croyance s'est émoussée. Aujourd'hui, il croit en la science. Des esprits cultivés, qui paraissent solides, doués du sens du relatif, et assez sceptiques par d'autres côtés, tombent eux-mêmes dans cette nouvelle idolâtrie. J'ai vu ce pauvre Remy de Gourmont,

qui faisait profession de ne croire à rien, se montrer crédule comme un enfant sur tout ce qui touchait à la science et écouter religieusement, c'est le mot, quelques bonshommes de laboratoire qui, sortis de leurs cornues et de leurs vagues expériences, sont fort ordinaires comme intelligence. Il était là un peu comme le populaire, pour qui la fonction est tout, et pour qui un médecin, un avocat, un écrivain, un général, un comédien, sont nécessairement chacun un homme supérieur, parce que médecin, avocat, écrivain, général ou comédien. Comment s'étonner, d'ailleurs, du culte voué de nos jours à la science. Elle a un si grand avantage sur la religion ! Celle-ci ne prétendait sauver que les âmes. La science, elle, prétend sauver les corps. Pesez la différence. Sauver son âme, cela dit plus ou moins, cela ne dit même rien du tout, selon les idées qu'on a. Mais sauver son corps, cela dit tout sans discussion. La vie est si belle, l'idée de la souffrance si terrible, la pensée de la mort si affreuse ! Et certes, qu'on tienne à la vie, je n'y contredis pas. Mais se prosterner ainsi devant le nouveau guérisseur, le croire sur parole, le croire infaillible, sans plus rien examiner ni chercher davantage, et n'être libéré d'une superstition que pour en embrasser à ce point une autre ? On pourrait encore rire de ce nouveau spectacle de la poltronnerie humaine, si cette nouvelle religion, comme l'autre, n'avait ses victimes. Victimes innocentes, celles-ci, victimes muettes et trop forcément résignées. M. Sacha Guitry, qui n'a pas craint, avec *Pasteur,* de descendre au rang d'un simple fabricant de film pour cinématographe, mais a encore usé des moyens dramatiques les plus faciles, nous montre, dans une scène, un enfant mordu par un chien soi-disant enragé et qu'on amène au savant pour qu'il le guérisse. Nous revoyons, dans une scène suivante, le même enfant, guéri de ses égratignures et de nouveau en face du grand homme. Pasteur le place devant lui, le fait le regarder bien en face : « Regarde-moi, lui dit-il. Montre-moi tes beaux yeux vivants ». Les bêtes sacrifiées à sa prétendue science avaient, elles aussi, de beaux yeux vivants, pleins d'une lumière que même des yeux d'enfants ont rarement. Et pourtant !... Aujourd'hui, ces sacrifices d'animaux, multipliés depuis Pasteur, et dont l'utilité demeure plus que douteuse (dans bien des cas elle est même reconnue nulle par les médecins eux-mêmes), sont chose courante. Je ne peux entrer dans les détails, renseigner sur les différentes vivisections, l'une d'expériences médicales, l'autre de pure recherche pour un phénomène possible, mais les journaux spéciaux sont pleins de la description de ces cruautés commises sous le prétexte scientifique. Beaucoup n'ont même aucun objet de recherche nouvelle, rien qu'un objet de démonstration, exemple, entre bien d'autres, l'expérience du curare : suppression du muscle et extension

de la sensibilité, si horrible à voir, un médecin me le disait encore récemment, qu'il arrive fréquemment que des élèves, à ce spectacle, tombent en syncope. D'autres encore sont répétées sans cesse, dans les hôpitaux, dans les laboratoires, même dans des établissements d'enseignement purement scolaire, pour une démonstration toujours la même, alors qu'il pourrait suffire de les prendre une bonne fois au cinématographe. Ce n'est pas trop dire qu'il y a là un enfer où la folie semble rejoindre la cruauté. On cherchait autrefois la pierre philosophale au fond des creusets, dans la fusion des métaux. On la cherche aujourd'hui dans les entrailles toutes chaudes des bêtes, dans leur cerveau mis à nu, dans leurs nerfs tenaillés, en les torturant par le scalpel ou par le poison. Il faut sauver l'humanité, dit-on. Sauver l'humanité? Sans doute, les hommes sont supérieurs aux animaux. Cela n'est pas niable. Ils viennent d'en donner une nouvelle fois, pendant quatre ans et demi, en s'entretuant avec un beau zèle, une preuve qui peut satisfaire les plus difficiles. Mais sauver les uns au prix du martyre des autres? Je ne peux aller jusque-là. C'est payer le salut, si tant est qu'il y ait salut, de trop de barbarie. Je n'ai pas à ce point le fétichisme de la vie humaine, encore moins le souci de la perpétuité de mon espèce. Tout le progrès dont on nous rebat les oreilles n'a jamais dépassé le domaine des choses matérielles. Le monde est ce qu'il a toujours été et ce qu'il sera toujours : une petite élite au milieu d'une foule de brutes ou d'imbéciles, avec les malins, dans un coin, ils ont bien raison ! qui tirent les ficelles et gardent les profits. Il peut durer ou disparaître, je m'en moque. On peut décréter demain de mettre au baquet les portées humaines comme on y met, par charité ou par soin domestique, certaines portées animales. Je n'y verrai aucun inconvénient. Qu'on me permette même, pour conclure, d'étaler un peu mon érudition de critique dramatique. Vous connaissez le mot qu'Emile Augier, un auteur pourtant éminemment bourgeois, met dans la bouche d'un de ses personnages. Giboyer, renseigné sur le monde d'ici-bas, le considère un instant, en pensée, dans ses individus et dans son organisation : « Crève donc, société ! » dit-il. C'est assez mon avis, cher lecteur.

Une petite chose drôle se rapporte assez à ce que je viens d'écrire pour que je la raconte ici. Il y a quelque temps, j'attendais, un matin, sur le quai de la gare de la localité que j'habite, le train pour venir à Paris. Un monsieur que je n'avais jamais vu, attendant le train également, s'approcha de moi pour me demander du feu. Quand il eut eu satisfaction : « Il paraît, Monsieur, me dit-il, que vous aimez beaucoup les bêtes et que vous en faites votre meilleure société. Ce n'est pas très sain, vous savez. Les animaux, pour la santé... » Et il ajouta avec un petit sourire, comme pour

s'excuser : « Je vous dis cela parce que je suis médecin. » Je n voulus pas être en reste de politesse : « Je vous remercie, Monsieur lui dis-je, de ce bon avis. Mais, dites-moi, je vous prie, croyez-vou qu'il soit meilleur d'avoir un médecin chez soi ? Ce n'est générale ment pas un bon signe pour la santé. — Je vois, me répliqua-t-i alors, que vous êtes un disciple de Molière. — Mon Dieu ! Monsieur lui répliquai-je à mon tour, si vous le voulez. Il y a des gens qu sont des disciples de Molière et d'autres qui sont de ses person nages. »

Pour revenir à la pièce de M. Sacha Guitry, qui a au moins cett originalité de ne comporter aucun rôle féminin, elle a été si visi blement faite pour M. Lucien Guitry que ces cinq actes sont pou lui presque un seul monologue. Je n'ai jamais pu arriver à avoir l moindre admiration pour le talent de M. Lucien Guitry et son inter prétation de *Pasteur* ne m'est apparue que comme l'apothéose d cabotinage.

L'Odéon a donné un très intéressant spectacle avec **La Vi d'une femme**, de M. Saint-Georges de Bouhélier. Ce n'est pa un chef-d'œuvre. Il semble surtout que l'œuvre était plus longue que l'auteur a dû la resserrer un peu pour la représentation. De là à certains endroits, la sensation de quelque chose qui manque Néanmoins, telle que je l'ai vue à la répétition générale, *La Vi d'une femme* est une belle œuvre d'art et d'humanité à la fois, ave des scènes d'une poésie très pénétrante, d'autres scènes dramatique aussi véridiques que réussies, et dans laquelle tous les caractère des personnages sont tracés avec autant de sobriété que de vérité Elle a encore ce mérite que la marque particulière du talent litté raire de M. Saint-Georges de Bouhélier y est tout de suite sensibl et que c'est bien une pièce à lui et de lui. Je ne sais pas si je m fais bien comprendre : j'entends mettre dans cette appréciation u grand éloge. Jamais je n'ai vu mieux réussi, dans le théâtre actue le mélange du réalisme et d'une sorte de poésie sourde, atténué effacée pour ainsi dire et pourtant profonde et émouvante, avec un sorte de moquerie qui semble rire par endroits. Il n'est pas jusqu' la mise en scène, aux décors, aux costumes des personnages et leurs attitudes, si bien en rapport avec le ton de la pièce, qui n concourent à l'intérêt qu'on prend à la voir et à l'écouter. Pou tout dire, c'est un grand plaisir de voir un écrivain faire ainsi œuvr personnelle, et un théâtre comme l'Odéon prendre les meilleur soins pour la monter. L'interprétation est parfaite. En tête, comm toujours, quoique, cette fois-ci, dans un rôle secondaire, M. De jardins, qui quitte l'Odéon pour la Comédie-Française et à qui j souhaite de conserver dans cet autre théâtre son grand talent.

Memento. — Théâtre des Deux Masques : *Les Beulemans sont resté* comédie en 3 actes, de M. F. Wicheler (4 février).

MAURICE BOISSARD.

ART

Les faux Rodins. — L'œuvre xylographique de *J.-E. Laboureur* (Galerie de la Belle Edition). — Exposition *Charles Verbrugghe, Anna Bass, Albert Lop* Galerie du Luxembourg). — Exposition *Gilardoni et Lucien Jacques* (Galerie Druet). — Exposition *M. Vlaminck* (Galerie Druet). — Exposition *André Verlithan* (Galerie Marseille). — Exposition *Vernon Blake* (Galerie Braoger). — Exposition *Charles Lacoste* (Galerie Blot). — Exposition *Morgan Russell* (Galerie Weill). — Exposition *J. Le Blant, Madeleine Lemaire, Ad. Sénéchal* (Galerie Georges Petit). — *Cinq contes pour les Petits et les Grands.* Illustrations de Balgley (librairiede la Belle Edition).

Que sera devenue l'affaire des **faux Rodins** quand paraîtra cet article? Il n'est pas aisé d'en prévoir toutes les complications. Il n'est point d'affaire, même simple, qui n'entraîne après elle des lacis d'autres affaires dont quelques-unes peuvent être embrouillées. Ce qui apparaît le plus nettement, en cet instant, à travers les éclats accompagnés de réticences des uns et des autres, c'est ceci : qu'on a rendu illicitement des épreuves en bronze de Rodin, tirées en surplus du nombre prévu par l'artiste — ici délit plus commercial qu'artistique. De plus on a exécuté des marbres, en dehors des prévisions de Rodin, d'après ses modèles ; donc délit commercial et aussi abus esthétique, car des marbres ont été soustraits à l'assentiment ou au blâme de Rodin. Les bronzes tirés en surplus demeurent de vrais Rodins; les marbres ont tout de même un certain caractère d'authenticité. En tout cas, ce ne sont ni les uns ni les autres exactement des faux Rodins.

Mais n'y a-t-il pas de faux Rodins, c'est-à-dire des sculptures exécutées d'après son esthétique ou sa qualité de déformation par des artistes habiles ou malhabiles ? Ainsi a été grossie sans mesure l'œuvre de Watteau, celles de Boucher, de Turner, de Corot, de Diaz, de Monticelli pour ne citer que les noms les plus accaparés par les contrefacteurs. Ces faux ont deux modes d'origine : ou bien un artiste plus habile que scrupuleux exécute, dans la manière d'un maître, un tableau ou une sculpture, les signe du nom du maître célèbre et les vend; ou bien un marchand remarque une certaine similitude, une dépendance très accentuée de l'œuvre d'un débutant vis-à-vis celle d'un grand artiste. Il achète et modifie la signature. Ces faux se produisent couramment. On les place avec ou sans finesse. Quand tous les bric-à-brac furent encombrés de faux sous-bois de Diaz vendus à fil prix, personne n'y pouvait être trompé. Dans des maisons ayant pignon sur rue, on fit des dupes. Existe-t-il une série de Rodins de ce genre? On cite un cas ; c'est peu. Ce n'est point que les contrefacteurs doivent être intimidés pour longtemps; mais la mort de Rodin est trop récente et l'expertise trop facile, car trop de gens ont vu son atelier et pourraient mentalement reconstituer le catalogue de ses

sculptures. Pour les dessins, c'est autre chose. L'imitation de ce notes cursives est relativement facile. On a dû en préparer des gros ses qui n'attendent que le moment propice pour l'attaque brusqué du marché. Les collectionneurs doivent prendre sur ce point toute les précautions.

S'abstenir sera faire preuve de prudence. Si l'affaire des fau Rodin demeure ce qu'elle est actuellement aujourd'hui, une affair d'épreuves illicitement tirées et vendues, il n'y aura pas grand mal et même l'offensive de M. Bénédite aura eu comme résultat de para lyser une expansion considérable de faux et de couler pour quelque années une branche du commerce des contrefaçons, qui serait deve nue florissante. Je crains d'ailleurs que M. Bénédite n'ait fait que re culer la date de cette floraison. Point secondaire, qui a son intérêt on a reproché à M. Bénédite de s'être prêté au grandissement d'un maquette de Rodin, jusqu'aux proportions monumentales. M. Bar tholomé, qui détient, de son talent, une autorité réelle, s'est élev contre cette façon de faire. Pourtant, quoiqu'il en coûte de n'être pas, en un point d'art sculptural, de l'avis de cet éminent sculpteur rien de plus orthodoxe, et, pour prendre un mot d'argot d'atelier très précis, rien de plus *rodinier*.

Naturellement la vérité varie d'après le cas particulier; puisqu M. Bartholomé a exprimé son avis, il est hors de doute que personn n'aurait le droit, plus tard, sans délit esthétique, de grandir au monument une maquette de M. Bartholomé, alors qu'il ne sera plus là pour défendre sa gloire. Mais Rodin a dit à qui voulai l'entendre : qu'en art l'équilibre des proportions est tout, la dimension rien : que de maquettes n'a-t-il point montrées en indiquant que la transposition monumentale, que le grandissement, avait été prévu par son désir et par son art, lors de la création de la maquette. N'a-t-il point expliqué son rêve d'être l'inspirateur d'une armée de sculpteurs et de praticiens en vue de monuments immenses? On peu donc grandir des maquettes. Toutes? Non, sans doute. Il y faut de la prudence, de la mémoire de ses conversations, de ses indications et, pour celles qui n'ont point été prévues par lui, du goût. Mais le fait même des grandissements d'une de ses maquettes reste plausible admissible et esthétique.

§

J.-E. Laboureur expose aux salons de la Belle Edition (François Bernouard) un ensemble de ses gravures sur bois. M. Laboureur est un excellent graveur au canif, fertile en moyens nouveaux, en concisions frappantes; c'est un caractériste décidé et souvent heureux. Il touche souvent à la caricature; ce n'est pas involontaire. Il effile un cou, il arrondit une croupe, en dehors de toute probabi-

lité si cela lui paraît nécessaire à l'expression. Il formule ses personnage en pantins dont il tire vigoureusement la ficelle ; il réunit ses pantins en un groupe régi par un parallélisme vigoureux, quand cela lui paraît propre à donner un effet de nombre ou de foule. Il traduit fort bien des aspects de province routinière ; il a salué de dessins très expressifs l'arrivée des Américains, a discerné parmi ces soldats des catégories, traduit des gestes habituels, pénétré des mentalités. Il a aussi un sens ingénieux du paysage, des coins de ville, des horizons arborescents. Deux albums, fort bien édités par M. Bernouard : *Images de l'Arrivée* et les *Américains chez nous*, réunissent ses derniers bois.

A la Galerie du Luxembourg, M. **Charles Verbrugghe** fait preuve d'habileté et de finesse aiguës de la vision. Des paysages parisiens, des aspects de boulevards vus dans la manière symphonique de Hans Ekegardh sont très circonstanciés et bien en place, de très agréables bouquets de couleurs. Des décors de Bruges, des coins de béguinage, des maisons roses près de petits ponts sur les canaux tranquilles, se présentent dans une jolie atmosphère enveloppée. Des skifs filent sur une Seine bien ensoleillée. Des fleurs sont peintes avec détail, hardiesse et solidité.

Mlle **Anna Bass** modèle, avec une gracieuse habileté et un très joli sentiment du rythme, des figurines de danseuses. C'est très souple, d'un bon mouvement et, dans un petit format, très sculptural. Des arrangements de draperies logiques ou plausibles lui permettent de muer sa statuette en objet d'art décoratif très harmonieux. Des bas-reliefs, des maquettes de plâtre, des bronzes évoquent des implorations, des douleurs, et démontrent que l'art de Mlle Bass peut produire d'importantes réalisations. Ces quelque dix pièces sont d'un faire et d'une imagination distingués.

M. **Albert Lop** peint avec fougue des aspects de Provence. Il sait donner la silhouette sévère des grands cyprès près des mas roses et jaunes ; il observe bien les courbes des arbres dans le vent ; il évoque d'harmonieux jardins langoureux sous d'ardents soleils. Des paysages de Seine, en temps gris, avec des Notre-Dame indécises, près de l'eau lourde et jaune, ne manquent point d'intérêt.

Galerie Druet, M. **Gilardoni** a exposé de nombreux tableaux, consciencieuses évocations des pays jaunes, Annam, Tonkin, Cambodge, terres des Moï, d'une habile composition, d'un intérêt ethnique incontestable, et vraiment harmonieux. Ce n'est point du tourisme. Ce sont des représentations de vie familière, des marchés, des études de femmes dont les silhouettes sont traduites avec finesse. Des paysages intéressants entourent des pagodes nettement construites.

Dans la même salle, et aux mêmes jours, M. **Lucien Jacques**

montra d'agréables gravures sur bois et des filets décoratifs ; sur des treillis légers un peu sombres, des figures brodées s'enlèvent, mythologiques ou légendaires. C'est d'un métier curieux.

Même galerie, exposition considérable de M. **Vlaminck** : peinture puissante, à forte structure, à riches colorations variées et nuancées. Des tableaux de fleurs dénotent un maître peintre par la hardiesse de l'exécution et la belle variété de tons. Les motifs des grands tableaux sont très variés ; l'artiste excelle à donner l'heure de son paysage, à en indiquer l'atmosphère par le mouvement des arbres et des eaux, par la variété des reflets. La ligne est parfois un peu sommaire, ou du moins elle est volontairement simplifiée par un travail qui donne, à l'intérieur des surfaces, de vives arêtes, les cloisonne pour ainsi dire, par un procédé qui n'est pas sans analogie avec le cubisme. Ce n'est peut-être point ce que l'artiste a trouvé de plus saisissant. C'est une préparation trop montrée et, si justes que soient les reflets ainsi accusés, leur harmonie dans le tableau y devient partielle ; défaut léger, à la vérité, dans des tableaux d'impression forte et d'art très fin.

Des faïences stannifiées, cuites au grand feu par le grand céramiste **Metthey** et décorées par M. Vlaminck, sont d'un haut intérêt : aspects joliment barbares, décoration ingénieuse, très pleine, audacieuse, dans des harmonies de coloration très prenantes.

M. **André Verdilhan** expose, galerie Marseille, des visions de Marseille et de Paris, bien construites, très bien construites, avec des tons bien mis en place, mais sans vibration. On s'étonne que l'artiste ait pu trouver près de la Joliette, de Notre-Dame de la Garde, de Saint-Henry, des aspects aussi particulièrement calmes. Mais tout est au juste plan et si les ciels de M. Verdilhan, qu'il les étudie à Paris ou à Marseille, restent également calmes, et un peu tempérés, cela ne détruit qu'à demi l'intérêt de ses premiers plans.

M. **Vernon Blake**, galerie Branger, évoque la beauté du monde par le paysage et par des figures légendaires. Il y a dans cet art force littérature, mais la peinture littéraire n'est mauvaise que lorsqu'elle est de la mauvaise peinture, et ce n'est point ici le cas. Il est agréable de rencontrer sous un pinceau habile des évocations sophocléennes ou théocritaines, et d'être traités par un homme au fait des beautés historiques et littéraires qui les revêtent, les rochers des Baux n'apparaissent que plus pittoresques. Si l'on peut adresser une objection à M. Vernon Blake, c'est de sa méthode composite, sa juxtaposition de moyens très variés, empruntés aux derniers maîtres de l'impressionisme. Dans une coloration personnelle, M. Blake entoure des surfaces peintes à larges plans de mosaïques de tons judicieusement traités d'après les méthodes des néo-impressionnistes.

Mais, peut-être sommes-nous trop habitués à voir les différents

procédés de l'impressionnisme maniés isolément par ceux qui les créèrent ou les adoptèrent avec quelque exclusivisme, dès leurs manifestations premières, et peut-être M. Vernon Blake donne-t-il le signal aux générations qui ont succédé à celles des premières périodes impressionnistes de fondre tous ces efforts dans une technique variée, éclectique et puisant à tous ces éléments en vue d'une réalisation intéressante.

La vision calme de M. **Charles Lacoste** avoisine une prose ornée mais pédestre. Il y a dans ses paysages de la lumière, de l'harmonie, de la sincérité ; peut-être y pourrait-on trouver de l'émotion ? mais elle est fort discrète, et cela manque de ce point d'accent vigoureux qui peut rendre passionnantes les transcriptions de la nature.

M. **Morgan Russell** a de la fougue et de l'originalité, il est coloriste, et les méthodes dont il s'encombre ne nuisent que partiellement à l'expansion d'un tempérament heureux. Il y a du mouvement et de l'air dans ses paysages. Ses intérieurs sont dictés par un choix pittoresque du motif ; quelquefois la mise en page surprend par des dimensions ou trop vastes ou un peu petites. Un nu d'homme est curieux par le mouvement, par l'agile distribution du mouvement dans tous les muscles. Quelques évocations décoratives et légendaires surprennent par le vague du motif, phrases de poème bien établies, mais comme jetées dans le vide. En somme, une curieuse originalité et des dons.

Galerie Georges Petit, des poilus dessinés par M. **Julien Le Blan**, avec ou sans rehauts de couleur, très honnête dessin, sans portée d'émotion. Des fleurs de Mme **Madeleine Lemaire**, des visions des incendies de Reims de M. **Sénéchal**, très soigneusement établies, de bons documents ; le travail au pastel de M. Sénéchal reproduit fidèlement de vieilles tapisseries de haute importance historique.

Cinq contes pour les petits et les grands, proses de **Véra**, sont illustrés de bois très curieux et très artistes de M. **Balgley** : infiniment de fantaisie et une entente rare du décor. Une imagination très individuelle s'y manifeste.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ANGLAISES

Alec Waugh : *Resentment : Poems*, Grant Richards, 3 s. 6 d. — James Stephen : *Reincarnations*, Macmillan, 3 s. 6 d. — P. H. B. Lyon : *Songs of Youth and War*, Erskine Macdonald, 2 s. 6 d. — G. H. Crump : *Mattins and other Poems*, Erskine Macdonald, 2 s. 6 d. — G. Basche Smith : *A Spring Harvest*, Erskine Macdonald, 3 s. 6 d. — Theodore Maynard : *Folly and other Poems*, A. C. Fifield, 4 s. — J. C. Squire : *Poems First series*, Martin Secker, 6 d. — J. S. Phil-

limore : *Things new and old*, Milford, Oxford University Press, 5 s. — F.-W. Morrman : *Songs of the Ridings*, Elkin Mathews, 2 s. — The Hon. Eleanor Brougham : *Corn from Olde Fieldes*, John Lane, 7 s. 6 d.

Quand je songe aux nombreux recueils de poèmes qui ont paru au cours de ces années de guerre, je ne me souviens d'aucun qui me semble à la taille des événements. Je me trompe évidemment, et mon erreur sera aisément corrigée par la postérité qui méprisera ma courte vue. Mais toute postérité qu'elle soit, elle n'empêche que j'aurai vécu des heures qu'elle pourra seulement s'imaginer et que j'aurai ressenti des émotions qu'elle ignorera toujours : du moins, je le lui souhaite. C'est peut-être parce que nous sommes encore tout meurtris et endoloris que nous sommes injustes envers les poètes qui ont tenté d'exprimer nos tristesses et notre supplice. Il en est un cependant qui satisfait les exigences de mon esprit en affectant ma sensibilité jusqu'à la souffrance : c'est notre grand et cher Verhaeren. En même temps que de la sienne, il a souffert de la douleur du monde. Plus je le relis, plus il m'émeut, et il m'estarrivé, à certaines heures, après des coups douloureux, de laisser là soudain mon livre, tant il m'ouvrait grand des abîmes où l'âme chavirait.

Cet élément personnel, immédiat, doit certainement influer sur notre jugement, et le fausser. Beaucoup des poètes d'aujourd'hui, qui ont souffert la guerre, sont tout jeunes, et notre érudition va leur reprocher des réminiscences qui seront peut-être tout simplement les nôtres. Car enfin, avouez-le. Nous avons relu notre Victor Hugo, en ces années de guerre, et notre Meredith et notre Thomas Hardy. Hé bien, n'avons-nous pas frémi d'effarement, et d'effroi même dans notre humilité, en retrouvant dans les vers de ces bardes divins des émotions, des sentiments, des pensées qui, la veille, sous le coup de fouet d'événements épiques, avaient effleuré nos âmes trop obtuses pour entonner des chants lyriques ? Ces jeunes hommes ne sont pas nécessairement aussi balourds que nous ; peut-être n'ont-ils pas lu autant et n'ont-ils pas des mémoires aussi dociles. Ouvrons leur recueil avec une respectueuse modestie : ils ont éprouvé des émotions dont tout le monde a vibré plus ou moins, selon l'état des cordes de l'âme de chacun. Un démon les a poussés à les dire sous la forme rythmée qui a toujours ému les hommes ; pourquoi notre pédanterie leur chicanerait-elle une originalité que nous ne pouvons plus avoir nous-mêmes ?

Ceux qui auront survécu composeront plus tard les chants immortels dignes de l'époque qui vit l'effondrement des derniers vestiges de la barbarie. Quand Victor Hugo célébrait les soldats de l'An II, la dépouille de Napoléon avait été ramenée de Sainte-Hélène et l'empereur était légendaire. Attendons. Il y a parmi nous le poète qui

célèbrera la lutte des peuples libres contre les esclaves et le triomphe de la justice sur les puissances de ténèbres et d'infamie.

Dans **Resentment**, Alec Waugh parle de la vie éphémère et de la mort avec une mélancolie pareille à celle qui pénètre l'âme un soir d'hiver auprès d'un feu qui s'éteint. Sa vision le fascine, il y voit, reflétés comme dans un miroir, des actes peut-être inutiles, en tout cas de signification incompréhensible.

He lives among the men I knew,
He loves not understanding why
Between the true and the untrue
He struggles ineffectually.

La guerre fit éclater la chrysalide de son rêve ; la mort, dévêtue de ses voiles gris perle, lui apparut dans sa nudité affreuse.

Out of a dim obscurity
Certain things stand plain and clear
Certain things we are forced to see

Ces choses, ce sont les cadavres en décomposition sur les champs des Flandres et le poète envie la mère et la fiancée dont les souvenirs ne sont pas profanés par le spectacle d'une réalité terrible.

You have not seen the proud limbs mangled and broken,
The face of the lover sightless and raw and red,
You have not seen the flock of vermin swarming
Over the newly dead.

Tout lyrisme est absent de l'œuvre d'Alec Waugh. Aussi l'a-t-on accusé de n'être point poète. Mais à son amertume, il ne faut ni rythmes martelés, ni harmonie cristalline, rien qu'un murmure triste, une sourde mélopée. Waugh a eu le courage d'être lui-même et de créer le style qui s'adaptait à sa pensée, Si, par hasard, il a commis quelques maladresses, ne valent-elles pas mieux, étant originales, que l'impeccabilité des anémiques imitateurs de Browning et de Shelley ?

§

C'est une délectation littéraire qu'offre au public Mr. James Stephein. Ses **Reincarnations**, mélange de simplicité, d'humour et de grandeur primitive, sont inspirées de poèmes irlandais. Il suit d'abord la pensée mélancolique de Geoffrey Keating, trop vieux pour aimer :

O woman full of wiliness !
Although for love of me you pine,
Withhold your and adventurous...
It holdeth nothing holding mine.

Puis il s'inspire de Ratfery (1784 ? — 1835 ?), le barde aveugle et

illettré du comte Mayo, dont les chansons furent recueillies et publiées en 1903 par Douglas Hyde. Il faut comparer la traduction littérale due à celui-ci avec les poèmes de Mr Stephen pour se rendre compte de ce qu'ils gagnent dans la seconde version. Les originaux sont évidemment pleins de longueurs, d'énumérations, de platitudes où se noient les idées et les images frappantes. Dans *Reincarnations* on n'en retrouve que l'essence condensée dans le plus pur cristal poétique. De la strophe de *Mary Hynes* que Douglas Hyde avait rendue de cette façon ;

It is lovely and airy on the side of the mountain
Looking down upon Ballylee,
Walking in the grass, picking nuts and black-berries
The warbling of birds, there, is all as one fairy music.
What is the good of all that, till you would get a sight
Of the blossom of the branches who is by its side.
There is no use in denying it, and conceal'it from no one,
She is the sky of the sun and the love of my heart.

Mr. Stephen tire le petit chef-d'œuvre suivant :

She is the sky of the sun,
She is the dart
Of love,
She is the love of my heart,
She is a rune,
She is above
The women of the race of Eve
As the sun is above the moon.

Lovely and airy the view from the hill
That looks down Ballylea ;
But no good, sight is good until
By great good luck you see
The Blossom of the Branches walking towards you
Airily.

Cet exemple n'est pas unique, chaque page a son joyau. Quand l'auteur accorde sa harpe au ton plus grave des lamentations psalmiques de O'Rahilly, l'un des Irlandais les plus instruits du XVIIIe siècle, il trouve des accents aussi vrais, un tour poétique aussi heureux. Dans *Clann Cartie*, ses vers sonnent avec la majesté lente et la désespérance d'un glas au bord de l'Océan :

O Wave of Cliona, cease thy bellowing !
And let mine ears forget a while to ring
At thy long lamentable misery :
The great are dead indeed, the great are dead.

Le passage suivant semble un écho de la tragédie shakespearienne :

And I, in a little time will stoop my head
And put it under and will be forget
With them, and be with them and thus be not.
Ease thee, cease thy long keening, cry no more,
End is and here is end and end is sore.

David O'Bruadair (1625? — 1698) a un don de l'invective qui relève d'ironie l'amertume de sa colère. Il se venge avec génie des avanies qu'il subit et de la pauvreté à laquelle les malheurs politiques de son pays l'ont réduit. Comme les précédentes, les interprétations de Mr Stephen seraient à citer tout entières. Il faut se borner aux vers suivants que les sujets de certains empereurs pourraient appliquer aujourd'hui encore à leurs têtes couronnées.

We thought at first this man a King for sure,
Or te branch of a mighty and ancient and famous lineage.
That silly, sulky, illiterate, black-avised boor
Who was hatched by foreign vulgarity under a hedge.

§

L'éditeur Erskine Macdonald a pris pour tâche de faire connaître les jeunes poètes. A l'époque actuelle où l'intérêt des lettres est si souvent sacrifié à un profit mercantile immédiat, c'est faire œuvre pie que de maintenir un courant poétique. Parfois, sans doute, les résultats ne semblent point à la hauteur de la bonne volonté des débutants, mais combien de grands écrivains dont les premiers essais sont loin d'être des chefs-d'œuvre ! Ne faut-il pas acquérir l'expérience de la vie et la pratique du métier avant de se délivrer de l'étreinte de la tradition et de gagner la sûreté du maître ? C'est pourquoi juger hâtivement des novices est toujours hasardeux. Peut-on prévoir, par exemple, l'œuvre future de P. H. B. Lyon dont les **Songs of Youth and War** sont encore surchargés de réminiscences de poèmes célèbres ? D'une musique agréable excepté dans ses imitations de Kipling, ses vers témoignent d'un sens fortement marqué du rythme et, quelquefois, d'une réelle noblesse dans l'image :

Hasten, daughters of night forlorn,
In the dead stars wake
For your veils are heavy with dew of the morn,
And with twitter of song in thicket and brake
In spinney and thorn
The birds are awake.

§

Geoffrey Herbert Crump, plus réfléchi, plus original dans ses idées, satiriste et philosophe, frappe en général une note juste dans des **Mattins and other Poems**, très variés d'inspiration. Chez lui, ni irrésolution, ni vague rêverie, ni somnolence intellec-

tuelle. Il observe et n'agit qu'en connaissance de cause. En janvier 1918, il chantait, dans une hymne vibrante de fierté, le devoir librement et consciemment accepté.

Once more, we are standing, by terror undaunted
To pledge before God our unchangeable word ;
To baffle the boast that our ennemy flaunted,
And liberate Truth from the sway of the sword.
No cry of repentance for sins long forgotten,
No prayer for forgiveness for what we do now ;
The tree must be felled if the branches are rotten
« No man looketh back with his hand to the plough »
.....
Not man against man, for ourselves, our possessions
Protest we our service, our souls and our cause :
But might against might, against crimes and agressions.
We battle for peace with the makers of wars.

§

Encore une première œuvre que **A Spring Harvest**. Malheureusement son auteur, Geoffrey Basche Smith, ne recueillera pas la moisson d'automne. Etudiant à Oxford, au début de la guerre, il passa sous-lieutenant en 1915 et mourut des suites de ses blessures à Warlencourt, le 3 décembre 1916. Il se plaisait à contempler des îles féeriques sous le couchant, des brumes mystérieuses où se mouvaient les héros des légendes arthuriennes. Nourrie de Tennyson, de Shelley et de Keats, sa muse n'avait encore ni la passion du second, ni la richesse du troisième. La guerre sournoise vint lui enlever son calme bonheur, ses amis et les chevaliers romantiques de son imagination. En vain essaya-t-il de les rappeler et d'effacer le souvenir des batailles :

Let's have no word of all the sweat and blood
Of all the noise and strife and dust and smoke
We who have seen Death surging like a flood,
Wave upon wave that leaped and raced and broke.

Parfois, il souhaite l'oubli éternel, qui le délivrera d'un monde où le sang a noyé les visions enchanteresses ; ou bien, il s'adresse à Dieu avec la faiblesse touchante d'un enfant qui cherche un protecteur. La religion de ces jeunes gens est, d'ailleurs, aussi différente que leur attitude devant l'existence : G. H. Crump se révolte contre les conventions et les dogmes des églises, P. H. B. Lyon a une foi qui ne questionne pas. Un de leurs aînés, Théodore Maynard est un catholique convaincu. Dans **Folly and Other Poems**, son troisième recueil, il unit la piété au rire franciscain ou à l'ironie sympathique et tendre qu'adoptent parfois les fous dans les pièces de Shakespeare, dont il n'atteint jamais la profondeur. Sa joie est plus

sentimentale que passionnée et ses paroles d'amour ont plus de charme que de force. A son art toujours égal, il manque les éclairs de génie, mais il possède la grâce et une joliesse de bon aloi.

§

C'est toujours avec plaisir qu'on retrouve le nom de William H. Davies sur un volume de vers. **Forty New Poems** ont la même clarté, le même parfum de fleurs sauvages, la même humour joyeuse que les ouvrages précédents de cet auteur, homme de lettres et vagabond. Ce n'est point lui que troublent les spéculations métaphysiques ; peu lui importe d'ignorer l'origine ou la fin des choses, il lui suffit d'en savourer la présence :

> But riddles are not made for me,
> My joy's in beauty not it causes :
> Then give me but the open skies
> And birds that sing in a green wood
> That is snowhound by anemones.

§

Au coutraire, J.-C. Squire, le traducteur en vers anglais de quelques-unes des *Fleurs du Mal*, est porté à la mélancolie. Habitant Londres, il regrette, malgré l'enjôlement des brumes de la Tamise, les horizons harmonieux, les cimes hautes que balance le vent, la vive verdure des prairies. Dans **Poems : First Series**, il songe aussi avec tristesse aux amis disparus dont il évoque les gestes dans le décor familier. Sa solitude se peuple de spectres, des trépassés innombrables de l'humanité. Ce poète est cruel envers soi-même... Fidèle au self-restraint qu'on inculque au jeune Anglais qui veut devenir un gentleman, il bride son émotion avec une telle force qu'il l'empêche de lui dicter des accents lyriques éperdus. Il se mate brutalement pour contenir ses sanglots et refréner ses larmes. C'est grand dommage. Et cependant, nous tous, qui avons senti à la gorge l'affreuse étreinte en apprenant qu'un ami était « tombé au champ d'honneur », nous devinons bien quel déchirement, quelle torture atroce s'exprime dans le poème *On a Friend recently dead.* Nous avons éprouvé ce vertige à méditer « on death and death and death »,

> ... at certain times the roads of thought all lead to death.

J'ai relu, et je relirai souvent, le dialogue du poète avec son chien : *To a Bull-Dog ;* il est des plaintes que les humains ne peuvent comprendre et qu'on ne peut confier qu'au muet compagnon, pour lequel on trouve le langage simple qui convient à l'affliction sincère.

> We sha'n't see Willy any more, Mamie,
> He won't be coming any more...
> . . . . . .

But now I know what a dog doesn't know,
Though you'll thrust your head on my knee,
And try to draw me from the absent-mindedness
That you find so dull in me.

La douleur des séparations ne peut s'exprimer avec un navrement plus poignant que dans les quatre dernières strophes du poème. La vivacité soudaine de la bonne bête au nom de l'ami, et la certitude de l'homme que la perte est irrémédiable, forment un contraste tragique :

... For he's suffered a thing that dogs couldn't dream of,
And he won't be coming here any more.

§

Le professeur John Swinnerton Phillimore est un érudit qui, entre autres travaux, a traduit, pour l'Angleterre, trois pièces de Sophocle et édité Properce. Les premiers poèmes des **Things new and old** sont inspirés d'écrivains russes, Lermontov, Nekrassov, Blonsky, Tioutchev : ce sont les plus vivants ; d'autres sont traduits du latin, le reste est d'inspiration classique. Distingué et soigneux de la forme littéraire, M. Phillimore enchaîne ses pensées de façon si subtile, présente ses images en troupes si serrées que l'impression générale est un peu confuse. Néanmoins ses vers sont agréables dans leur beauté froide et toute intellectuelle.

§

Un de ses collègues, M. F.-W. Moorman, philologue distingué, adopte une attitude tout opposée. Dans une préface fort spirituelle, à des **Songs of the Ridings** en patois du Yorkshire, il formule une critique qu'on peut appliquer à la plupart des œuvres mentionnées dans cette chronique. « La poésie anglaise, dont la richesse de pensée et la beauté d'expression n'ont pas été surpassées, n'est universelle ni par le sujet, ni par le public auquel elle s'adresse. » Nos grands poètes, dit-il aussi, « dépeignent un monde où l'ouvrier n'a pour ainsi dire point de place. C'est le monde de la Cour, des Salons, des Etats-Majors généraux, des Clubs et des Académies ». On ne peut parler de bergers qui ne soient des Corydons. Son but est donc « de faire sortir la Poésie des coteries de rentiers pour lui faire habiter les logements de l'ouvrier et les cuisines des chaumières ». Le peuple aime les vers à condition qu'ils soient en son langage. Un garçon de ferme du Yorkshire se répétait en guidant sa charrue les poèmes d'un chantre du terroir, John Castillo. L'ouvrier ne vit pas seulement de pain, d'un vote et d'un juste salaire, il lui faut sa place au banquet intellectuel. De plus, comme le remarque M. Moorman, la littérature et l'art sont d'excellents moyens de propager les idées de justice et d'inciter à des réformes sociales.

Cet idéal n'a rien de neuf, c'était celui de William Morris, de Victor Hugo et d'Henri Conscience, pour ne citer que trois noms. Il suffirait d'en reprendre l'exécution. Sous l'influence de Thomas Hardy et de E.-A. Housman, on a réagi, en Angleterre, contre les raffinements d'une école formée entièrement par la lecture et non par l'observation directe. Masefield, Gibson, Patrick Mac Gill, Lady Gregory ont voulu créer « un mouvement littéraire démocratique ». Le professeur Morrman ajoute aux belles œuvres que ceux-ci nous ont déjà données ses **Songs of the Ridings** composés en partie de ballades et en partie de monologues dramatiques, genre inventé par Browning et employé avec succès par Wilfrid W. Gibson. Il faut se garder de croire que la seule originalité de ces œuvres soit le patois, elles ont une beauté intrinsèque à laquelle la langue n'ajoute que du piquant; par exemple, ce couplet de *The Courting Gate :*

The fire-leet casts thy shadow
Owerthwart the kitchen wall,
It's danan up an'doon, lass,
My heart does dance an'all.
Three times I've gien oor'love-call
To bring my bird to t'nest.
When wilta coom, my throstle,
An' shelter on my breast ?
O coom an' meet me, Mally,
O coom an' greet me, Mally,
Meet me, greet me, at the courtin' gate.

§

Les anthologies sont toujours les bienvenues, surtout lorsque les morceaux n'en ont pas déjà été répétés à satiété. The Hon. Eleanor M. Brougham a réuni, sous le titre **Corn from the Olde Fieldes**, des poèmes datant du XVIIe siècle qu'on ne trouve point dans les recueils modernes. Beaucoup sont tirés de manuscrits, d'autres sont copiés dans d'anciennes éditions. Cantiques, épigrammes, élégies, chants patriotiques, tous ont leur place dans cette collection où la plupart des étoiles secondaires du firmament poétique anglais sont représentées par des choix intelligents.

HENRY-D. DAVRAY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Alfred H. Fried : *Mein Kriegstagebuch. Das erste Kriegsjahr*, Zurich, Max. Rascher, 7 fr. — Prince Albert de Monaco : *La guerre allemande et la conscience universelle*, Paris, Payot, 3 fr. — Wilhelm Muehlon : *L'Europe dévastée*, Payot, 4 fr. 50. — Léon Gaillet : *Deux ans avec les Sénégalais*, Berger-Levrault, 0 fr. 90. — Emmanuel Bouvier : *Dans l'Amérique en guerre*, Berger-Levrault, 0 fr. 90. —

Capitaine R. Christian-Frogé : *Les Captifs*, Berger-Levrault, 3 fr. 50. — Daniel Mornet : *Tranchées de Verdun*, Berger-Levrault, 0 fr. 90.—Lieutenant Michel Sturdza : *Avec l'Armée Roumaine*, Hachette, 3 fr. 50.

Quel est le jeu que jouèrent les pacifistes allemands pendant les années qui précédèrent la guerre ? Admettons qu'il y ait eu parmi eux des naïfs et des sincères. En tous les cas, leur activité a contribué à répandre chez nous des idées erronées sur la politique de l'Allemagne. Parce qu'une poignée d'hommes, dont quelques-uns étaient peut-être de bonne foi, faisaient de la propagande pour le désarmement universel, on a pu croire qu'il y avait chez nos ennemis un mouvement sérieux en faveur du maintien de la paix. Nos bons gogos s'y sont laissé prendre et M. d'Estournelles de Constant écrivait encore le 29 juin 1914, un mois avant le commencement des hostilités, à propos du décès de la baronne de Suttner : « Ce qui est mort, ce n'est pas Madame de Suttner, c'est la politique des armements : cette politique funeste et ridicule, tragique et niaise donne l'illusion de la vie, parce qu'elle se débat dans les convulsions de l'agonie, mais elle est condamnée par tous les peuples. » Le peuple allemand, lui, ne l'avait pas condamnée, quoi qu'en dise le sénateur de la Sarthe, et nous devions apprendre bientôt ce qu'il allait nous en coûter d'avoir trop négligé cette « politique des armements ». Les endormeurs germaniques avaient accompli leur œuvre et les canons de Charleroi renseignaient nos malfaisants rêveurs sur la nature du « rapprochement franco-allemand ».

M. Alfred H. Fried, à qui M. d'Estournelles de Constant adressait ces doléances, nous dit qu'il fut douloureusement surpris par les événements. Ce pacifiste viennois vivait pourtant en pleine atmosphère belliqueuse. Il avait ses grandes et ses petites entrées au Ballplatz et ne se doutait pas de ce qui s'y préparait. Son *Journal de guerre* (**Mein Kriegstagebuch**), qu'il vient de publier et qui embrasse la période du 7 août 1914 au 28 juillet 1915, nous fournit à ce sujet des renseignements précieux. Tandis que s'élaborait l'ultimatum à la Serbie, M. Fried se livrait aux préparatifs du vingt-et-unième congrès international de la paix qui devait siéger à Vienne, dans la salle du Reichsrat, le 12 septembre. La *Friedenswarte*, revue pacifiste qu'il dirigeait et qui se publiait à Berlin, avait fait paraître, dès le mois d'avril, le programme détaillé de ce congrès, dont une excursion à Budapest, le 20 septembre, devait couronner les travaux. Quand l'Autriche-Hongrie déclara la guerre aux Serbes, M. Fried se désola tout d'abord, parce que son congrès ne pourrait pas avoir lieu. Il le décommanda le 28 juillet, mais le lendemain 29 on lui téléphona des Affaires étrangères qu'il pouvait ajourner toute décision jusqu'au milieu du mois d'août. On croyait encore à la localisation du conflit et l'aveuglement était tel, au Ballplatz, qu'on y escomptait

quinze jours de répit, avant de courir la risque de complications européennes.

Dans ce milieu viennois, où la clairvoyance était médiocre, comment s'étonner que notre pacifiste en ait eu si peu ? Les premières pages de son journal sont une suite de lamentations. Mais cet esprit chimérique, mis en présence des réalités, ne peut s'empêcher, par habitude, de refaire l'Europe à sa façon. Dès le 7 août 1914 il note :

J'ai eu aujourd'hui l'idée suivante : L'Allemagne, au prix d'une alliance avec la France et l'Angleterre, doit faire de l'Alsace-Lorraine un Etat neutre, et conduire ensuite le monde civilisé de l'Europe contre la Russie. L'Allemagne pourrait être indemnisée par les provinces baltiques et un morceau (*sic*) de l'Asie orientale. La paix européenne et la civilisation seraient sauvées.

On voit que cet homme pacifique a des appétits de Boche. Il changera peut-être dans la suite, surtout quand son installation en Suisse lui permettra de juger les événements d'une façon plus lucide. Néanmoins, en ayant fort peu, il tient à ses idées. Le 16 décembre, à Berne, il revient sur son projet d'une coalition contre la Russie. « Ce serait là une guerre que même le pacifisme pourrait comprendre. » Mais il s'aperçoit que c'est, au contraire, avec la Russie que les empires centraux désireraient conclure une paix séparée. « Cette pensée est infernale ; voilà pourquoi elle n'est pas impossible, ainsi que tend à le démontrer Th. Wolff, dans son article du *Berliner Tageblatt*. »

Comme tous les Austro-Allemands, dont il ne se distingue guère pendant les premiers mois des hostilités, M. Fried, ahuri par les événements, espère le salut de la paix séparée. Le 28 août, il parle du nouveau ministère français, où la présence de Sembat le remplit d'espérances. Il rappelle que celui-ci est l'auteur de *Faites un roi, sinon faites la paix*, livre qu'il analyse et dont il dégage l'idée conductrice : faire entrer la France dans le Triple-Alliance.

C'est cet homme qui est aujourd'hui ministre en France, ajoute M. Fried. Les chances d'une paix séparée de l'Allemagne avec les Puissances de l'ouest augmentent.

Mais ce qui préoccupe surtout M. Fried, c'est le sort de sa revue. Après avoir été frustré de son congrès, il risque de perdre son organe de propagande. Un numéro d'octobre paraît à Berlin, mais pour celui de novembre il a les plus grosses difficultés. On lui fait savoir que celui-ci sera soumis à la censure préventive et, malgré de multiples démarches de ses amis, les principaux articles sont étouffés, de telle sorte qu'un numéro double, qui devait comprendre 80 pages, finit par en avoir huit. Dès le 28 août, dans le dessein de régler les affaires de la *Friedenswarte*, notre pacifiste avait eu l'in-

tention de se rendre à Berlin. Il lisait alors *la Révolte des Anges* de M. Anatole France, ce qui n'est pas précisément une mauvaise lecture. Or, l'idée lui vint que ce livre français pourrait bien lui être confisqué pendant son voyage en Allemagne ; il en fut irrité au point qu'il renonça à partir.

Il fallut bien, malgré son attachement à Vienne, que M. Fried se décidât à s'expatrier. La première partie de son journal permet de constater qu'il est mal renseigné sur ce qui se passe. Il croit à toutes les légendes colportées par les journaux, parle des crimes des francs-tireurs belges et français, s'indigne du mauvais traitement infligé aux prisonniers allemands. Dans la suite, il a voulu expliquer cette adhésion à la politique de guerre des empires centraux, par la nécessité de s'imposer quelques réserves qui eussent permis la publication fragmentaire de son *Journal* dans sa revue. En réalité, son sens critique peu développé mettait obstacle à une liberté d'esprit qui, chez un ennemi de la guerre, n'aurait pas manqué d'être d'un certain prix. Le 18 octobre, il part pour Berne, excellente observation d'un milieu cosmopolite, où ses vues pourront s'épurer. Le 30, il s'étonne cependant encore qu'un Français puisse dire que l'attaque brusquée des armées allemandes ait été une surprise (*Ueberfall*). Les gens qu'il voit sont du reste assez singuliers. Un médecin anglais qui vit à Paris depuis vingt ans lui affirme que ce sont les Britanniques qui sont responsables de la guerre, alors qu'un Allemand ne craint pas d'en rejeter exclusivement la faute sur son gouvernement.

Cette question des responsabilités ne cesse de le préoccuper et nous le voyons arriver, à force de raisonner, à des conceptions assez justes. A propos du Livre rouge autrichien, il écrit le 8 février 1915, pendant un court séjour à Vienne : « On *voulait* la guerre, mais seulement avec la Serbie. » Une action isolée de l'Autriche contre la Serbie est inimaginable. « La Serbie avait incommodé l'Autriche, elle ne la menaçait pas. » Sur la question de la neutralité de la Belgique il est beaucoup moins précis. Il ne comprend pas qu'on puisse lui faire le reproche de n'avoir pas protesté contre sa violation. La reproduction du document Ducarme par la *Gazette de l'Allemagne du Nord* ne justifie cependant pas, à ses yeux, l'action de l'Allemagne, bien qu'il ne s'aperçoive qu'à la lecture du volume de Waxweiler, *La Belgique neutre et loyale*, que la publication officielle allemande était agrémentée de deux faux. « La justification indiquée d'abord par le chancelier, *nécessité n'a pas de loi*, est la plus convenable et, à cause de cela, la plus sage. » Néanmoins M. Fried conclut ce débat avec sa conscience, qu'il reprend à plusieurs reprises au cours des 500 pages de son livre, en affirmant que la violation de la Belgique a été *une faute* et non pas *un crime*.

On pourrait glaner encore longtemps dans ce journal de la première année de guerre, sans découvrir quel est exactement le point de vue de son auteur. Au fond, à force de discuter et de raisonner, il en vient à se confondre dans la masse de ces « neutres germanophiles » dont le type assez curieux a pris figure depuis le commencement de la guerre. Il soutient que l'Allemagne a été de bonne foi, il trouve *courageuse* l'attitude du gouvernement allemand, lorsqu'il décrète le blocus des côtes des Iles Britanniques, mais la conférence de Spitteler, *Notre point de vue suisse*, lui apparaît comme « un document magnifique » et il est remué « jusqu'au fond de l'âme » par la lecture de *J'accuse* qui démontre d'une façon convaincante que l'Allemagne a voulu la guerre. M. Fried lit beaucoup de journaux et le principal intérêt de son livre consiste précisément en ceci qu'il dépouille au jour le jour la presse des empires centraux d'où il découpe de vastes extraits. La « philosophie de la guerre », tant prônée par des intellectuels de tous les milieux, depuis les Ostwald et les Lasson, jusqu'aux Sombart et aux Fulda, est ainsi passée au crible. C'est, sous une forme originale et très personnelle, toute une histoire de la guerre ; mais l'auteur est un de ces esprits faux, prisonniers d'une idée fixe que les événements, si formidables qu'ils soient, n'ont pas réussi à tirer de son erreur.

Le prince Albert de Monaco était, lui aussi, avant la guerre, un pacifiste convaincu. Il était, en outre, lié avec Guillaume II par des liens d'amitié qu'il pouvait croire sincères. On se rappelle qu'il se trouvait à bord du yacht impérial *Meteor*, le 28 juin 1914, au moment où l'empereur allemand, apprenant l'assassinat de l'archiduc Ferdinand, s'écria : « Maintenant tout est à recommencer. » Mais, lorsque se produisit l'agression allemande, le prince n'eut pas une minute d'hésitation. Il comprit aussitôt que l'Allemagne était seule responsable et, librement, il prit le parti de l'Entente. Au mois d'octobre de l'an passé, avant la chute du dernier des Hohenzollern, il rédigea une longue lettre à son impérial cousin, pour lui mettre sous les yeux la série des crimes dont il s'était rendu coupable. Cette lettre « à Sa Majesté Guillaume II, empereur allemand » paraît aujourd'hui en volume et elle porte le titre : **La Guerre allemande et la conscience universelle**. C'est un réquisitoire particulièrement vigoureux, mêlé à des souvenirs personnels, d'où les historiens futurs tireront maints documents particulièrement précieux. Le prince rappelle les efforts désespérés qui furent faits avant le conflit par le prince Lichnowsky et le prince Radolin, ancien ambassadeur à Paris, « à qui sa clairvoyance permettait de craindre pour l'Allemagne des erreurs et une catastrophe ». Le 17 février 1914, le prince Radolin écrivait au prince Albert :

... Où cela nous mènera-t-il ? Je crains une grosse catastrophe. L'affaire

de Saverne vous donnera, Monseigneur, une idée de la note qui règne et de l'opinion dominante. Nous payons maintenant le premier milliard pour nous habituer — je suppose — à en payer sous peu le second milliard, dans l'idée qu'avec ces sommes énormes toute rivalité sera exclue, mais il me semble que cela ne sera pas possible et que les autres puissances trouveront les *mêmes* moyens, et alors on sera revenu au même point, l'équilibre sera rétabli, avec la seule différence que *toutes* les puissances se seront appauvries, mais seront armées jusqu'aux dents. Comment éviter alors une épouvantable catastrophe, qui ruinera le monde civilisé, car de nos jours une grande guerre est funeste? Pour le victorieux comme pour le vaincu, c'est la ruine générale.

La responsabilité personnelle de l'empereur dans le déchaînement du cataclysme ressort des pièces que contient le volume du prince de Monaco. Aussi l'auteur peut-il adresser directement à Guillaume II ce terrible bilan :

La guerre allumée pour quatre ans dans le monde entier ; des millions d'hommes abattus ; des millions de cerveaux éteints ; la suspension du travail scientifique, de toutes les études qui sont la base d'une société civilisée ou qui donnent aux nations leur place dans l'histoire ; l'affaiblissement de l'humanité par une sélection imbécile pour la mort ; la perversion des consciences par des exemples qui déroutent l'esprit ; la perte d'un équilibre social qui permettait de poursuivre utilement la prospérité des peuples ; le recours à une révolution criminelle en Russie pour le bénéfice de l'Allemagne ; et l'assassinat de l'Empereur Nicolas dont vous êtes responsables, alors que cet homme incomplet avait eu de très nobles pensées. Telle est l'œuvre allemande qui aura porté un coup fatal aux monarchies qu'elle voulait raffermir. Considérez-la en songeant aux vœux de l'esprit humain, et vous comprendrez que pas un peuple, pas un homme ne vous la pardonnera.

L'ex-empereur a des loisirs dans sa retraite d'Amerongen. On le sait aussi écrivassier que beau parleur. Pourquoi ne répond-il pas au prince Albert de Monaco ?

HENRI ALBERT.

§

L'Europe dévastée n'est autre chose qne le journal tenu pendant les premiers mois de la guerre, par M. Wilhelm Muehlon, ce sous-directeur des usines Krupp qui résista au vent de folie furieuse sous lequel tourbillonnaient tous ses compatriotes et qui, presque seul en Allemagne, s'exprima dès le premier jour sur toutes les violations de droit commises par le gouvernement impérial comme nous l'aurions fait nous-mêmes. A ce double point de vue *l'Europe dévastée* constitue un document du plus haut prix sur la mentalité du peuple allemand : « Hier, dit M. Muehlon, nous parlions de nouveau de toutes ces horreurs dans un cercle assez étendu de personnalités fort considérées. A part moi, il ne se trouvait personne qui ne les approuvât

Personne ne songe à la clémence, pas même à l'égard des Belges. » Ceci à la date du 30 août, mais un mois plus tard, en dépit de la bataille de la Marne, la frénésie barbare subsiste : « Si j'entends, dit l'auteur, s'élever prochainement en Allemagne la voix de quelqu'un parlant de justice, d'humanité et de progrès moral après la guerre et après la victoire, c'est avec fierté que je lui donnerai longuement la parole ici, fût-ce même celle d'un homme obscur et sans importance. » Un mois encore plus tard, le 1er novembre, Muelhon a une fausse joie : « Pour la première fois, j'ai rencontré un gros industriel allemand, natif il est vrai de l'Allemagne du sud, qui est resté étranger à l'excitation et à l'aveuglement... il a reconnu très calmement que la guerre n'avait été faite que par quelques personnes que l'histoire condamnerait... Cet entretien m'a causé une vive satisfaction. Mais lorsque je proposai de publier un manifeste, mon consolateur se récusa et dit que pareille tentative était impossible en Allemagne. » Et comme si l'auteur avait pleine conscience du caractère précieux de son enquête, le livre se termine par cette note : « Ces jours j'ai entendu un des Allemands les plus représentatifs (on eût aimé savoir son nom) me déclarer à mon grand étonnement que nous avons voulu la guerre ; il nous aurait été facile de l'éviter, Vienne et Pétersbourg s'étant déjà mis d'accord... Tant de sagesse m'engagea à répondre : Oui, très certainement, mais depuis quand pensez-vous de la sorte ? Sur quoi, il s'expliqua avec un sourire indescriptiblement aimable : Ces choses-là ne se disent pas avant que l'heure ne soit venue, et, en tout cas, jamais en public. » C'est le mot de la fin, et M. Muehlon est aussi spirituel que bon observateur. Mais quelle triste image du peuple allemand et de l'élite allemande ressort de ces notes ! Manque de conscience intime et de loyauté publique, ivresse de pillage et de violence, si l'élite en est là, que sera-ce de la masse ? Or, cette masse s'est en effet, et dès la première heure, dès la frontière belge franchie, à Visé, conduite comme une horde de brigands féroces. Docilité aux ordres de ses chefs militaires ? croyance stupide aux légendes irritantes ? intoxication voulue d'alcool ou d'éther ? explosion d'un esprit de brutalité et de destruction savamment entretenu depuis de longues années ? révélation brusque d'un vieux fond ethnique de barbarie toujours subjacent depuis les vieux Germains ? On n'a que l'embarras du choix entre les explications. Mais l'on voudrait que ce ne soit pas la dernière qu'il faille admettre. Avec toutes les autres on peut espérer pour l'avenir dans une éducation meilleure, dans un redressement civique et moral, mais s'il s'agit d'une tare de race, comment la guérir ?

Il est certain que quand, en lisant **Deux ans avec les Sénégalais** de M. Léon Gaillet, on compare les Allemands aux Nègres, ceux-ci sortent à leur avantage du rapprochement. Quels bons grands

enfants que ces Toucouleurs et ces Bambarras ! Que de courage et de constance, que de résignation et de discipline ! et quelle délicatesse de sentiment chez un Ousmane protecteur du petit Tiakone Kamara ! On dira peut-être que chez les Allemands aussi il peut y avoir de ces amitiés passionnés et de cette bonhomie affectueuse qu'ont nos bons Sénégalais. D'abord non, il n'y a pas entre le feldgrauer et le sous-officier le lien fraternel qui existe entre le laptot et son chef. On dira encore que ces Nègres, si leurs officiers les poussaient à faire le mal, seraient aussi féroces, lubriques et pillards que les Boches, mais on n'en sait rien, et s'il en était ainsi, serait-ce une excuse pour eux ? Malgré tout j'ai confiance dans la guérison future de l'Allemagne ; il est impossible que ce grand peuple ne rejette pas un jour le poison dont on l'a intoxiqué pendant cinquante ans, pendant cent ans ; seulement la guérison n'est pas encore faite ; je ne sais même si elle est commencée ; il faudrait que des dizaines et des centaines de livres dans le genre de celui du docteur Muehlon paraissent, et je n'en connais aucun. Depuis le début de la guerre j'ai lu, grâce au *Bulletin quotidien de presse étrangère* publication confidentielle du gouvernement, plusieurs milliers d'articles de journalistes allemands, et depuis l'armistice j'en ai lu plusieurs centaines, je n'en ai trouvé aucun où se révèle un regret sincère de l'erreur morale d'antan, du péché commis contre le droit et la paix ; toujours la même volonté de puissance, brutale et cupide ; toujours le même orgueil arrogant ou sournois, et la même soif haineuse de représailles et de revanche. Il faut espérer que les journalistes allemands ne représentent pas leurs simples compatriotes car vraiment il y aurait de quoi décourager les meilleures volontés pour la réconciliation future, oh ! d'ailleurs très future ! des deux races.

Si l'Allemand est inférieur, moralement parlant, à l'Africain, que sera-t-il par rapport au splendide Américain ? Il faut lire le petit livre de M. Emmanuel Bourcier **Dans l'Amérique en guerre** pour voir quel admirable spécimen de l'humanité est le peuple des Etats-Unis : toutes les qualités du caractère anglo-celte jointes à celles que nous nous attribuons, et que du moins nous voudrions avoir ! Je ne sais pas si nos Croisés du XI^e^ siècle sont partis pour Jérusalem avec autant de joie sublime et de dévoûment chevaleresque que les Yankees du XX^e^ pour le front de France. Comme on est fier d'avoir provoqué un si beau mouvement ! Le livre de M. Bourcier qui rend sensible ce déchaînement joyeux d'héroïsme est, de plus, en lui-même un petit chef d'œuvre littéraire : il est impossible de rendre avec plus de verve colorée et plaisante les impressions des poilus qu'on envoya là-bas pour chauffer l'enthousiasme et qui n'eurent pas besoin d'allumettes, tout flambait déjà !

HENRI MAZEL.

§

A côté des précédents récits sur le sort de nos prisonniers en Allemagne pendant la guerre, le livre du capitaine R. Christian-Frogé aura une place spéciale. Ce n'est pas, d'ailleurs, un simple récit, mais c'est toujours un témoignage. L'auteur n'a pas simplement narré les faits ; il les commente avec passion, jette des cris, prodigue des imprécations, — pour revenir ensuite à la simple énumération des faits, dont l'éloquence aura toujours sa valeur. Son récit enfin est mélangé de tableaux, de strophes lyriques, de poèmes en prose où il exhale son ressentiment et cristallise son indignation. Mais parfois trois mots, une phrase brève viennent préciser des faits dont le simple témoignage suffit, dont le commentaire en somme est bien inutile. Blessé près d'Origny-Sainte-Benoîte, village de la Somme qui fut autrefois le siège d'une abbaye, il est transporté dans une localité voisine où il se trouve pris bientôt par l'ennemi (31 août 1914). Des soins convenables lui furent d'abord donnés, puis le 19 septembre on l'embarqua pour Saint-Quentin ; là il se prit de bec avec un officier ennemi commandant le nouveau départ, tant qu'il obtint d'abord de demeurer. Les événements alors semblaient tourner à notre avantage ; l'offensive française se rapprochait et l'on avait l'espoir d'une libération prochaine. Mais les choses demeurèrent bientôt en l'état, et, à la suite d'une altercation avec un infirmier, le capitaine Christian-Frogé, qui paraît bien avoir fait montre d'un caractère difficile, au moins temporairement, se trouve dirigé sur l'Allemagne. Le train où sont entassés les captifs, accueillis partout avec des quolibets et des sarcasmes, passe par la Belgique, — Mons, Bruxelles, où un gamin leur crie en passant : Victoire ! Victoire française à Montmirail ! On atteint bientôt les ruines de Louvain, dont on évoque brièvement les horreurs. En Allemagne, des mannequins affublés de pantalons rouges sont pendus aux branches des arbres dès la frontière ; à Aix-la-Chapelle, la foule assaille le train, brandit ses bâtons, insulte et dégoise ; à Neuss, on poursuit les prisonniers avec des menaces de mort ; à Wesd, où ils débarquent enfin, des malandrins leurs jettent des pierres, au milieu de hurlements de plus en plus agressifs ; un bataillon qui se trouve passer se disloque, et les hommes cherchent à les frapper en leur crachant des injures. Enfin à l'hôpital, les blessés se trouvent parqués dans un couloir glacial, avec un demi-matelas pour chacun ; l'auteur bientôt est jeté dans une cellule, au quartier des condamnés de droit commun. Il ne reçoit aucune solde ; la nourriture est répugnante et vague. Mais il fait enfin la connaissance temporaire d'un soldat alsacien au service de l'Empire et qui lui donne quelques nouvelles intéressantes. Ensuite on le change de prison et il se trouve remis en cellule. Il y a d'ailleurs d'autres histoires, à Torgau, où les

prisonniers sont dévêtus brutalement et fouillés par l'autorité qui cherche de l'or ; où des Russes, rongés de crasse et de vermine, tiennent des conversations attendries sur l'alcool qu'ils ingurgitent. D'autres scènes et souvenirs concernent le fort Zorndorf, à 3 kilomètres de Küstrin, où règne le lieutenant Trettner, à la face bouffie, fendillée de cicatrices, qui invente des cruautés plus raffinées, des dispositions plus précaires et plus nauséeuses qu'ailleurs, — telles que « la fosse aux ours », où l'on conduit les détenus sous prétexte de leur faire prendre l'air et où ils sont criblés de lazzis et d'ordures par la canaille des environs. On fait cependant passer les prisonniers au camp de Gütersloh, où ils jouissent d'un bien-être tout relatif, car il y a continuellement des fouilles, des appels et contre-appels —avec quatre jours de cellule pour les retardataires ; à Werl, vallée de la Rühr, dans un couvent de Franciscains ombragé de beaux arbres, — mais où les prisonniers ne peuvent circuler que dans deux allées et à travers une pelouse, — lieu de repos cependant, accalmie dans cette période de détresse. C'est ensuite le retour à Zorndorf, « en représailles », — la réclusion et la géhenne. On y dit l'office, sans doute, mais dans une casemate noire, fétide, où le prêtre escamote la liturgie et ne perd jamais l'occasion d'adresser quelques paroles désagréables aux détenus, dont certains même ne viennent qu'encadrés de baïonnettes. Suivent des histoires d'évasion, de tortures inédites, — la sape creusée mystérieusement sous le sol pour tenter une évasion, — et une anecdote édifiante de deux Sénégalais, dont un médecin allemand, à l'ambulance, coupa les pieds et les mains en murmurant : « Nous dirons que leurs membres étaient gelés. » Enfin, c'est le camp de la famine, Wiega, dans les solitudes de l'Erzgebirge, où l'on ne sert que du rutabagas, des feuilles de raves et des pommes de terre pourries ; où l'on s'arrange même pour que les envois de France se trouvent gâtés. « Des fouilles incessantes et ignominieuses permettent même à l'Allemagne de voler leur argent aux captifs ; les punitions injustifiées pleuvent sur eux, — et sont multipliées par trois quand elles frappent les officiers français, — par dix même à Ellevangen », etc...

On pourrait tirer le rideau, car cette fois encore le tableau est édifiant et rend tout commentaire inutile. Mais le volume du capitaine Christian-Frogé se termine par une pièce curieuse, — le récit du capitaine aviateur Billack, tombé dans les lignes ennemies avec son dirigeable *Alsace*, en octobre 1915, qui fut lui aussi interné à Wieza et parvint à s'enfuir et gagner la Hollande après des péripéties multiples.

Chez Berger-Levrault encore, on peut signaler une publication curieuse : **Tranchées de Verdun**, par Daniel Mornet, où l'on a raconté non la lutte si longtemps soutenue sous les forts et qui a

immortalisé les noms de Vaux et de Douaumont, mais l'existence des troupes qui se trouvent monter en ligne, s'organisant, bataillant, et après quelques jours reviennent à l'arrière tandis que d'autres les remplacent. Chargées de leur « barda » on les suit lorsqu'elles gagnent de nuit les tranchées boueuses mais protectrices ; à l'entour s'étend « le bled », le terrain semé d'embûches, de traquenards et que traverse une piste où il faut cheminer à tâtons, derrière un guide qui n'est pas très sûr lui-même de sa route, tant qu'on risque à chaque pas de tomber dans un trou d'obus, sur des chausses-trape ou des pieux brisés ; et cela durait quelquefois dix heures,— dix heures de lutte contre la boue, les trébuchements et glissades, — tant les boyaux zigzaguent, font des crochets et retours pour gêner l'artillerie adverse. Pourtant il n'y avait pas de traînards ; tous rejoignaient pour la relève qui devait permettre aux camarades de gagner un endroit de repos. — Puis on nous montre les tranchées détruites par l'ennemi et qu'on creuse à nouveau ; qu'on réinstalle inlassablement ; qu'on rectifie selon les circonstances, — luttant contre les obus, l'effondrement des terres, la boue dès qu'arrive le mauvais temps. Il faut veiller continuellement et surtout la nuit, où les surprises sont toujours possibles. Alors, on ne voit presque rien et l'on n'entend pas toujours. Aucun repos, sinon quelques heures par hasard et, dit le texte, « on peut tenir en première ligne trois semaines sans reposer trois nuits ». Il faut sans cesse faire le guet ; sortir en patrouille, et les besoins essentiels, dormir, manger et boire ne sont satisfaits qu'en partie. Ailleurs, on peut faire des installations plus confortables ; des sapes où les occupants sont quand même tassés coude à coude,— mais où le ravitaillement plus volontiers arrive. On donne aussi quelques détails sur les jours de liesse et de boustifailles, quand les circonstances sont favorables ; sur les amusements et travaux auxquels se livrent les poilus ; — la fabrication de menus objets avec des fusées d'obus, des ceintures, des douilles — quelquefois le jeu, souvent la chasse aux rats. Les abris de repos sont en deuxième ligne, dans les positions de réserve, — et encore n'y est-on que relativement en sûreté, car on peut toujours craindre l'obus à retardement qui viendra détruire le refuge le plus solidement établi. Heureusement l'esprit gouailleur de la race ne perd jamais ses droits, et quand la corvée s'achève, c'est l'allégresse des jours de repos, après lesquels on reprend la lutte, remontant aux premières lignes pour remplacer les camarades dont le tour est venu. Le petit volume de M. Daniel Mornet est heureux en somme, et peut être placé à côté des relations consacrées aux opérations de guerre, dont la région de Verdun fut si longtemps le théâtre.

Celui du lieutenant Michel Sturdza, **Avec l'Armée Roumaine**, est un curieux récit de la campagne de 1916-1918 en

Orient, et des événements qui poussèrent la Roumanie à entrer dans la lutte avec une préparation, des forces, un matériel insuffisants, — et abandonnée, par les Russes, dont le rôle odieux ne saurait être qualifié, forcée en fin de compte de subir les conditions des vainqueurs. L'armée roumaine, qui comptait en tout 20 divisions n'avait qu'une artillerie insuffisante, — pas même six pièces lourdes — et devait lutter contre des forces doubles soutenues encore par un matériel formidable. Aussi après l'enthousiasme de la déclaration de guerre, les mauvaises nouvelles ne tardèrent pas. On espérait toujours l'intervention des Russes, et en attendant Tutucaïa fut prise. L'auteur qui rejoignait comme lieutenant finit par gagner Bucarest que l'ennemi bombardait par avions. Les Russes, au lieu d'intervenir efficacement, avouèrent enfin qu'ils ne voulaient pas mettre en ligne plus de 50.000 hommes qui d'ailleurs furent au-dessous de tout. L'armement des Roumains d'ailleurs était mauvais et insuffisant; à côté de leur artillerie dérisoire, les troupes n'avaient que le fusil Martini-Henri, à poudre noire, dont la fumée servait de repère à l'ennemi. On décida de le remplacer par le fusil Waterley, déjà abandonné depuis vingt ans par l'Italie ! — Le général Averesco avait passé le Danube pour porter la guerre chez l'ennemi; mais ses effectifs étaient insuffisants; une partie des troupes fut ensuite rappelée vers le nord. Il dut repasser le fleuve et en même temps, le front de Transylvanie se trouvait débordé. Constanza fut prise et l'on dut même faire sauter le pont sur le fleuve, qui n'était gardé sur son long parcours que par un homme tous les trente mètres. Attaqués par des forces supérieures les Roumains ne purent que battre en retraite, sans doute après une résistance tenace ; sur le Jiu, un affluent descendu du nord, 4.000 hommes ne cessèrent de combattre pendant soixante-dix jours, et bien qu'ils fussent attaqués par trois divisions bavaro-prusiennes, un corps de cavalerie et quatre régiments d'artillerie. Partie en guerre avec une préparation insuffisante, des effectifs trop réduits, un armement inférieur, l'armée roumaine qui n'avait pas de réserves, devait défendre un front trop étendu. Bientôt ce fut la retraite, et qu'il fallut couvrir par une suite de combats. Les hommes chargeaient bravement, mais étaient littéralement débordés et ne pouvaient que se faire tuer. D'un escadron que cite l'auteur, il ne resta qu'un officier et vingt cavaliers. Les armées allemandes de Mackensen passent cependant le Danube ; on se bat à Slatina; le pont de Stœnichti n'a pas été rompu et l'ennemi l'utilise; l'invasion s'étend, s'élargit et les Roumains ne peuvent livrer que des combats inutiles; se perdent en marches et contre-marches, dans les ordres et contre-ordres. Les Turcs et les Bulgares arrivent également en deçà du Danube; mais les Russes demeurent l'arme au pied, attendant qu'il soit trop tard pour inter-

venir. Pendant cela, on pouvait constater que dans l'armée roumaine, chaque compagnie comptait une cinquantaine d'hommes qui n'avaient pas de fusil. Je passe sur les péripéties de la lutte où il y eut de brefs retours de fortune, une résistance acharnée, sans doute, mais sans espoir. Ce fut bientôt la retraite sur Bucarest et la bataille livrée tout proche. « Nous n'avons pas de réserves, déclarait encore à ce moment un général, et les Russes ont refusé de marcher ». Toute l'armée traversa l'Argech sous la mitraille et l'auteur en passant un petit bois se trouva blessé, — le bras cassé par une balle, tant qu'il fut évacué cependant que se poursuivait le repli. Bucarest on le sait ne fut pas défendu. L'armée passa en Moldavie, franchissant le Sereth qui se trouva la nouvelle frontière. C'était de de ce côté que l'Etat-Major russe avait décidé qu'il attendrait pour combattre. D'une fenêtre, à Vasloui où il séjournait en traitement, M. Michel Sturdza vit l'exode et la débandade, la retraite hâtive et l'émigration de tout un peuple fugitif, dont il raconte ensuite les effroyables misères. Puis ce fut la révolution russe, dont les conséquences se firent sentir de suite en Roumanie, les troupes cantonnées, inutiles jusqu'alors étant devenues malfaisantes et nuisibles. Des aperçus curieux sont donnés à ce propos sur le rôle joué par l'Allemagne. L'armée roumaine avait été cependant reconstituée, le général russe Kornilof entreprit de rendre à ses troupes un peu de la vitalité perdue et attaqua dans les Karpathes. Mais ce ne fut qu'un feu de paille ; la débandade, le désarroi étaient parmi les forces moscovites qui abandonnèrent la Roumanie au moment où ils devaient faire face aux attaques de Mackensen. Bien mieux, le pays resta infecté de leurs bandes indisciplinées,— qui acceptèrent même, au moment des négociations de Brest-Litovsk de se jeter sur leurs alliés de la veille. La Roumanie dut signer à la fin le traité de Bucarest, — dont les inconvénients du reste ne furent que temporaires, les avantages de l'Entente ayant remis les choses en place. Mais on peut regretter à cet endroit de larges coupures dans le texte, qui devait apporter bien des renseignements curieux. Le livre de M. Michel Surdza, en somme est un des plus intéressants que nous ayons sur la guerre de Roumanie, — qui fut bien un épisode lamentable, l'ennemi dès le début et par suite de la disproportion des forces ayant dominé partout. Le soldat allemand, sans doute, n'était pas supérieur au Roumain, mais, comme toujours, mieux organisé, soutenu par une artillerie formidable, des mitrailleuses à foison. Abandonnée à elle-même, la Roumanie ne pouvait pas tenir, et tout ce qu'elle peut faire, malgré l'insuffisance de la préparation, fut de lutter honorablement. L'historique de ce triste épisode n'est d'ailleurs pas fait encore; bien des éléments d'appréciation nous manquent. Mais il restera toujours un des plus regrettables de la longue période de guerre que nous avons traversée.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

SOUS LE MASQUE DE WEIMAR. — Pour faire croire aux Alliés qu'il y a quelque chose de changé en Allemagne et afin de renforcer chez les citoyens de la nouvelle République le sentiment qu'ils accomplissent un geste pathétique, le gouvernement provisoire de Berlin a eu l'idée assez imprévue de convoquer à Weimar l'Assemblée nationale constituante, élue le 19 janvier. Cette décision a été évidemment dictée par une mesure de prudence. Il fallait soustraire les délibérations de la jeune Assemblée à l'atmosphère délétère de Berlin où les grèves sévissent à l'état permanent, où le mouvement spartacien est loin d'être complètement étouffé. Mais, après avoir renoncé à siéger dans la capitale prussienne, où les installations de l'ancien Régime offraient toutes les facilités imaginables, on aurait pu choisir toute autre ville de l'Allemagne moyenne, plutôt que Weimar, cité étroite et provinciale, qui ne présente aucune des commodités indispensables à une réunion nombreuses d'hommes politiques.

Il y avait là cependant une question de prestige. Les « événements historiques » que traverse l'Allemagne ne pouvaient se dérouler que dans un cadre historique. Maintenant que la manifestation a eu lieu, et les Allemands sont persuadés que le monde entier avait les yeux fixés sur eux, il est probable que l'Assemblée ne tardera pas à plier bagage, pour s'installer tout bonnement dans le palais du Reichstag, où beaucoup de ses membres retrouveront leurs habitudes et leurs traditions. Ainsi il n'y aura pas grand'chose de changé aux institutions parlementaires de l'État allemand.

La presse allemande a tenu à nous expliquer d'avance la signification du choix de Weimar. Nous nous étions si souvent ingénié à leur faire admettre qu'il y a deux Allemagne, celle de Bismarck et celle de Gœthe, que les Allemands ont pensés qu'il serait très habile de faire croire qu'ils renoncent aux traditions de Bismarck pour s'appuyer sur celle de Gœthe. L'Allemagne prussienne n'existe plus, l'Allemagne des militaires, contre laquelle les peuples de l'Entente s'étaient dressés au nom de la « justice », elle a sombré dans la défaite et la révolution ; mais l'Allemagne des « penseurs et des poètes » est toujours vivante et c'est sur celle-là que veut s'appuyer la régénération du pays. Naïves simplifications que les réalités de tous les jours suffisent à ruiner ! Les imaginations populaires ne s'en plairont pas moins à évoquer les souvenirs qui se rattachent à la « terre classique » de Weimar et le prestige de l'Assemblée nationale, aux yeux des bons dadais d'ici et de là-bas, ne pourra qu'en être grandi.

Le fétichisme germanique à fait de « l'Athènes de l'Ilm » le lieu élu des muses. Le tardif classissisme de l'Allemagne s'est épanoui là dans un milieu provincial et étriqué. Gœthe y fut, quoiqu'on dise, un solitaire, incompris de son milieu, et c'est seulement parce qu'il survécut d'un quart de siècle à ses contemporains que l'auréole de la gloire weimarienne a ceint sa tête de veillard. Les philologues de la Société Gœthe tiennent chaque année leurs assises à Weimar. Combien, parmi ceux qui se livrent périodiquement à ce culte puéril et desséchant, y en a-t-il qui sont capables de comprendre la signification de Gœthe? D'autres points de repère servent ici à exalter le patriotisme des philistins prétendus cultivés. Ils datent d'avant ou d'après le règne du duc Charles-Auguste. La maison de Cranach dresse encore sa façade sur la place du Marché. Sébastien Bach avait fait de Weimar le centre de son activité. La première représentation de *Lohengrin* y eut lieu en 1850. Une Ecole d'art, où enseignèrent Bœcklin et Lenbach eut, à partir de 1860, une certaine réputation. Le théâtre florissait encore avec Liszt et Dingelstedt. Si la nouvelle Allemagne s'est efforcée de conserver à Weimar sa renommée ne voyons là qu'un indice de sa tendance au byzantinisme. La sœur de Nietzsche a eu la singulière idée d'y transporter le malheureux philosophe et de l'y laisser mourir. Le *Nietzsche-Archiv*, installé dans la Villa Silberblick, sur une hauteur qui domine la ville, devait symboliser l'avenir en face du passé. De ce petit détail le « peuple qui trompe » ne s'est pas souvenu, quand il s'est agi de choisir Weimar comme siège de l'Assemblée nationale : un long article du *Vorwaerts* (24 janvier) qui énumère les *héros* dont le nom s'attache à l'ancienne capitale du grand-duché ne mentionne même pas l'auteur du *Gai Savoir*.

La préparation de l'Assemblée, convoquée pour le 6 février, fut particulièrement laborieuse. On avait choisi comme lieu de réunion le nouveau Théâtre, construit en 1911 par Lithmann, sur la place où s'élèvent les statues de Schiller et de Gœthe. Il fallut transformer complètement l'aménagement de la salle, installer au parterre les députés et mettre le bureau sur la scène. Le fauteuil présidentiel, emprunté au Reichstag de Berlin, porte encore incrusté sur son dossier l'aigle impériale au plumage rébarbatif. Déménagement significatif qui démontre, une fois de plus, qu'en Allemagne l'histoire ne fait que continuer. Les députés sont au nombre de 400, encore comme au Reichstag, 21 d'entre les élus ne s'étant pas présentés au rendez-vous. L'ensemble des parlementaires, des fonctionnaires, secrétaires et membres de la presse comprend une foule de 3.000 personnes, difficile à loger dans une petite ville de province. Les groupes se sont partagés les grands hôtels, de façon à pouvoir y tenir leurs réunions. Le centre a son quartier général au Fürstenhof, les

démocrates sont en face à l'hôtel Chemnitius. Les deux fractions de droite, nationaux allemands et parti populaire allemand, ont élu domicile dans les deux hôtels de la place du Marché, déjà réputés du temps de Gœthe, l'Erbprinz et l'Eléphant. C'est dans les palaces aussi que siègent les commissions spéciales, seule la commission principale ayant trouvé place au foyer du Théâtre. Le menu fretin du personnel accessoire a dû se contenter de camper dans des wagons à la gare.

Il fut nécessaire, en outre, d'installer des communications télégraphiques et téléphoniques avec Berlin et le reste de l'Allemagne et une foule de techniciens a passé plusieurs jours à poser des fils. Cela n'alla pas tout seul et il y eu plusieurs fois des alertes. Pour la protection de l'Assemblée un corps de chasseurs, sous le commandement du général Maerker, a été dirigé de Berlin sur Weimar. Cette « mesure de sécurité » déplut aux Comités d'ouvriers et de soldats de la région qui prétendaient faire assurer l'ordre par des troupes de Thuringe. D'Erfurt, le 4 février, le Comité du XI^e^ corps envoya un ultimatum, coupa les communication de tout ordre et arrêta les trains. Il fallut encore parlementer. A l'heure qu'il est, cependant, la sécurité paraît être complète. Le Conseil central des C. O. S. semble s'être résigné momentanément à abdiquer ses pouvoirs, conformément aux directions présentées par Friedrich Stampfer. Ce théoricien leur a fait comprendre (*Vorwaerts* du 30 janvier) que dans un véritable système démocratique les Conseils d'ouvriers et de soldats ne pouvaient pas trouver de place en tant que détenteurs du pouvoir politique. Il a donc invité ces conseils à remettre les pouvoirs qui leur avaient été confiés par la Révolution, entre les mains de l'ensemble du peuple allemand, à savoir l'Assemblée nationale. Dès la seconde séance de la Constituante cette abdication est entrée dans le domaine des faits. Elle n'a cependant pas été approuvée à Munich et dans un certain nombre d'autres villes, où l'agitation spartacienne a repris avec une nouvelle force.

C'est avec la gravité qui convient à une réunion de gens disciplinés, convaincus qu'ils accomplissent une mission, que l'Assemblée nationale a procédé aux premières formalités qui pouvaient lui permettre de délibérer dans sa pleine souveraineté. Le 5 février, Fritz Ebert, au nom du gouvernement provisoire des mandataires du peuple, a prononcé son discours d'ouverture, le 7, Edouard David, député socialiste majoritaire, par 374 voix sur 399 votants, a été élu président provisoire de l'Assemblée, les autres groupes se partageant les trois vice-présidences ; le 8 le sous secrétaire d'Etat Preuss présenta son projet de Constitution provisoire qui fut adopté en première lecture. La seconde et la troisième lecture de ce projet eurent lieu le lundi 10 et l'adoption definitive se fit presque sans discussion. Conformément aux dispositions de cette nouvelle Constitution, on

put procéder dès le 11 à l'élection du président de l'Etat allemand (c'est le nom officiel que prend la République allemande). La désignation d'Ebert était prévue. Il fut élu par 277 voix sur 279 votants et chargea aussitôt Philipp Scheidemann de constituer un ministère, lequel fut rapidement mis sur pied, de telle sorte que le nouveau président du Conseil put exposer son programme le jeudi 13 et le comte de Brockdorff-Rantzau faire sa déclaration sur la politique extérieure le vendredi 14, le jour même où M. Fehrenbach, député du centre, ancien président du Reichstag, était nommé président définitif. Ainsi l'Allemagne, conformément à une leçon bien apprise, joue le jeu régulier des institutions parlementaires.

Il y a-t-il quelque chose de changé dans cet ancien empire des Hohenzollern que les leçons de la défaite semblent n'avoir ni modifié, ni corrigé? L'esprit de Weimar! Les orateurs de l'Assemblée nationale y ont fait allusion, sans qu'on puisse discerner s'ils comprennent à quoi il s'engage. Ecoutez Fritz Ebert, dans son discours d'inauguration du 6. Nous traduisons sur le texte allemand les traductions des agences n'ayant donné qu'une version incolore de ce discours :

Nous avons confiance en l'indestructible force de travail de la nation allemande. Les vieilles bases de la puissance allemande sont détruites à jamais ; l'hégémonie prussienne, l'armée de Hohenzollern, la politique de l'armure étincelante sont devenues impossibles pour nous dans l'avenir. De même que le 9 novembre 1918 s'est rattaché au 18 mars 1848, il faut qu'ici à Weimar nous accomplissions l'évolution qui va de l'impérialisme à l'idéalisme, de la puissance mondiale à la grandeur intellectuelle... Maintenant il faut que l'esprit de Weimar, l'esprit des grands philosophes et poètes remplisse de nouveau notre vie, la remplisse de l'esprit qui anime la seconde partie de *Faust* et les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*...

Et Edouard David qui, pendant quatre ans, avait approuvé tous les mensonges de la politique impériale, Edouard David, élu président de l'Assemblée nationale, renchérissait encore sur les propos, dans la péroraison de son discours du 7 février :

Que de Weimar parte donc une flamme qui réchauffera le cœur de notre peuple, qui illuminera son âme dans ces sombres jours de souffrance nationale et individuelle, pour qu'il découvre, avec une nouvelle force, le chemin qui monte de la sombre vallée du présent vers un avenir clair et heureux.

Ces appels au passé auront-il quelque chance d'être entendus dans le pays? La veille de la réunion de l'Assemblée la *Gazette de Francfort*, parlant de « l'esprit universel » de la Révolution allemande qu'il s'agissait de réaliser, ajoutait qu'il ne fallait pas concevoir trop d'espérances. Ebert, faisant appel à l'indestructible force de travail de la nation allemande, ne s'est peut-être pas assez rendu

compte de ce qu'est devenu cette force de travail. Cinquante ans de prospérité matérielle et de jouissances effrénés, suivis de l'ignoble curée d'une guerre infâme, ont anéanti pour longtemps ce qui constituait, reconnaissons-le, la principale qualité de l'Allemand. Il lui est difficile maintenant de se reprendre. Les hommes sont restés les mêmes. C'est chez eux le même orgueil et ce sont les mêmes ambitions. Les institutions nouvelles sont calquées sur les institutions anciennes et le masque de Weimar ne suffit pas à les rendre méconnaissables.

Ce qui est changé, ce sont les *possibilités*. Les finances de l'Allemagne, grevées de charges formidables, ne pourront pas être reconstituées avant longtemps ; les hommes ne veulent plus travailler et ne songent qu'à noyer leur détresse dans le plaisir. Le régime impérial les avait détournés de Weimar pour les livrer à la soif de jouir. Maintenant, ils songent à toute autre chose qu'à se « régénérer ».

Et puisque les Allemands ont voulu mettre leur Assemblée nationale sous l'invocation de Gœthe, rappelons-leur un propos du poète qui les fera peut-être réfléchir, mieux que les phrases lyriques d'Ebert et de David. Le *Mercure* l'a déjà reproduit il y a treize ans, à propos du centenaire d'Iéna, mais il fut alors peu compris. Gœthe savait ce qu'il en coûterait aux Allemands de se réunir en nation. A son sens, la réalisation de l'unité politique ne pourrait que leur porter malheur.

Le 14 décembre 1808, deux mois après son entrevue avec Napoléon, Gœthe disait au chancelier Friedrich von Müller :

J'étudie maintenant de nouveau à fond la plus ancienne littérature française, pour pouvoir m'entretenir sérieusement avec les Français. Quelle civilisation infinie avait déjà passé sur leur pays, à une époque où nous autres Allemands nous étions encore des gens grossiers. L'Allemagne n'est rien, mais chaque Allemand, individuellement, possède une grande valeur, et pourtant les Allemands se figurent précisément le contraire. *Il faut qu'ils soient déplantés et dispersés dans le monde entier comme les juifs*, pour développer dans sa totalité et pour le bien de toutes les nations, la somme de qualités qu'ils portent en eux.

Mais il est peut-être trop tard pour revenir à la méthode de Gœthe. Il faudrait être assez intelligent pour faire oublier le passé, en vue d'assurer l'avenir. Mais, comme le dit Nietzsche, « la puissance abêtit ».

HENRI ALBERT.

§

Belgique.

LE « BELGE » DU CONGRÈS DE BERNE. — Le compte rendu du Congrès de Berne n'est pas pour faire regretter son abstention au

parti socialiste belge. Je ne vois pas quel intérêt il aurait eu à refaire une virginité aux marxistes de Bochie.

Vandervelde et Anseele, ministres socialistes du roi Albert, avaient beaucoup insisté auprès de leur parti pour qu'il se fasse représenter à Berne.

Ils avaient pourtant été des adversaires de la conférence de Stockholm et leur opposition ne fut pas sans contribuer à l'échec de ce projet *d'inspiration allemande*. J'ignore les causes de leur revirement ; ils ont essayé de les expliquer et ils ont déployé dans ce but des ressources de sophisme. Je ne doute pas qu'ils soient animés d'intentions excellentes. J'avoue tout simplement que je ne le comprends pas ; sans doute, la grâce socialiste, l'illumination marxiste, me manquent-elles ?

Elles ont fait pareillement défaut à la majorité du parti socialiste belge que MM. Anseele et Vandervelde régentaient depuis plus de vingt-cinq ans ; ces deux éminents « meneurs » n'ont, en effet, pas été suivis, pour la première fois de leur vie.

Ce qui semblait ressortir des explications de MM. Anseele et Vandervelde, c'est qu'ils demandaient à être envoyés à Berne pour y faire les procès de la social-démocratie allemande et du bolchévisme. Ces deux procès-là, le premier surtout, ne sont-ils pas déjà instruits et jugés ?

Oui ou non, la social-démocratie allemande a-t-elle esquissé la moindre protestation contre la violation de notre pays ? Oui ou non, dans les premiers jours de l'occupation allemande de la Belgique, des délégués qualifiés de la social-démocratie sont-ils venus, en uniforme de guerre à la Maison du Peuple de Bruxelles, conseiller à nos ouvriers de travailler pour l'envahisseur félon ?

Oui ou non, ont-ils déclaré que la conception que le prolétariat belge se formait de l'honneur n'était qu'une « idéologie bourgeoise » ? Oui ou non, quand nos socialistes leur ont demandé de protester contre la déportation en Allemagne des ouvriers belges se sont-ils refusés à cette protestation ?

Pour reprendre les fortes expressions qui furent dites à la séance où notre parti socialiste belge se prononça contre l'envoi de délégués au Conseil de Berne, « *nous n'avons que faire avec ces crapules* ». Comme si nous n'avions pas été obligés de les subir assez longtemps ! N'avoir pas à faire avec ces crapules, tel est, instinctivement défini, le sentiment de notre prolétariat.

MM. Anseele et Vandervelde se sont inclinés devant la majorité de leur parti. Ils ne sont pas allés à Berne, ils restent sagement membres du parti ouvrier et ministres du roi Albert. M. Emile Vandervelde, désavoué par son parti, a dû se résoudre, après quatre ans de balancements, à rédiger, sous une forme nostalgique et

digne, sa démission de Président de l'Internationale marxiste. Les dépêches de Berne ne disent pas si les pontifes boches de cette singulière Eglise lui ont accusé réception sous les espèces de l'anathème ou de la bénédiction.

Mais les Belges étaient fondés à attendre depuis longtemps ce geste de Monsieur le Garde des Sceaux du Royaume. Il ne faut pas oublier, en effet, toute ironie mise à part, que M. Vandervelde est le chef de notre magistrature debout appelée à requérir contre les activistes et contre tous les inculpés d'intelligence avec l'ennemi.

Les activistes sont coupables d'avoir subordonné l'intérêt national à leur intérêt linguistique et de race, pour causer et s'entendre avec les Boches. Il eût été paradoxal de voir le chef de notre magistrature causer avec d'autres Boches, au nom d'un intérêt ouvrier dont tous nos prolétaires belges savent que les Allemands, y compris les disciples d'Ebert, de David et de Scheidemann; ces trois rois sans couronne de la Germanie actuelle, ont fait ignominieusement litière en Belgique.

Mais M. Camille Huysmans, bien que député socialiste de Bruxelles, assistait à la Conférence de Berne et s'efforçait même d'y tenir le rôle que sa forte confiance en soi-même s'y attribuait. Pour justifier sa présence et ses interventions à la Conférence de Berne, M. Camille Huysmans réédita son escobarderie : « Je n'étais pas là en ma qualité de député belge; j'étais là tout simplement comme fonctionnaire, comme secrétaire rémunéré (n'oublions pas que la rémunération de M. Camille Huysmans étant prélevée sur la caisse commune de l'Internationale, M. Camille Huysmans touche, en partie, de l'argent boche).

Ne discutons pas non plus le droit de M. Camille Huysmans de préférer sa place de secrétaire de l'Internationale marxiste à son mandat de député socialiste belge. Mais pourquoi cumule-t-il les deux emplois? Il ne le devrait pas, en honnêteté, puisque le parti dont il se réclame et qui l'a fait entrer à la Chambre des Représentants de Belgique s'est prononcé à une très forte majorité pour l'incompatibilité entre les Boches même « socialistes » et le socialisme belge.

On n'ignore pas que M. Camille Huysmans se croit de taille à lutter avec Emile Vandervelde et qu'il ne s'est pas fait faute, durant la guerre, de lui décocher, à la dérobée, des coups plus ou moins directs.

Que ne montre-t-il à présent la même envergure que son chef? Que ne démissionne-t-il de la Chambre des Représentants de Belgique, comme M. Vandervelde a démisionné de la Présidence de l'Internationale ? Pour les deux hommes, et au même moment, la nécessité de faire son choix s'est imposée. M. Vandervelde a résigné un de ses mandats ; M. Camille Huysmans a préféré ne rien lâcher de ce qu'il tenait.

On pourrait, à l'extrême rigueur, concevoir l'attitude en double partie de M. Camille Huysmans, s'il s'était borné, à Berne, à tenir simplement sa fonction, à rester dans son rôle de *secrétaire rétribué*, s'abstenant d'intervenir dans la discussion, surtout quand elle portait sur des questions d'intérêt national belge.

M. Camille Huysmans a tenu malgré tout à dire son mot. Au nom de qui ou de quoi? De quel mandat, de quelle délégation, de quelle nationalité?

Il ne parlait ni au nom du gouvernement belge, ni au nom du parti socialiste belge.

Il a déclaré notamment que nous renoncions à nous faire restituer ce que la politique européenne antifrançaise de 1839 nous avait arbitrairement enlevé. Il a dit cela pour faire plaisir à son compère le bochophile Troelstra. Et sur quel argument s'appuyait-il pour décréter cette renonciation?

Tout simplement sur l'opinion que si les Limbourgeois de Maestricht et de la contrée, si les habitants de la rive gauche de l'Escaut redevenaient Belges, comme ils le furent depuis les premiers siècles de notre histoire, ils voteraient pour des réactionnaires et contre des socialistes! Est-il besoin de souligner ce qu'un pareil argument a de bas, et d'autant plus bas que M. Camille Huysmans se réserve de solliciter un mandat législatif dans le Limbourg, au cas assez probable où les électeurs socialistes de Bruxelles ne lui renouvelleraient pas leur confiance?

Il s'est prononcé, par ailleurs, pour le retour immédiat dans leurs foyers des prisonniers allemands faits par l'Entente. Et, encore une fois, il a étayé cette opinion d'un argument de sa manière : « Puisque les prisonniers faits par les Empires Centraux rentrent chez eux, pourquoi les autres n'en feraient-ils pas de même? »

Est-il besoin d'ajouter que cette question ne le regarde pas et le regarde d'autant moins que, pendant toute la guerre, ses démarches furent contre l'Entente, son esprit de formation germanique faisant publiquement profession de foi en la victoire des Boches?

Une troisième intervention de M. Camille Huysmans a été pour faire adopter par les politiciens les résolutions des syndicalistes. Truc cousu de fil gris. Qu'on demande aux syndicalistes non inféodés de Belgique ce qu'ils pensaient de M. Camille Huysmans avant la guerre, ce qu'ils en ont pensé pendant, ce qu'ils continuent à en penser depuis? Tout indique du reste que l'entôlage des éléments purement ouvriers par le personnel des politiciens et des profiteurs est sur le point de prendre fin.

Quand M. Camille Huysmans déjeunait en Hollande avec Scheidemann ou avec l'avocat député bochophile Troelstra, le prolétariat ouvrier belge a très bien su se passer de ses conseils...

Un point sur lequel je ne contesterai pas la compétence de M. Camille Huysmans, c'est celui de l'organisation matérielle de l'Internationale. Avant la guerre, le Bureau qu'il gérait ne disposait que de cent mille francs ; il réclame en ces termes des millions : « Le Vatican en a bien, pourquoi notre Eglise socialiste n'en disposerait-elle pas ? »

Des millions ! Une bagatelle. Mais l' « Eglise socialiste », je ne le lui ai pas fait dire, est, oui parfaitement, une Eglise qui a des dogmes, tient des Conciles comme celui de Berne, possède un Dieu, Karl Marx, un Pape qui réside à Berlin ou à Weimar, des cardinaux dont la majorité sont boches, comme la majorité des cardinaux catholiques sont Italiens... Nos catholiques belges s'éloignent du Pape de Rome qui n'a pas su brandir l'anathème contre les violateurs de la Belgique ; nos socialistes ne s'éloignent pas moins du Pape et des cardinaux de l'Internationale qui, eux non plus, n'ont pas lancé l'anathème.... au contraire.

Un nouveau Concile internationaliste est annoncé pour juillet. On cherchera à y engluer les socialistes belges. C'est tout ce que M. Camille Huysmans, secrétaire du Bureau socialiste international et député de Bruxelles, est parvenu à obtenir : un peu plus d'équivoque et de confusion. Ah ! la belle Eglise que la sienne !

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Roumanie.

Les nouvelles de Roumanie demeurent toujours rares. Bien que les communications soient officiellement rétablies depuis la Noël, les correspondances privées ne circulent encore ni dans un sens ni dans l'autre et nous voyons le journal roumain édité à Paris, *la Roumanie*, se plaindre qu'il manque de renseignements directs. Ce qui se passe à Bucarest et dans le reste du pays, nous ne le savons pas précisément.

Une seule chose importe : la Roumanie a été à la peine ; elle est désormais à l'honneur. Après deux ans d'une guerre qui lui a coûté à peu près autant qu'à la Serbie et à la Belgique ; après une défaite et un isolement dus à ce que la défection russe fut exactement machinée entre le cabinet Sturmer et Berlin ; après avoir enduré les horreurs de l'invasion, la présence sur son sol des pires ennemis, l'Allemand, le Bulgare, le Turc et le Magyar, qu'elle n'avait pas vus coalisés contre elle aux heures les plus désespérées de son histoire ; après avoir subi l'infamie d'une Paix, dite de conciliation, qui la spoliait sauvagement, — la Roumanie connut enfin sa part de l'allégresse générale : sur les rives du Danube apparaît le soldat à la bourguignotte, le poilu fraternel. C'en est fait du *neamtz* détesté. Le pays tout entier frémit d'émotion et de gratitude à cette arrivée

— *quand même* — de la France libératrice et un sursaut de fierté le récompense de n'avoir pas douté de la Victoire. Quelle délivrance dans les campagnes ! quelles joies ! quels accueils dans les bourgades et dans les villes ! Pourtant nous n'avons aucun détail sur l'entrée des Alliés qui devait avoir lieu, triomphale, à Bucarest, le 17 novembre, moins de deux ans après l'entrée des Centraux. Mais en un instant l'armée roumaine mobilise à nouveau ; on reprend possession de la Dobroudja ; on lance dès le 10 novembre un ultimatum à la Hongrie; les armées de Mackensen détalent, sous l'explosion de haine des populations pressurées. Sur leurs talons, Roumains et Alliés franchissent de rechef les Carpathes et pénètrent en Transylvanie, cette fois pour toujours.

Et ce redressement va sans aucune forfaiture. La Paix de Bucarest ne pouvait pas compter comme un accord bilatéral. La Roumanie ne l'a pas signée. Il faut lire l'exposé qu'en a fait, dans la *Bibliothèque Politique et économique* (chez Payot), M. D. Iancovici. Il faut lire cette brochure de 215 pages, toute pantelante d'indignation, mais sévèrement documentée, pour suivre les difficultés énormes du gouvernement de Jassy au moment du traité de Brest-Litowsk, pris entre la guerre du front et la guerre aux bolchéviks, réduit aux seules ressources militaires et économiques d'un pays déjà épuisé par une année de revers, et ruiné par les destructions insensées des armées russes en débandade. Mais il faut le lire surtout pour comprendre par le détail ce que peut être une paix à l'allemande, ce qu'aurait pu être la Paix imposée au monde par une Allemagne victorieuse ; pour comprendre la perfidie préméditée des conditions de cette paix, telles que les chanceliers de Vienne et de Berlin les déclaraient devant leur pays et telles que les textes les établissaient pour les Roumains : *Paix sans annexions* qui donnait a Dobroudja aux Bulgares, la valeur de deux départements aux Hongrois, le Danube aux Austro-allemands. C'était le canon bulgare, le canon hongrois, le canon allemand braqués sur un pays qui ne mesure pas toujours 200 kil. de largeur. *Paix sans indemnités* qui exigeait trois milliards dans les six mois pour règlement des dommages de guerre de l'ennemi, réparations aux ressortissants de l'ennemi, remboursement des bons de réquisition de l'ennemi, etc.; et qui comportait la mainmise à longue échéance sur les céréales et sur l'agriculture, sur le pétrole, son industrie et son commerce, sur les moyens de communications et de transports; la mainmise sur l'industrie roumaine asservie par la substitution austro-allemande, à l'exclusion de tous autres capitaux étrangers, dans toutes les branches de l'économie nationale. Ecoutez le ricanement de M. de Kuhlmann, s'adressant à la Chambre de commerce de Berlin le

22 mai 1918 au sujet des contributions de guerre imposées à la Roumanie :

Ces charges financières à elles seules ne sont pas évaluées actuellement à moins de *neuf milliards* de lei ; c'est une charge qu'il n'est pas aisé de supporter pour un pays relativement petit, qui comptait avant la guerre sept millions d'habitants (1), bien qu'on puisse espérer qu'il pourra y faire face... *Ces sommes ne s'écartent pas beaucoup de ce que nous aurions pu espérer en exigeant d'une façon formelle une indemnité de guerre.*

Je rappelle ces paroles et ces chiffres. On pourrait les répéter et les reproduire dans toute la presse de l'Entente et des pays neutres tant que dureront les pourparlers de la Paix que l'Allemagne doit subir.

Et ce n'est pas tout encore. Les chancelleries austro-allemandes ont admis le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Voici comment la Paix de Bucarest le reconnaît à la Roumanie : elle impose l'impunité complète pour tous les traîtres, en même temps qu'elle exige la mise en accusation du Ministère de Défense Nationale ; le rétablissement des étrangers dans les fonctions où ils s'étaient introduits avant la guerre ; une censure de la vie roumaine (presse, associations, enseignement, naturalisations), qui en assure le contrôle à l'Autriche, laquelle « ne se contentera pas de peines insuffisantes » en cas de délit. De sorte que, pour la forme, les négociateurs maintiennent l'armature d'une Roumanie indépendante, mais dans le fond suppriment la liberté du pays en s'adjugeant la haute surveillance de ses pensées et de ses actes. Enfin, malgré ces stipulations écrasantes, l'Allemagne et ses alliés continuent de traiter la Roumanie *comme territoire ennemi envahi :* ils l'occupent militairement, tandis que les forces roumaines doivent démobiliser ; un fonctionnaire civil de l'administration d'occupation est adjoint à chaque ministre roumain, pour surveiller et renseigner ; le commandement militaire supérieur allemand prend sous sa coupe les chemins de fer, postes et télégraphes ; il se réserve le droit de contrôler les mouvements de fonds et les paiements, et *coopère* dans la direction de la Banque nationale et de la Caisse centrale des Banques populaires. Voilà les gages qui garantissent l'exécution de la Paix allemande, « paix dure, répondait un officier allemand à M. Marghiloman, mais qui n'est rien au prix de la paix que l'Allemagne prépare à la France, à l'Angleterre ».

« La Roumanie ne reconnaît pas la paix de Bucarest ; elle se refuse à ratifier l'œuvre de soumission et de destruction accomplie ; elle rejette ce compromis de honte et d'abdication. » M. Iancovici écrivait cela en octobre. Aujourd'hui il se dispenserait de fournir

(1) Et l'on sait que la Roumanie a perdu, par la guerre et les épidémies consécutives, près d'*un million* de ses habitants...

les excuses et la justification de la Roumanie. La cause est entendue. Mais il est bon de lire encore les brochures des *Etudes documentaires sur les questions roumaines* (chez Félix Alcan) : *la Dobroudja,* par Fr. Lebrun, *la Bessarabie* et *la Transylvanie,* du sénateur D. Draghicesco, *le Banat* et *la Bucovine*, par Trajan Vuia, et de les répandre ; si elles n'apportent que des précisions de plus à ce que nous avons eu l'occasion de dire depuis douze ans dans ces chroniques : la prédominence incontestable de l'élément roumain dans ces contrées et les droits historiques imprescriptibles de cet élément roumain à disposer de soi selon le vœu populaire, elles serviront encore à éclairer l'opinion et à guider les sympathies françaises trop enclines à l'indulgence et à l'oubli. Les Hongrois ni les Bulgares ne méritent de ménagements ; il n'en auraient pas eu ; ils n'en ont jamais eu ; leurs atrocités, dès le temps de paix, les ont rendus odieux et leur responsabilité est grande à l'origine de la guerre. Ne nous apitoyons pas sur eux, vaincus.

Les réparations sont dues, intégrales, à nos Alliés ; elles n'auront jamais le caractère de représailles que les Centraux savaient si bien leur donner. La Roumanie, débarrassée de son ministère de suicide, retrouve les patriotes qui ont cru en ses destinées, les Bratiano, les Take Jonesco, qui garderont le nom d'avoir créé la Grande Roumanie. De jour en jour le rêve de grandeur se réalise, comme automatiquement : les provinces irrédentes, l'une après l'autre, la Bukovine, la Bessarabie, la Transylvanie votent par acclamation, avec un enthousiasme indescriptible, leur incorporation au Royaume, dans la conviction déclarée que la prochaine constitution assurera à tous ses sujets un régime libéral purement démocratique.

L'Union de tous les Roumains est un fait accompli : il groupe pour la première fois en un bloc compact 17 millions de frères épars.

M.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Il est incontestable que « les Italiens qui connaissent la France et l'Angleterre, leurs langues et leurs littératures sont bien plus nombreux que les Anglais ou les Français qui connaissent l'Italie et l'italien », aussi est-il juste qu'une revue se soit fondée en Italie, qui a pour mission de faire connaître au reste de l'Europe comment bat et pense le cœur et le cerveau italiens. Et cette revue paraît à Florence, sous la direction de Giovanni Papini, sous ce titre, qui oblige : *La Vraie Italie.* Cette revue est wilsonienne, d'esprit sinon d'expression, laquelle est ici plus directe et

plus précise. Un des articles du premier numéro a trait aux rapports entre la France et l'Italie, qui sont, non point des « nations sœurs », mais des amies d'élection :

... On rencontre rarement des amis véritables parmi nos frères. Et l'amour sororal — je fais appel à toutes les expériences — est bien loin d'être le modèle le mieux réussi de l'affection qui peut exister, si elle existe, entre les femmes. On peut très bien être amis, alliés, associés sans le lien de parenté du premier chapitre de la Bible. Et il suffit d'arriver au troisième pour découvrir le premier exemple d'un amour fraternel qui ne recule pas devant le sang.

D'ailleurs, si on prétend fonder le mythe des « nations sœurs » en quelque chose d'historique, il faut bonnement reconnaître que la parenté entre l'Italie et la France n'est pas plus étroite, et peut-être beaucoup moins, que celle qu'on pourrait relever entre la France et l'Angleterre. Il y avait — aux premiers siècles de l'histoire — des Celtes en France, surtout dans le Midi, et il y a peut-être du sang français (normand) en Italie, surtout dans le Midi. En France et en Italie il y a eu des apports de sang germanique. Nous savons tout cela et autres choses encore. Mais si on examine de près la constitution actuelle des races dominantes au delà et en deçà des Alpes, on arrive bientôt à démêler les profondes différences ethniques qui existent entre les deux nations. Le mélange social italien est tout autre que le mélange français. Il y a des composants qui se retrouvent dans l'un et dans l'autre. Mais combien différent les rapports de quantité, les proportions respectives ! Les Celtes, qui forment toujours le fond de la population française, sont ici une minorité, dont on ne trouve trace au-dessus de Bologne. Et nous avons, en plus, des éléments qu'on ne retrouve pas en France : les Grecs dans le Sud de la péninsule, les Sémites (Carthaginois et Arabes) en Sicile, les Etrusques en Toscane et en Ombrie.

Et, les éléments qui se retrouvent dans les deux pays, combien les climats, les événements, les alliances les ont diversement façonnés, modifiés, déformés !

Et l'histoire, si on la regarde sans parti pris, achève de montrer la dissemblance foncière entre les deux peuples. Il suffit de parcourir une histoire italienne et une française, même dans les manuels scolaires, pour découvrir la divergence de nos destinées respectives. Bien que les deux histoires soient souvent mêlées, ces relations mêmes font ressortir les oppositions. L'histoire de France est la recherche et la consolidation de l'unité ; l'histoire d'Italie est la permanence et la résistance d'un fédéralisme que même la formation du royaume n'a pas vaincu. La classe qui a presque toujours dominé en Italie a été la classe moyenne, la bourgeoisie (marchands, intellectuels), tandis qu'en France la noblesse terrienne et militaire a cédé la place seulement en 1789. De ces différences, que nous regardons comme fondamentales, découlent toutes, ou presque, les autres. Nous avons payé la rançon de notre individualisme régional comme la France a payé la rançon de sa centralisation outrée. Et une monarchie puissante appuyée sur une aristocratie enfin soumise a fait une politique toute opposée à celle de nos petites aristocraties financières et intellectuelles locales.

Cette hétérogénéité n'exclut pas l'amitié, la véritable amitié, c'est-à-dire

celle fondée sur la compréhension réciproque. On peut très bien s'aimer et s'entr'aider sans être issus de la même souche, sans avoir vécu la même vie. Les frères souvent se haïssent ; les sœurs se jalousent. Il arrive presque toujours qu'une trop grande ressemblance éloigne deux esprits, tandis que la dissemblance les attire.

Je crois, pour ma part, que le vrai génie français est tout autre que le véritable génie italien, et justement pour cela je crois désirable leur connaissance mutuelle. L'amour est souvent fondé sur l'ignorance, mais la solide amitié ne peut être établie et maintenue sans une connaissance étendue et réfléchie. Mais, dans notre cas, le premier obstacle sérieux à cette connaissance nécessaire est justement le lieu commun des « nations sœurs ». Chacun de nous croit connaître l'autre en connaissant seulement soi-même. Nous sommes frères : donc nous sommes presque identiques. Il n'en est rien. Nous ne sommes pas frères dans le passé, mais nous pouvons et devons devenir mieux que frères dans l'avenir. Il faut que les Italiens étudient mieux les Français, mais il est aussi nécessaire que les Français commencent à étudier les Italiens. Nous leur tendons la main en toute franchise et cordialité et nous travaillons ici pour les aider.

LA PRESSE ENNEMIE. — Le prince Lichnowsky, qui, en 1914, était ambassadeur allemand à Londres, et dont les sentiments pacifiques ne font de doute pour quiconque, a publié dans le *Berliner Tageblatt* une note sur la question posnanienne et les marches de l'Est.

La question des marches de l'Est est certes pour nous l'un des plus graves problèmes posés à la Conférence de la Paix. Le zèle seul que la France déploie particulièrement pour appuyer les revendications polonaises et tchèques montre assez quelle est leur importance. Aussi devons-nous considérer ces questions non point du point de vue idéologique, comme c'est malheureusement trop souvent le cas, mais rien qu'au point de vue pratique et politique. Que nous perdions la Prusse occidentale et, avec elle, Dantzig et Thorn, que la Prusse orientale vienne à être séparée du reste de l'Allemagne, que la frontière de l'État polonais se rapproche de Berlin, nous privant ainsi de cette riche terre agricole de Posnanie, qu'on nous enlève aussi la Haute-Silésie avec ses mines de charbon, son industrie et ses récoltes, nous serons complètement ruinés, dussions-nous recevoir en échange les pays allemands de l'Autriche.

A ces réclamations polonaises, on peut opposer les arguments suivants :

— Il n'y a pas chez nous des terres indiscutablement polonaises telles que celles visées par l'art. 13 de Wilson, mais bien des régions à populations mixtes.

— Les frontières politiques ne coïncident que fortrarement avec les frontières ethniques.

— Il n'y a que les conditions géographiques qui aient une importance capitale. En conséquence, nous ne pouvons abandonner des districts, même s'ils ont de grandes majorités polonaises, sans désorganiser complètement la défense de nos frontières.

— Il est impossible d'accorder à la Pologne l'accès à la mer sans sacrifier des districts allemands comme Dantzig et Thorn.

— La Prusse orientale serait alors séparée du reste de l'Allemagne.

— Même s'il existe chez nous des districts à grande majorité polonaise, les Polonais ne sauraient les exiger avec plus de force que les Allemands ne réclament les territoires allemands de la Bohême, de l'Autriche, de la Suisse, l'Alsace ou le Luxembourg, qui tous ont des majorités allemandes ou bien sont entièrement allemands.

— Non seulement toute l'industrie de la Haute-Silésie serait ruinée, mais aussi l'importante production rurale de la Posnanie, de la Prusse occidentale et de la Haute-Silésie, si jamais la frontière et la douane venaient à leur fermer le marché allemand.

— Les provinces polonaises de l'Allemagne doivent à celle-ci leur situation prospère, apparente à qui les compare à celles qui ont été soumises à la Russie et à l'Autriche.

— La Haute-Silésie a cessé d'appartenir à la Pologne en 1163 et le désir d'en faire de nouveau partie ne se rencontre que dans les milieux auxquels une propagande folle a ravi le bon sens.

— C'est ruiner économiquement nos territoires polonais que de les réunir à la Pologne appauvrie et anarchique.

— Nos concitoyens de langue polonaise auraient à payer, en Pologne, des impôts plus élevés que chez nous, puisque alors la Pologne prendrait à son compte une partie des dettes de guerre russe, autrichienne et, en ce cas, aussi allemande, sans parler des impôts qui seront nécessaires pour réparer les dommages que la guerre y a causés.

— Séparée de la Russie par une frontière douanière, la Pologne ne pourrait exister, et, si elle est rattachée à la Russie, elle n'a nul besoin des territoires ayant appartenu à la Russie non plus que de l'accès à la mer près de Dantzig.

. . . . . .

— Nous avons le même droit de réclamer un plébiscite pour l'Alsace, la Bohême du Nord, les pays allemands de l'Autriche, que celui qu'ont nos adversaires pour les régions polonaises de la Prusse.

. . . . . .

— Nous avons été battus dans une guerre contre la France, l'Angleterre et l'Amérique, mais non contre la Pologne et les Tchèques, qui étaient nos alliés.

— Si les aspirations polonaises et tchèques sont réalisées, nous serons dans l'impossibilité de nous relever économiquement parlant, et de payer une indemnité de guerre. Ce serait particulièrement le cas s'il nous fallait perdre en même temps l'Alsace-Lorraine avec son industrie et ses mines. Par conséquent, dans son propre intérêt, l'Entente doit nous laisser la possession intégrale de nos marches de l'Est.

— Une paix avec, pour base, le morcellement de l'empire allemand serait une paix de violence. Elle ne durerait pas plus que celle de Tilsitt ou de Brest-Litowsk. Le but de la Société des Nations ne serait pas atteint.

— La Prusse, à laquelle, au Congrès de Vienne, l'Autriche, la France et l'Angleterre offraient des territoires beaucoup plus étendus, n'a accepté que ce qui était et demeure indispensable pour rattacher la Silésie et la Prusse orientale aux autres domaines prussiens.

LA PRESSE NEUTRE. — « Société des Nations », suivant l'appellation consacrée en Europe, ou « Ligue des Nations », comme on s'exprime aux Etats-Unis, laquelle de ces deux dénominations l'emportera ? La *Gazette de Lausanne* préférerait la seconde. Une ligue implique une partie adverse contre laquelle il s'agit de mener lutte, en l'occurrence les puissances centrales. Mais alors l'expression est impropre, et c'est « Ligue de Nations » qu'il faudrait dire. Si Ligue de Nations il doit y avoir, espérons qu'elle ne tardera pas à se changer en la Société des Nations.

On travaille beaucoup à Paris, quoi qu'en disent ceux qui ont intérêt à répandre le bruit qu'on n'y travaille pas. Après bien des hésitations, des débats contradictoires et des retouches, le projet d'une *Société des Nations* a été rédigé et rendu public, C'est une victoire personnelle pour le président Wilson. M. Clemenceau, dans son ferme bon sens et son attachement aux solutions réalistes, n'avait que peu de goût pour cette innovation ; mais M. Lloyd George appuyait énergiquement, dit-on, le dessein qui tenait tant à cœur à M. Wilson. De sorte que M. Clemenceau s'est rendu de fort bonne grâce à l'avis de ses collègues. Le Tigre a beau être le Tigre. Il serait le premier ravi de voir la société humaine se transformer en une société d'agneaux.

Il est fâcheux que le projet rédigé en commun par les délégués des pays alliés parle encore de *Société des Nations*. Les journaux américains, de cette Amérique où naquit le projet, ne parlent plus que d'une *Ligue des Nations*. C'est une expression plus adéquate, moins ambitieuse, plus heureuse par conséquent et qu'on voudrait voir l'emporter sur l'autre. Si l'idéal wilsonien est réalisable, c'est sous forme d'une ligue des peuples civilisés et libres résolus à empêcher les autres de jouer leur vilain jeu. Une Salente, une Icarie restent de poétiques fantaisies irréalisables ici-bas.

A cette réserve près, on ne peut que louer le programme qui vient d'être rendu public. Il s'élève avec toute l'énergie souhaitable contre le « crime déchaîné par l'autocratie sur le monde ». La culpabilité de Guillaume II est ainsi posée en principe. Si l'Allemagne veut entrer dans la société des peuples libres en voie de formation, elle devra reconnaître la part capitale et déterminante qu'elle a prise à la catastrophe. Elle devra aussi approuver toutes les sanctions qui seront édictées, rompre résolument avec le vieux système qui avait abouti à ce qu'on sait. On ne refuse pas à l'Allemagne une place au foyer qui se fonde, mais on l'éclaire sur le prix dont elle devra payer son admission. C'est justement pensé et fort bien dit.

Les attributions de la *Société* sont très étendues, mais la raison d'être et la vitalité du nouvel organisme sont à ce prix. Certaines dispositions paraissent, à vrai dire, d'une application délicate. L'article 4 où il est parlé de la « tutelle morale sur les races non encore civilisées » est évidemment en rapport avec la décision récemment prise au sujet des colonies allemandes, mais où s'arrêtent les races civilisées ? L'Allemagne pangermaniste prétendait au monopole exclusif de la civilisation. Elle exagérait. Le

comité directeur de la future *Société des Nations* sera plus large, mais ne sera-t-il point parfois cruellement embarrassé ?

Et à ce propos, comment ce Comité directeur sera-t-il formé ? Un projet américain, publié il y a quinze jours, laissait prévoir que le Comité comprendrait uniquement des ministres de cabinet réunis en conférence d'ambassadeurs. Il serait bon qu'on trouvât autre chose. Les Conférences d'ambassadeurs sentent fort l'ancien régime. Elles ont laissé, d'ailleurs de mauvais souvenirs. M. Wilson, qui ne manque pas d'imagination, doit à sa gloire de trouver mieux.

PAUL MORISSE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Henri Berr : *Le Germanisme contre l'esprit français* ; Renaissance du Livre. 3 50

Garcia Calderon : *Le Dilemme de la guerre ;* Grasset. 3 50

Auguste Gauvain : *L'Europe au jour le jour.* Tome VI : *Les préliminaires de la guerre européenne*; Bossard. 9 »

Littérature

Victor Hugo : *Lettres à la fiancée*; Nelson. 2 50

Armèn Ohanian : *La danseuse de Shamakha.* Préface de M. Anatole France Grasset. 3 5

Ouvrages sur la guerre actuelle

L'Allemagne peut payer. Tableau général de la richesse allemande présenté par la Dresdner Bank. Edition commentée par M. Lucien Hubert ; Grasset. 1 50

La Grande Bretagne et la Ligue des Nations. Introd. par M. Albert Thomas et conclusion par M. Jean Hennessy; Cahiers britanniques et américains, nº 9. 1 50

Paul Louis : *Aspects politiques de la guerre mondiale ;* Alcan. 3 50

Mémoires de l'Ambassadeur Gérard. II : *Face à face avec le Kaiserisme.* Avec 8 illust. h. t. ; Payot. 10 »;

William Speth : *Autour d'Anvers.* Préface d'Emile Verhaeren ; Crès. 3 50

S. R. : *Histoire sommaire de la guerre de quatre ans* ; Hachette. » »

Arthur Train : *L'Amérique et la secousse de la guerre.* Traduit de l'anglais ; Hachette. 3 50

Dominique Vecchini : *Blessure et belle humeur.* Illust. de Willette ; Maison franç. art. et édition. 2 50

Pédagogie

Angelo Patri : *Vers l'ecole de demain.* Trad. de l'anglais par L. Herr. Préface de Ferdinand Buisson ; Hachette. 3 50

Philosophie

Henri Delacroix : *La psychologie de Stendhal* ; Alcan. 7 50

Ely Leblanc : *Essais de critique et d'analyse*; Imp. Crescenzo, Alger. » »

Camille Spiess : *Nietzsche contre la barbarie allemande*; Revue contemporaine. 2 »

Clotilde de Vaux et Auguste Comte : *Le Positivisme, Esquisse d'un tableau de la fondation de la Religion de l'humanité.* Tome III ; Eglise positiviste du Brésil, Rio de Janeiro. » »

Poésie

Capit. Marcel Blin : *La réplique des jeunes 1914-1918* ; Imp. moderne, Orléans. » »

Pierre de Bouchaud : *Hymne à la victoire* ; Lemerre. » »

Georges Cattavi : *La Dévotion à l'Image* ; Imp. de l'Institut français, Le Caire. » »

Louis Coiffier : *Les années sanglantes*. Préface de Ch. Brun ; Maison franç. art et édition. 3 »

Claude Duboscq : *Musiques éparses* ; Figuière. 3 50

Politique

Léon Boudouresque : *L'Escamotage du Monténégro* ; Impr. Ged. ; Marseille. » »

D. Draghicesco : *La Bessarabie et le droit des peuples*. Préface de M. Etienne Fournol. Avec une carte ; Alcan. » »

D. Draghicesco : *Les Roumains* ; Bossard. 3 90

Jules Duhem : *La Question yougoslave* ; Alcan. 3 50

Charles Dumas : *La vérité sur les Bolcheviki* ; Ed. Franco-Slave. 2 50

Gaston Gravier : *Les frontières historiques de la Serbie*. Introd. de Emile Haumant. Avec 6 cartes ; Colin. 4 »

S. Grumbach : *Brest-Litowsk* ; Payot. 3 »

Ed. Guérive : *La Bucovine et le Banat*. Avec 3 cartes ; Alcan » »

Vouc Primoras : *Trieste et l'Istrie*. Préface de Ernest Denis ; Ed. de la Yougoslavie. » »

O. Tagrali : *La Roumanie transdanubienne* (*La Dobroudja*) ; Avec 10 fig. et une carte ; Leroux. » »

Questions militaires

Général Percin : *Guerres et Société des Nations* ; lib. du Parti Socialiste. 0 60

Roman

Jean Farnier : *César Napoléon Gaillard à la conquête de l'Amérique* ; Payot. 4 50

Albert Geis : *Le gendarme Schneidig et ses mésaventures en Alsace*. Trad. de l'alsacien par Jules Frœlich. Illust. de H. Zislin ; Berger-Levrault. 3 50

André Theuriet : *La Chanoinesse* ; Nelson. 2 50

Sociologie

Joseph Barthélemy : *Le problème de la compétence dans la démocratie* ; Alcan. 6 »

C. Bouglé : *Chez les prophètes socialistes* ; Alcan. 3 50

Germain Martin : *Les Problèmes du Crédit en France* ; Payot. 4 50

Théâtre

André Lamendé : *La Marne*, pièce en un acte en vers ; Crès. 1 25

Varia

Les Massacres d'Arménie, rapport secret du Dr Johannès Lepsius. Avec une préface de René Pinon ; Payot. 5 »

Voyages

Eugène Pittard : *La Roumanie* ; avec de nomb. illust. ; Bossard. 9 »

Comte F.-U. Wrangel : *La vie rustique en Alsace*. Préface de Paul Fort ; Plon. 3 »

MERCVRE.

ÉCHOS

La propriété littéraire. — M. Barthou et les vers latins. — A propos de « Nietzsche et la guerre ». — Ferdinand Massy. — Une vaste enquête sur la guerre. — Chinois et mathématiques. — Cours d'esthétique et science de l'art. — A quoi serviront les manuscrits de M. Pierre Hamp. — La « Schadenfreude ». — Molière chez Shakespeare. — La statue de Pérez Galdos à Madrid. — Anatole France

en Espagne. — Edison est-il Américain ? — Le Tango. — Archives littéraires des Ecrivains et des Artistes morts pour la France.

La propriété littéraire. — Le Parlement vient de voter une loi qui proroge les droits de propriété littéraire d'un temps égal à celui qui se sera écoulé entre le 2 août 1914 et la fin de l'année qui suivra le jour de la signature du traité de paix, pour toutes les œuvres qui ne sont pas tombées dans le domaine public.

Les héritiers de Lamartine et de Sainte-Beuve, tous deux morts en 1869, ceux d'Alexandre Dumas, de Paul Mérimée, qui sont morts en 1870, ceux de Paul de Kock, qui est mort en 1871, sont particulièrement intéressés par cette loi.

— Mais ceux de Jules de Goncourt mort en 1870 ? Quelle est leur situation, puisque Edmond vécut jusqu'en 1896 ?

§

M. Barthou et les vers latins. — M. Barthou, au dire de M. Maurice Donnay, a fait d'excellentes études, mais il n'a jamais aimé les vers latins, encore qu'il se plaise à en citer fréquemment. L'autre jour, dans un article sur *Les Carnets de Victor Hugo*, il rappelait les beaux vers des *Bucoliques* (première églogue) :

> Et jam summa procul villarum culmina fumant
> Majoresque cadunt altis de montibus umbrae

et les qualifiait de « célèbre distique » (page 744).

Non ! M. Barthou a sans doute cru que deux vers formaient un distique ; le dictionnaire ne partage pas encore cet avis. Deux vers français renfermant un sens complet peuvent se nommer un distique (comme page 733), mais non deux hexamètres latins. Il est admis jusqu'à présent qu'un distique latin se compose d'un hexamètre et d'un pentamètre, et M. Barthou se souvient-il de ceux qu'il a scandés, ou retournés, selon les humanités qu'il se plaît tant à louer ?

Enfin M. Barthou aura oublié que Virgile n'a jamais, comme Ovide, écrit en distiques, si ce n'est ce court et joli poème, ce *Copa*, apocryphe peut-être, que justement cette semaine vient de rééditer, avec une belle préface, M. Henri Focillon.

§

A propos de : « Nietzsche et la guerre ». — Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur le Directeur du *Mercure de France*,

Dans son numéro du 1er février dernier, le *Mercure* a publié une très intéressante contribution à l'étude des doctrines de Nietzsche. Emanant d'un écrivain familier avec l'œuvre du philosophe, elle a l'avantage de rectifier de grosses erreurs courantes, dont s'est fait l'écho, avec la partialité *voulue* qui caractérise tout ce qu'il écrit, l'auteur de *Hors du joug allemand*, lorsqu'il imagine que, si Nietzsche vivait encore, il rirait dans sa grosse moustache et dirait triomphalement : *Voici, mon heure est arrivée !* M. Gabriel Brunet a, au contraire, fort bien montré que rien n'était plus opposé au Nietzsche véritable que cette grossière caricature du soi-disant apologiste de la farouche « *bête blonde* » germanique. De sa rapide, mais substantielle synthèse, il appert que, propagandiste apparent de la guerre théorique, nul plus que lui n'a eu en horreur et le militarisme à l'allemande et les conséquences pratiques de la guerre, conduite à l'allemande. Il serait, semble-t-il, difficile de revenir là-dessus...

Sans doute, pourrait-on objecter que l'*oratio apologetica* de M. Gabriel Brunet pêche quelque peu d'unilatéralisme, en ce sens qu'on omet, volontairement ou non, d'y établir, dès l'origine, que, si les Allemands ne se sont point fait faute d'exploiter Nietzsche à leur profit — que l'on songe que l'un des fameux 93, et nul autre que G. Hauptmann, osait affirmer que chaque soldat boche emportait en campagne, dans son sac, la *Bible* de Luther, le *Faust* de Gœthe et le *Zarathoustra* de Nietzsche ! — Nietzsche, lui, ne manqua jamais une occasion de se désolidariser radicalement d'avec les Teutons. Bien que né en Allemagne, on sait qu'il affirmait descendre d'une ancienne famille aristocratique polonaise — les Nietzsky, — dont une branche, après avoir embrassé la religion protestante, aurait dû fuir le pays, sous le coup de persécutions religieuses. Et, durant son séjour à Sorrente, n'était-il pas très fier qu'on ne le connût que sous la désignation : *Il Polacco* (*Le Polonais*) ? De plus, durant ses voyages, ne s'est-il pas toujours flatté d'être salué par les Polonais comme un frère de race? Dès lors, les antinomies que M. Gabriel Brunet a eu le bon esprit de relever dans l'œuvre nietzschéenne ne trouvent-elles pas, en ce problème de son ascendance, leur naturelle explication? Enfin, n'eût-il point été bon d'ajouter que les expériences du jeune Nietzsche, comme ambulancier sur les champs de bataille de Gravelotte et de Metz en 1870, ne contribuèrent pas peu — voir sa lettre à un de ses camarades d'université, Gersdoff, du 7 novembre 1870 — à faire cristalliser dans son esprit les convictions antimilitaristes — et antimilitaristes *prussiennes* — que le collaborateur du *Mercure* a su si excellemment mettre en lumière?

On eût aimé aussi voir M. Gabriel Brunet dégager quelque peu l'influence qu'a eue l'hellénisme sur l'évolution vers l'*européanisme*, — tel que M. Gabriel Brunet en a précisé le sens et la portée, qui sont ceux mêmes dont se réclame le concert de la *Société des Nations*, — des idées du philosophe. Au t. XV de ses *Œuvres complètes* publiées à Leipzig en 19 vol. grand in-8°, on lit, p. 354, cet aveu caractéristique : « *Meine Philosophie ist auf Rangordnung gerichtet : nicht auf individualistische Moral* » (*ma philosophie vise à établir une hiérarchie des valeurs, et non à formuler une morale individualiste*). Ces hautes valeurs civilisatrices, en quelle opposition se trouvaient-elles avec la barbarie du nouvel Empire, issu de notre défaite? Mais le point de cette philosophie n'est-il pas à chercher dans l'idéal de beauté apollinienne, d'ivresse dionysiaque, qui, dès 1872, informe les pages de *Die Geburt der Tragœdie, oder Griechentum und Pessimismus*? Ici encore, le dégoût de Nietzsche pour la dépravation psychologique, vice fondamental du transcendantalisme allemand tel que l'a défini un récent critique de la philosophie d'outre-Rhin, M. G. Santagana dans *L'Erreur de la philosophie allemande*, s'avère comme de source non allemande...

D'autre part, bien allemands sont, chez lui, ce vieil héritage de contrôle de soi, de discipline sévère du caractère et de la pensée, de fierté et de précision militaire dans le commandement et l'obéissance sur lesquels il établi sa doctrine de la *Volonté de puissance*, encore qu'elle se différencie, derechef, par son type *qualificatif* et *aristocratique*, de l'impérialisme national boche, cristallisé autour de l'instinct grégaire et que Lamprecht camouflera en « impérialisme *démocratique* ». De sorte qu'ici même, c'est l'influence hellénique qui réapparaît dans l'œuvre de Nietzsche et lorsque celui-ci analyse, à la suite de Jacob Burckhardt, le « pessimisme grec », que fait-il autre chose qu'établir, par l'étude d'un cas historique représentatif, que formuler la loi de vie des Elites ?

Je pense, monsieur le Directeur, par ces quelques réflexions, avoir montré l'utilité d'une étude comme celle de M. Gabriel Brunet. En rendant justice à Nietzsche, ce n'est, en somme, que la France et sa cause éternelle qu'elle sert. C'est à Paris, on le sait, que Nietzsche eût aimé de terminer ses jours. Il écrivait : « *Un artiste ne peut avoir qu'une patrie : Paris* ! » C'est à conquérir les suffrages de l'élite française qu'il mettait sa coquetterie. Au moment où s'effondre ce qu'il appela *das unanständige Jahrhundert Deutschlands* (*Werke*, XV, 207), il importe que nous n'abandonnions pas à un pangermanisme qui s'apprête à se reconstituer sous l'étiquette républicaine les *disjecti membra poetae*. Car poète, il le fut, celui qui, en la patrie du plus brutal philologisme, donnait, dans son *Discours d'Inauguration* de Bâle, cette merveilleuse définition de la philologie : « *La philologie n'est ni une Muse ni une Grâce; c'est une messagère des Dieux. Et, comme les Muses descendirent un jour vers les paysans de la Béotie, dont l'âme était inquiète et troublée, ainsi elle vient aujourd'hui visiter notre monde plein de couleurs sombres et d'images funèbres, plein de souffrances qui défient toute guérison; et elle nous*

apporte le mythe consolateur des belles divinités lumineuses qui s'éjouissent dans les bleus lointains d'une terre fortunée...

Daignez, monsieur le Directeur, agréer, etc.

x.

§

Ferdinand Massy. — Il était ce qu'en langage des salles de rédaction on appelle *préfecturier*. Il téléphonait matin et soir, de la Préfecture de police, à l'*Œuvre*, à la *Petite République*, auxquels il était attaché, les drames de la rue. Il est mort dans les premiers jours de février. Les journaux ont consacré quelques lignes à sa mémoire : il méritait mieux. C'était un des rares « types » du journalisme d'autrefois égaré dans les modernes usines de feuilles imprimées.

Il avait une silhouette amusante, bohème : un grand chapeau rond qui couvrait une longue tête rougeaude, un visage mal rasé aux yeux drôles. Il était petit, toujours vêtu d'un costume de velours et d'une houppelande noire, à la main une canne à pomme d'argent, canne bizarre, travaillée, comme en eut La Jeunesse.

Il était collectionneur. De ses vastes poches il sortait des médailles anciennes, des bagues, des montres, tout un bric-à-brac invraisemblable. Il savait l'histoire de tous ces bibelots et, comme on s'étonnait qu'il en achetât, alors qu'il ne paraissait vivre lui-même qu'avec difficulté, il répondait : « J'aime mieux un vieux bibelot qu'un habit neuf. » Un excellent homme d'ailleurs, qui dans sa jeunesse avait dû être enthousiaste, ardent à la lutte. Il a laissé un livre de vers : *Vers la lumière*, qu'il écrivit pendant « l'Affaire » et où s'expriment, en chansons populaires, des indignations d'anarchiste au cœur tendre et, en poèmes délicats, mélancoliques, une misère douloureuse qui se résigne :

Qui donc peut vider, sans même un blasphème,
Sa coupe de fiel?
Tout enfant, j'appris qu'aimer qui vous aime,
C'est là tout le ciel !

Il est tout entier, orgueil, tristesse, détresse et ironie dans ces quelques lignes qu'il écrivait à un de ses amis en mars 1917 : « J'ai tant de choses à me faire pardonner que l'Eternel lui-même serait à court de miséricorde. Si vous n'êtes pas l'ami sincère et sûr, j'aurais un peu honte de vous avoir donné le spectacle d'une défaillance morale qui peut paraître étrange quand elle se rencontre chez un homme de mon âge. En réalité, pour certains êtres, la limite d'âge n'existe pas. Ils ont commandé en chefs devant l'ennemi, c'est-à-dire devant la fatalité. »

On l'a trouvé mort dans sa petite baraque de la zone à Saint-Mandé. Son chien et son chat étaient seuls, près de son cadavre, et semblaient attendre qu'il se réveillât. Ce furent, ces deux bêtes, ses amis les plus fidèles, et qu'il aima certainement avec le plus de tendresse. Car il y avait cinquante sept ans qu'il connaissait les hommes.

§

Une vaste enquête sur la guerre. — Le lieutenant Louis Thomas, qui a obtenu une permission pour les Etats-Unis, adresse à un grand nombre de personnalités littéraires, politiques, industrielles, un question-

naire de quatre pages. Il réunira les réponses qui lui seront adressées sous le titre *la France de 1919*. Ce questionnaire est extrêmement complet. Voici quelques-unes des questions posées. Elles aideront à comprendre l'effort que veut tenter Louis Thomas, et indiquent bien que le livre qu'il publiera sera un résumé de l'opinion des Français qui ont fait ou vu la guerre :

— Etes-vous satisfait de l'état des institutions, des mœurs, des habitudes et des hommes qui gouvernent notre pays ?
— Etes-vous partisan d'une réforme conditionnelle?
— Souhaitez-vous une décentralisation destinée à revivifier nos provinces ?
— Etes-vous partisan d'une réforme de l'enseignement?
— Etes-vous partisan du droit de vote pour les femmes ?
— Que pensez-vous de la politique socialiste ?
— Avez-vous espoir dans les destinées de la France?
— Que pensez-vous des armées permanentes?

Ce sera évidemment un curieux cahier des Etats-Généraux à feuilleter.

Foch le Solitaire et les Montpelliérains. — Le maréchal Foch passe pour peu expansif. Dans le journal *El Sol* du 16 décembre, l'écrivain espagnol Corpus Barga, qui a pu l'étudier à loisir à Metz, le 8 décembre dernier, trace de lui ce crayon :

Foch a un regard qui vient du dedans, de très loin et ce regard lointain et bleu adoucit beaucoup sa figure. Mais lorsqu'il serre les dents, la mâchoire forme un angle droit complet. Ce regard de Foch l'éloigne, lui confère une solitude. Son caractère solitaire est proverbial. Peut-être, avec le temps, constituera-il son qualificatif : *Foch le Solitaire*.

Or, ce « solitaire » — et, donc, forcément, ce « taciturne », — possède, en Montpellier, un révérend frère, le P. Germain Foch. L'hebdomadaire parisien *Aux Ecoutes* a, dans les derniers jours de décembre, écrit à ce sujet que, les derniers jours de la guerre, les habitants de Montpellier devinaient « *avant tous les autres Français* » les nouvelles du front rien qu'à l'expression du visage de ce R. P. Ce mode de divination, cependant, ne s'appliquait qu'au menu fretin. Il semble qu'avec certains « notables », le religieux soit passé de la mimique au verbe. En effet, « lorsqu'un notable de Montpellier certifiait qu'il venait de rencontrer le R. P. Germain et que celui-ci lui avait dit que..., on savait que ce n'étaient pas là des paroles en l'air et qu'on pouvait avoir confiance. »

L'*Eclair* montpelliérain, qui est dans le secret des Dieux, confirme ce curieux reportage, tout en maintenant une grande discrétion, du frère du maréchal et en atténuant aussitôt — nous sommes au pays de l'attique « galéjade » — ce que cette affirmation pourrait avoir de trop absolu par une délicate et cependant pénible concession aux « notables » : « Mais l'extrême réserve du P. Foch n'allait pas jusqu'à lui faire cacher l'impression qui se dégageait des précieuses lettres qu'il recevait... Si bien que nos pessimistes (il y eut donc des « notables » pessimistes, en Montpellier ?), qui ne pouvaient se permettre de soupçonner la sincérité du Père Foch, se prenaient à douter du coup d'œil du général Foch. » Oh ! oh ! ces « notables » d'*Action Française* ! Et comme les lettres venaient vite, du front à Montpellier ! Mais, au lieu des *Maximes et Pensées du maréchal Foch*, péniblement glanées par le commandant Grasset à travers l'austère et touf-

fue selve des gros volumes sur la conduite de la guerre, qui nous donnera la perle merveilleuse de cette *Correspondance* du héros avec son frère durant les quatre années de la guerre, contribution unique à l'histoire de celle-ci et à la future carrière académique du Maréchal ?

§

Chinois et mathématiques. — La cour et la ville, dit-on, se divisèrent jadis en deux parties à cause des sonnets sur *Yole* et sur *Uranie*. Pour être plus étrange, l'histoire suivante n'en est pas moins exacte.

Or donc, le monde savant de Paris vient de se partager en deux clans ceux qui tiennent pour le chinois et ceux qui défendent les mathématiques.

M. Chavannes, le professeur de chinois au Collège de France, étant mort, on discute pour savoir si la chaire de chinois sera maintenue et, dans ce cas, attribuée à M. Henri Maspero, professeur à Saïgon, et actuellement interprète de chinois et d'annamite, ou si elle sera transformée en chaire de mathématiques, comme le souhaiterait M. Pierre Boutroux, fils du philosophe.

Les voix des professeurs seront très divisées, par moitié exactement : c'est à qui ne cédera pas.

La question de la paix des peuples apparaît, au Collège de France, comme une babiole à côté de cette chinoiserie.

Mais pour bien des profanes, le chinois est aussi peu compréhensible que les mathématiques et, réciproquement, les mathématiques équivalent à une leçon de chinois.

§

Cours d'esthétique et science de l'art. — M. Victor Basch est ce professeur dont le large pardessus jaune imite, de loin, une jupe à paniers; il marche les bras ballants ; une maigre et courte moustache blanche se distingue à peine sur son visage pâle et, lorsqu'il se découvre, on ne voit plus qu'un crâne lisse et nu qui se confond avec le pâle visage.

Après une longue absence, M. Victor Basch rentre aujourd'hui en Sorbonne pour préparer son cours : *Esthétique et science de l'art*.

L'affiche nous prévient que, le vendredi de chaque semaine, il y aura sous la surveillance du savant professeur : « exercices pratiques, leçons, manipulations, expériences ».

Et ceci nous présage des querelles dignes des soins d'un nouvel Agathon. Déjà, des gens peu renseignés désirent savoir en quoi peuvent bien consister des « manipulations » et « expériences » d'esthétique ; et quels appareils, quelles éprouvettes, quelles balances de précision sont nécessaires dans le laboratoire. D'autres demandent, en se faisant inscrire, s'ils doivent acheter un masque contre les gaz. Ils sont sévèrement éconduits. La vérité est que l'esthétique est une science difficile et qui doit coûter fort cher à étudier.

§

A quoi servirent les manuscrits de M. Pierre Hamp. — L'auteur de *Marée fraîche* quittait Lille en 1914 devant l'invasion, laissant sa table de travail encombrée de manuscrits et de notes. Les jours passèrent, puis les mois, jusqu'à ce que vint l'ordre de la Kommandantur de trans-

mettre tous les manuscrits de M. Pierre Hamp à la Bibliothèque Universitaire pour les sauver en cas d'incendie.

Sur le haut des armoires, en bel ordre, bien enveloppés de papier, étiquetés et ficelés dormaient dans la poussière les manuscrits de ses romans publiés. On en remplit plusieurs paniers à champagne (était-ce en souvenir de son volume *Vin de Champagne* ?) L'on y joignit tout ce que l'on put ramasser dans les placards comme papiers blancs, écrits ou volés, et le tout fut porté au lieu dit.

Mais ce qui traînait sur la table ? Ce fut jugé tout au plus bon à mettre au feu et, comme il faisait froid, le sous-officier allemand se réchauffa les mains quelques instants à la flamme de cet « autodafé » imprévu.

§

Le portrait de Lady Meux, par Whistler. — On vient de vendre, à New-York, un million, le *Portrait de Lady Meux* par Whistler. C'est une des plus belles toiles du maître anglais et qui mérite d'autant plus l'attention des collectionneurs et des amateurs qu'elle a une histoire assez curieuse.

Whistler revenait de Venise en 1880. Il était détesté à Londres où on lui déniait tout talent. Personne n'osait — car c'était une question d'audace — aller dans son atelier. Lady Meux et Lady Archibald Campbel eurent ce courage. Whistler en fut à ce point heureux qu'il exécuta trois portraits de la première, dont un a été détruit depuis, et deux de la seconde. Lady Meux fut très satisfaite du peintre, qui l'avait représentée d'abord avec des fourrures, ensuite en robe de ville et d'été, *Harmonie en rose et gris*. Mais ce fut autour d'elle un véritable scandale. Lady Archibald fut obligée, par son entourage, d'exiger du peintre une autre pose que celle qu'elle avait prise. Dans la société londonienne, on considéra les deux femmes comme des excentriques ridicules.

Lady Meux était la jeune femme d'un brasseur, une bourgeoise en somme, qui, pour une fois, ne s'occupa pas de l'opinion publique. Elle mérite que son nom ne soit pas oublié.

§

La «Schadenfreude ». — Un certain nombre d'écrivains anglais viennent de publier de curieuses études sur la psychologie de la race allemande dont le principal caractère est, d'après eux, l'immoralité. Après de longues et sérieuses recherches, ils ont dressé des statistiques véritablement « uniques en leur genre ». Elles démontrent, par exemple, que le nombre des femmes allemandes de profession douteuse et des courtisanes s'élève à environ 1.500.000 et que beaucoup d'entre elles sont spécialement chargées d'attirer les officiers étrangers dans des cercles d'espionnage.

Après avoir donné le nombre stupéfiant des crimes, vols à main armée et autres agressions plus ou moins bizarres, ces auteurs prouvent que non seulement les systèmes d'éducation allemands cherchent à inculquer aux enfants, par des chants et des danses, les premiers principes de la sauvagerie et de la férocité, mais encore que tout enfant allemand naît avec le vice de la *Schadenfreude* (jouissance dans la cruauté). « Cette *Schadenfreude* est la cause de ces innombrables affaires de calomnie, médisance,

pillages, vols, duels que les gazettes allemandes relatent avec amour », ajoutent ces auteurs, qui tirent de leurs études d'intéressantes conclusions sur les atrocités allemandes.

§

Molière chez Shakespeare. — Il est convenu que Molière ne ressemble qu'à Molière, de même que Shakespeare ne ressemble qu'à Shakespeare. Pourtant, quand on relit ce dernier, on s'avoue avec quelque surprise que ses comédies revêtent parfois une saveur toute moliéresque :

Les Joyeuses Commères, par exemple, ou *la Paritaine*, ou le prologue de *la Mégère apprivoisée*, etc...

Mais la surprise augmente quand on aperçoit que : le stratagème du cadeau restitué, dans *l'Ecole des Maris*, se trouvait dans *la Douzième Nuit* ; — la confidence du galant au mari, de *l'Ecole des Femmes*, dans *les Joyeuses Commères*, ainsi que le trait du même galant entretenu d'argent par le même mari, ou celui de la différence d'humeur des deux maris ; — la leçon de latin de *la Comtesse d'Escarbagnas* dans *les Joyeuses Commères* toujours ; — la scène des portraits du *Misanthrope*, les querelles symétriques d'amoureux (maîtres et valets) du *Dépit amoureux* ou du *Bourgeois gentilhomme*, la conversation en bâtons rompus d'Harpagon et Frosine, le mélange de la fille et des ducats, dans *le Marchand de Venise*, etc...

Que l'un et l'autre aient parfois puisé aux mêmes sources est une explication qui ne tient guère. Alors ? Molière, qui se vante de « prendre son bien où il le trouve » (ni plus ni moins d'ailleurs que Shakespeare), aurait-il connu l'œuvre du dit? Rien de plus vraisemblable : tant de Saint-Evremonds et d'Hamiltons faisaient alors une patrie de chaque côté du détroit!

Mais comment se fait-il que, à part une très vague allusion de Villemain, nul envieux ne semble avoir, jusqu'ici, essayé d'éclaircir une question... nous n'oserons dire d'actualité, crainte de manquer de respect envers des grandes ombres?

§

La statue de Pérez Galdos **Madrid.** — Le dimanche 19 janvier dernier a été inaugurée, au lieu dit *Paseo de los Pinos* du Parc de Madrid, une statue élevée à Pérez Galdós par souscription publique. De cette souscription, qui a donné lieu à de curieux incidents, pas n'est besoin de parler ici. Pérez Galdós, qui est né en 1845, est aujourd'hui le doyen des écrivains d'Espagne. Devenu complètement aveugle, il a pu, cependant assister à la cérémonie. Sa statue, en pierre de Catalogue, est l'œuvre de M. Victorio Macho, qui, lui, est Castillan. A en croire M. Francisco Alcantara, dans le journal *El Sol* du 20 janvier, elle ne serait pas exempte de quelques taches, mais passons... M. Séraphin Alvarez Quintero, auteur dramatique qui, en collaboration avec son père D. Joaquin, jouit dans son pays d'un beau renom, a prononcé, à cette occasion, un discours ému en l'honneur du vieux maître et de son œuvre. Mais *El Sol* n'est pas content de l'indifférence du grand public. Il écrit, à ce propos, quelques lignes

amères, qui ne sont, hélas ! que trop vraies et que nous ne traduirons pas En vérité, le Dickens espagnol méritait mieux. — G. P.

§

Anatole France en Espagne. — Il se dessine en ce moment, de l'autre côté des Pyrénées, un mouvement littéraire très francophile et le public espagnol fait un accueil particulièrement chaleureux aux traductions qui viennent d'être publiées à Madrid, par Luis Ruiz Contreras, de *Pierre Nozière, le Puits de Sainte-Claire, Clio* et les *Contes de Jacques Tournebroche.*

§

Edison est-il Américain? —Il y a, en ce moment, une lutte terrible entre les Etats-Unis et le Mexique, lutte de presse exclusivement et heureusement, mais qui est d'un extraordinaire acharnement. La question est d'importance d'ailleurs : il s'agit de savoir si Edison est, comme on le croit, Américain ou Mexicain.

D'abord, disent les journaux mexicains, Edison se prénomme Tomas Albat qui sont des prénoms nettement espagnols. D'autre part, à Zacatecas, la ville mexicaine qui prétend avoir pour enfant le grand savant américain, il y a nombre de gens qui prétendent avoir connu son père qui, toute sa vie, travailla à la mine ; sa mère, d'origine anglaise, aurait vécu pendant de longues années à Zacatecas, qu'elle quitta en 1850, trois ans après la naissance de Tomas. On a naturellement recherché dans les registres de l'Etat civil de la cité du Mexique l'acte de naissance d'Edison. On en a trouvé un qui n'est pas très précis. A quoi les Mexicains répondent que l'acte de naissance qui se trouve à Milan dans l'Ohio n'est pas plus clair.

Mais que pense Edison, dira-t-on, qui, dans tout cela, doit être le premier renseigné ?

Edison affirme qu'il est né aux Etats-Unis. Mais son affirmation n'a convaincu que ceux qui le croient déjà Américain.

§

Le Tango. — Un musicien espagnol mort récemment, spécialiste des opérettes et des danses, Quinito Valverde, fit, dans son dernier voyage à Buenos-Ayres, une découverte bien curieuse. Il rendit visite à un directeur de music-hall argentin et lui dit : « Je viens ici chercher des airs populaires et voir danser le véritable tango. » Très bien, lui dit, le directeur qui satisfit à son désir.

Et Valverde s'en fut dans les plus authentiques cabarets des faubourgs, dans les moins contestables lieux de plaisir populaires et écouta. Le brave homme fut stupéfait ; les chansons populaires étaient des chansonnettes écrites par lui, dans sa jeunesse, en Espagne, et les tangos étaient les siens, ceux de ses confrères, les mêmes que l'on dansait avant la guerre, à Paris, à Berlin, à Vienne et dans toutes les capitales du monde.

A la Havane, il eut la même surprise, au Chili, au Mexique également, Et, tranquillement, froidement, honnêtement aussi, il publia sous le titre Danses et chansons populaires de l'Amérique du Sud, ses danses à lui et ses chansons. Et, dans cent ans, quand on n'en saura plus rien, les érudits musicographes pourront s'extasier sur cette musique, cette véritable musique qui aura l'accent du terroir.

§

Archives littéraires des Ecrivains et des Artistes morts pour la France. — Sous le patronage du Président de la République, du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, des grandes Sociétés Littéraires et Artistiques (dont la Société des Gens de Lettres, la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques, l'Association des Journalistes Parisiens, la Société Nationale des Beaux-Arts et la Société des Artistes Français) et de tout ce que la France compte de notabilités, une grande œuvre s'est organisée.

Cette œuvre, qui a pour but de recueillir tous les documents (volumes, correspondance, manuscrits, portraits, dessins et croquis, reproductions de peintures ou de sculptures, etc.., en un mot tout ce qui, par la bibliographie et l'iconographie, constitue la personnalité d'un homme) édifiera ainsi les archives littéraires des Ecrivains et des Artistes morts pour la France.

Cette organisation a un double but :

1er. — Commémorer le souvenir et l'œuvre des écrivains et des artistes tombés à la fois pour la défense du sol de la Patrie et de son patrimoine intellectuel ;

2o. — Enrichir le fonds de documentation ou viendront puiser les historiens de l'avenir.

Ces documents et ces souvenirs, une fois réunis et classés, seront offerts à l'Etat pour être adjoints aux Bibliothèque et Musée de la guerre institués par le Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts.

Aujourd'hui, cette œuvre, présidée par MM. Jean Richepin, Léon Bonnat et Vincent d'Indy, adresse à tous un pressant appel. L'achat, la recherche et la classification des milliers de documents que contiendront ces Archives exigent, en effet, un capital assez important qui ne se trouve pas, à l'heure actuelle, encore complètement constitué. Il faut donc que tous ceux qui s'intéressent à notre patrimoine intellectuel aident cette œuvre à rendre à la Pensée et à l'Art martyrs l'hommage qu'ils méritent. Autorisées par arrêté du Ministre de l'Intérieur à faire appel à la générosité publique, les « Archives Littéraires » publieront, dans le journal l'*Intransigeant*, la liste des souscriptions qui lui parviendront avant le 15 mars prochain.

Les documents et les souvenirs sont reçus au siège social de l'œuvre : 5, Cité Monthiers, à Paris (9e) ; les envois de fonds chez le Trésorier, M. Henri Leblanc 4, avenue de Malakoff, à Paris (16e). (*Communiqué.*)

MERCURE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DE LA BANQUE DE FRANCE

L'Assemblée générale des actionnaires de la Banque de France s'est tenue, le 30 janvier, sous la présidence de M. G. Pallain, Gouverneur, qui a donné lecture, au nom du Conseil, du compte rendu des opérations pour l'exercice 1918. Le rapport des censeurs a été présenté par M. Petit, industriel, Président du Tribunal de Commerce de la Seine.

Le compte rendu fait connaître que les réserves d'or ont passé depuis le début de la guerre de 4.141 millions à 5.477 millions. Dans ce total sont compris 1.955 millions prêtés à l'Angleterre en 1916 et 1917, à l'appui de crédits de change, et dont le dégagement doit avoir lieu au fur et à mesure de la liquidation de ces crédits. Un premier remboursement de crédits a permis de dégager 58 millions d'or dans le courant de janvier 1919.

Les entrées d'or se sont élevées, durant l'exercice, à 127 millions ; il n'y a eu aucune sortie.

Il a été livré à l'industrie et au commerce français près de 4.300 millions de change, ce qui porte à 15 milliards le total des ventes de change effectuées par la Banque de France depuis le début de la guerre. La plus grosse partie de ces ventes a été faite pour le compte du Trésor, l'entremise de la Banque demeurant, comme on sait, entièrement gratuite.

Les escomptes commerciaux se sont élevés, en 1918, à 14.589 millions, contre 9.498 millions en 1917 ; la moyenne du portefeuille d'effets non échus a passé de 606 millions à 1.083 millions. Le portefeuille d'effets moratoriés a été ramené à 1.029 millions contre 4.476 millions au maximum en 1914.

Les souscriptions à l'Emprunt de la Libération, transmises au Trésor par la Banque de France, se sont élevées à 13.400 millions en capital nominal, soit 45 o/o du total de la souscription. Le montant des bons et des obligations de la Défense Nationale, souscrits par ses soins en 1918, a été de 18.545 millions, portant à 33 milliards 1/2 le total des titres de ces deux dernières catégories placés gratuitement par la Banque depuis le début de la guerre.

En fin d'exercice, les avances temporaires à l'Etat s'élevaient à 17.150 millions et les bons du Trésor français escomptés à des gouvernements étrangers, à 3.526 millions. La circulation atteignait 30.250 millions.

En exécution des lois antérieures et de la loi du 20 décembre 1918 portant renouvellement du Privilège, la Banque de France a versé au Trésor :

1° A titre d'impôts généraux ou spéciaux et de redevance sur la circulation productive 33.138.000 francs.

2° Par prélèvement sur les produits des avances à l'Etat et de l'escompte de Bons du Trésor, français a des gouvernements étrangers, à titre d'impôts sur les bénéfices de guerre, 237.415.000 francs.

Cette dernière somme a été affectée à un compte spécial d'amortissement, destiné après couverture de certains risques exceptionnels de guerre, à l'atténuation de la dette de l'Etat. Ce compte a reçu également un versement de 200 millions, prélèvement forfaitaire sur les produits de la période 1er août 1914-fin de l'exercice 1917.

L'Assemblée générale a réélu MM. Hottinguer, Banquier, Derville, Industriel, et George Heine, Banquier, en qualité de Régents et M. Charles Petit, Industriel, en qualité de Censeur.

Elle a élu Régents MM. Blondel et Bruni, Trésoriers payeurs généraux.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

VENTE DE RAPPORT A PARIS NAZARETH. au Palais de Justice, Paris, le **huit Mars 1919**, à trois heures, **MAISON 59, RUE N.-D. DE** Contee 160 m. Rev. br. 9.326 fr. **Mise à prix : 100.000 fr.**

3 MAISONS A RUEIL (S.-et-O.), rue Trumeau, nos 8, 10 et 10 *bis*. Cont. 576 m. Rev. br. 4.285 fr. env. **Mise à prix : 50.000 fr.** S'adresser à Me Garnier, avoué à Paris, 6, avenue du Coq, et à Me Malandrin, avoué à Paris.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.....	32 fr.	Un an.....	37 fr.
Six mois.....	17 »	Six mois.....	20 »
Trois mois.....	9 »	Trois mois.....	11 »

Envoi franco d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*, sur demande adressée rue de Condé, 26, Paris (6e).

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.